22 III

Institut Royal Colonial Belge

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Mémoires. — Collection in-8°. Tome IX. — Fascicule 3.

Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut

AFDEELING DER STAAT- EN ZEDEKUNDIGE WETENSCHAPPEN

Verhandelingen. — Verzameling in-8°. — Boek IX, Aflevering 3.

LA GRANDE CHRONIQUE DU BOMU

suivant la collection du
MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE, de la BELGIQUE COLONIALE, etc.,
ainsi que des documents inédits
en possession de l'auteur ou lui communiqués

PAR LE

R. P. L. LOTAR,
MISSIONNAIRE DOMINICAIN,
MEMBRE DU CONSEIL COLONIAL,
MEMBRE TITULAIRE DE L'INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE.

BRUXELLES
Librairie Falk fils,
GEORGES VAN CAMPENHOUT, Successeur,
22, rue des Paroissiens, 22.

BRUSSEL
Boekerij Falk zoon,
GEORGES VAN CAMPENHOUT, Opvolger,
22, Parochianenstraat, 22.

1940

LISTE DES MÉMOIRES PUBLIÉS

COLLECTION IN-8°

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Tome I.

PAGÈS, le R. P., *Au Ruanda, sur les bords du lac Kivu (Congo Belge). Un royaume hamite au centre de l'Afrique* (703 pages, 29 planches, 1 carte, 1933) . . fr. 125 »

Tome II.

LAMAN, K.-E., *Dictionnaire kikongo-français* (XCIV-1183 pages, 1 carte, 1936) . . fr. 300 »

Tome III.

1. PLANCQUAERT, le R. P. M., *Les Jaga et les Bayaka du Kwango* (184 pages, 18 planches, 1 carte, 1932) . . . . . fr. 45 »
2. LOUWERS, O., *Le problème financier et le problème économique au Congo Belge en 1932* (69 pages, 1933) . . . . . 12 »
3. MOTTOULLE, le Dr L., *Contribution à l'étude du déterminisme fonctionnel de l'industrie dans l'éducation de l'indigène congolais* (48 pages, 16 planches, 1934) 30 »

Tome IV.

MERTENS, le R. P. J., *Les Ba dzing de la Kamtsha :*

1. Première partie : *Ethnographie* (381 pages, 3 cartes, 42 figures, 10 planches, 1935) . . . . . fr. 60 »
2. Deuxième partie : *Grammaire de l'Idzing de la Kamtsha* (XXXI-388 pages, 1938) . 115 »
3. Troisième partie : *Dictionnaire Idzing-Français suivi d'un aide-mémoire Français-Idzing* (240 pages, 1 carte, 1939) . . . . . 70 »

Tome V.

1. VAN REETH, de E. P., *De Rol van den moederlijken oom in de inlandsche familie* (Verhandeling bekroond in den jaarlijkschen Wedstrijd voor 1935) (35 bl., 1935). 5 »
2. LOUWERS, O., *Le problème colonial du point de vue international* (130 pages, 1936) . . . . . 20 »
3. BITTREMIEUX, le R. P. L., *La Société secrète des Bakhimba au Mayombe* (327 pages, 1 carte, 8 planches, 1936) . . . . . 55 »

Tome VI.

MOELLER, A., *Les grandes lignes des migrations des Bantous de la Province Orientale du Congo belge* (578 pages, 2 cartes, 6 planches, 1936). . . . . 100 »

Tome VII.

1. STRUYF, le R. P. I., *Les Bakongo dans leurs légendes* (280 pages, 1936) . . . 55 »
2. LOTAR, le R. P. L., *La grande chronique de l'Ubangi* (99 pages, 1 figure, 1937) . 15 »
3. VAN CAENEGHEM, de E. P. R., *Studie over de gewoontelijke strafbepalingen tegen het overspel bij de Baluba en Ba Lulua van Kasaï* (Verhandeling welke in den Jaarlijkschen Wedstrijd voor 1937, den tweeden prijs bekomen heeft) (56 bl., 1938) . . . . . 10 »
4. HULSTAERT, le R. P. G., *Les sanctions coutumières contre l'adultère chez les Nkundó* (mémoire couronné au concours annuel de 1937) (53 pages, 1938). . 10 »

Tome VIII.

HULSTAERT, le R. P. G., *Le mariage des Nkundó* (520 pages, 1 carte, 1938) . . . 100 »

Tome IX.

1. VAN WING, le R. P. J., *Études Bakongo. — II. Religion et Magie* (301 pages, 2 figures, 1 carte, 8 planches, 1938) ... ... 60 »
2. TIARKO FOURCHE, J. A. et MORLIGHEM, H., *Les communications des indigènes du Kasai avec les âmes des morts* (78 pages, 1939) ... ... 12 »
3. LOTAR, le R. P. L., *La grande Chronique du Bomu* (163 pages, 3 cartes, 1940) ... ... 30 »

INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE

MÉMOIRES

KONINKLIJK BELGISCH KOLONIAAL INSTITUUT

VERHANDELINGEN

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
BIBLIOTHÈQUE
Palais des Académies, rue Ducale,1
B - 1000 BRUXELLES - BELGIQUE

TABLE DES MATIÈRES DU TOME IX.

Études Bakongo. II. Religion et Magie, par le R. P. J. Van Wing. (301 p., 2 fig., 1 carte, 8 pl.)

Les communications des indigènes du Kasai avec les âmes des morts, par J.-A. Tiarko Fourche et H. Morlighem. (78 p.)

La Grande Chronique du Bomu, par le R. P. L. Lotar. (163 p., 3 cartes.)

INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE

Section des Sciences Morales et Politiques

MÉMOIRES

KONINKLIJK BELGISCH KOLONIAAL INSTITUUT

Afdeeling der Staat- en Zedekundige Wetenschappen

VERHANDELINGEN

In-8° — IX — 1940

BRUXELLES
Librairie Falk fils,
GEORGES VAN CAMPENHOUT, Successeur,
22, rue des Paroissiens, 22.

BRUSSEL
Boekerij Falk zoon,
GEORGES VAN CAMPENHOUT, Opvolger,
22, Parochianenstraat, 22.

MARCEL HAYEZ,
Imprimeur de l'Académie royale de Belgique.
Rue de Louvain, 112, Bruxelles.
(Domicile légal: rue de la Chancellerie, 4)

LA
GRANDE CHRONIQUE DU BOMU

suivant la collection du
MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE, de la BELGIQUE COLONIALE, etc.,
ainsi que des documents inédits
en possession de l'auteur ou lui communiqués

PAR LE

R. P. L. LOTAR,
MISSIONNAIRE DOMINICAIN,
MEMBRE DU CONSEIL COLONIAL,
MEMBRE TITULAIRE DE L'INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE.

Mémoire présenté à la séance du 20 novembre 1939.

PREFACE.

Il y a deux ans, j'ai présenté à notre Section de l'Institut la *Grande Chronique de l'Ubangi*.

A ce travail devait logiquement faire suite la reconstitution de deux autres chroniques : celle du Bomu, puis celle de l'Uele.

La *Grande Chronique du Bomu* présente, à mon sens, un intérêt tout spécial. L'extension territoriale du Congo au Nord du bassin de l'Uele constitue une sorte d'épopée dont la plupart des publications coloniales belges ne nous ont donné jusqu'aujourd'hui que des résumés. Encore faut-il reconnaître que la légende et les inexactitudes y ont pris trop souvent la place qu'y réclame l'histoire. Et ces inexactitudes nous les retrouvons dans la littérature étrangère autant que chez nous.

Parmi les publications les plus récentes nous en trouvons comme preuve ce qu'écrivait M. Bobichon dans son *Vieux Congo français et l'A. E. F.* Il écrit (p. 100) :

> En 1892, le lieutenant Milz atteignit le Nil à Bor, tandis que *deux années plus tard, le capitaine Francqui, à la suite de plusieurs reconnaissances, se mettait en devoir d'occuper Mechra-el-Rek et Dem-Ziber, au delà même du Bahr-el-Ghazal.*

Milz et, après lui, Delanghe n'atteignirent jamais Bor. Ils n'atteignirent pas même Redjaf. Quant à Francqui, il ne fit qu'organiser des expéditions que les circonstances ne lui permirent jamais de conduire en personne. Et ces expéditions n'atteignirent jamais Mechra-el-Rek. Colmant

seul arriva à Dem-Ziber le 24 décembre 1894 et n'y séjourna que vingt-quatre heures.

M. Bobichon écrit encore (p. 112) :

En février 1893, Liotard avait déjà atteint le bassin du Haut-Nil et signé avec le sultan Tambura un traité de protectorat.

Or, jusqu'au moment de la remise aux Français de nos postes disséminés au Nord du Bomu, jamais les Français n'avaient pu franchir le Mbali.

A notre sens, M. Bobichon, comme M. de Chavannes dans ses deux ouvrages : *Avec de Brazza* et *Le Congo français*, conçoit très sincèrement, nous n'en doutons pas, la situation des deux rivaux qui se disputèrent les territoires du Bomu; mais nous ne pouvons partager son opinion quand il écrit (p. 99) :

L'attitude de l'E. I. C. en 1886 n'avait pas été de nature tout d'abord à favoriser le projet (de de Brazza de faire la liaison Ubangi-Nil). On sait, en effet, que cet État ambitieux n'hésitait pas à entrer en rivalité avec nous pour les territoires convoités. Cependant, celui-là s'étant engagé, par une convention passée en 1887 avec le Gouvernement français, à n'exercer aucune action politique sur la rive droite de l'Ubangi, au Nord du 4e parallèle, il semblait que rien désormais ne pourrait plus nous empêcher de progresser. Mais on ignorait alors que le grand affluent du Congo (qui n'avait pas encore été remonté au delà du coude qu'il fait vers l'Est) devait son origine à deux rivières importantes : l'Uele et le Bomu. Quand cette précision fut établie, l'État Indépendant, qui craignait de voir limiter à l'Uele sa zone d'influence, prétendit que l'arrangement de 1887 concernait seulement la partie de l'Ubangi en aval du confluent de ses grands tributaires. Il fit, en conséquence, occuper des régions que nous *estimions* dépendantes de notre Congo.

Et plus loin (p. 104) :

Les Congolais de l'État Indépendant, bien armés et obéissant à des ordres clairs, méthodiques, continuaient, malgré les protestations véhémentes de Liotard et de Dolisie, à empiéter sur les territoires *qui nous avaient été formellement reconnus par traités*.

M. Bobichon entend donc par territoires reconnus à la France par la convention de 1887 le bassin Nord du Bomu. Or, la convention de 1887 ne confondait nullement l'Ubangi avec les deux grandes rivières qui le forment. Le Bomu, pas plus que l'Uele, n'était l'Ubangi. A Paris, au cours des tractations diplomatiques, on ne commit jamais pareille confusion; on ne contestait pas que l'Ubangi ne commençait et ne pouvait commencer qu'au confluent de l'Uele et du Bomu. En conséquence, en amont de ce point, l'interdiction pour l'E. I. C. de s'installer sur la rive droite du Bomu n'existait pas.

*
* *

Mais si la reconstitution de la *Grande Chronique du Bomu* nous a paru nécessaire, — elle était souhaitée par les derniers survivants de l'épopée, — pareil travail devait se butter à de sérieuses difficultés.

On n'écrit pas l'histoire sans documents soumis à la critique.

Rassembler ces documents ne fut pas œuvre bien aisée. Nul n'ignore que les archives de l'Etat Indépendant n'existent plus. Il en est ainsi des rapports officiels envoyés du Bomu, de 1892 à 1894 inclusivement, par Georges Le Marinel, Balat, Hanolet et d'autres.

Sans doute, quelques documents, à première vue secondaires et qui, sur bien des points, auraient dû nous éclairer, ont échappé à la destruction. Je vise ici les matricules et les dossiers des officiers et sous-officiers qui ont participé aux expéditions du Bomu. Mais les matricules sont toutes très incomplètes et certains dossiers ne le sont pas moins.

Il y a plus : le dossier d'un des officiers dont le nom est indissolublement lié à l'histoire du Bomu a subi le sort des principales archives.

*
* *

Les archives officielles faisant désormais défaut, force nous fut de nous rabattre uniquement sur la documentation privée. Depuis des années, nous ne nous sommes pas fait faute de lancer des appels à quiconque pouvait nous documenter de la sorte. Ces appels furent lancés trop souvent sans succès.

Si MM. Hennebert, Libois et Colmant et, de même, les familles Stroobant, Fiévez, Donckier de Donceel y répondirent, d'autres se sont obstinés à garder le silence. Pourquoi?

*
* *

La *Grande Chronique* présentera donc d'inévitables lacunes. Quoi qu'il en soit, nous avons pensé qu'il était plus opportun de la remettre telle quelle que d'en retarder encore la communication à l'Institut.

*
* *

D'autre part, nous avons donné à certains épisodes un développement dont l'intérêt paraîtra secondaire. Nous l'avons fait à seule fin d'accorder à des documents inédits, tels ceux de Stroobant, la publicité que méritent de curieux souvenirs et dont le caractère simplement narratif et descriptif s'accorde avec celui d'une chronique.

*
* *

Ajoutons, enfin, que pour la reconstitution de la *Grande Chronique du Bomu*, comme pour celle de l'Ubangi, c'est à dessein que nous n'avons pas eu recours à la documentation officielle pouvant se rapporter aux tractations diplomatiques. Et, de même, nous avons tenu à n'ajouter à leur exposé aucun commentaire.

LA
GRANDE CHRONIQUE DU BOMU

CHAPITRE I.

PREMIERE PENETRATION AU BOMU ET INSTALLATION CHEZ BANGASSO
(de mai 1890 à mars 1891).

Comme nous l'avons vu dans la *Grande Chronique de l'Ubangi* (1), Vangèle, revenu en 1889 dans l'Ubangi pour organiser la région, arrivait en décembre de cette année au confluent de l'Uele-Bomu. Laissant Busine à Banzy-
11 mai 1890. ville, il quittait ce poste le 11 mai 1890, accompagné de Le Marinel, De Rechter et un petit détachement de la force publique montant les deux vapeurs *A. I. A.* et *En-Avant*, que conduisaient respectivement Gustavson et Christensen.

29 mai. Le 29 mai, la petite expédition pénétrait dans le Kotto jusqu'en territoire du chef Ganda, puis, revenant à l'Ubangi, remontait la rivière jusqu'au confluent Uele-
30 mai. Bomu. Là, le 30 mai, elle ancrait sur la rive gauche, au village de Dayo, chef d'une peuplade connue depuis sous le nom de Yacoma. Le chef fit bon accueil à Vangèle, entama avec lui des pourparlers qui aboutirent aussitôt à un traité l'autorisant à s'établir sur les deux rives; Dayo s'engageait en outre à arborer le pavillon bleu à étoile jaune de l'E. I. C.

(1) La Grande Chronique de l'Ubangi (*Mémoires de l'Institut Royal Colonial Belge*, t. VII, fasc. 2, chap. IX, pp. 72 et sq.).

En même temps, les indications fournies par Dayo sur les territoires environnants décidèrent Vangèle à se mettre immédiatement en rapport avec Bangasso, grand chef des Sakkaras, qui dominait sur la rive droite du bas Bomu. Trois ou quatre jours plus tard, De Rechter procédait, au confluent du Bomu, à l'installation d'un poste.

*
* *

Pendant que Vangèle, de Banzyville à Yacoma, achevait ainsi son exploration du Haut-Ubangi, Roget, en compagnie de Milz, venant de Basoko et de l'Itimbiri, atteignait, le 27 mai, la rive gauche du bas Uele, en face du village de Djabir, s'installait chez ce dernier, puis, guidé par des gens du sultan, poussait au Nord jusqu'au Gangu, affluent de la Mbili, et rentrait à Djabir le 9 juin.

27 mai.

9 juin.

La fondation du poste de Djabir par les officiers de l'E. I. C., non seulement était le début de notre occupation du bassin de l'Uele, mais allait aussi largement contribuer à notre expansion jusqu'au delà de la rive Nord du Bomu.

Ni sur l'Uele, ni au cours de sa rapide randonnée jusqu'au Gangu, Roget n'avait eu vent de l'arrivée de Vangèle et de ses compagnons à Yacoma.

Juillet. En juillet, Vangèle, accompagné de Le Marinel et de De Rechter, décida de pénétrer dans l'Uele avec ses deux steamers, l'*A. I. A.* et l'*En Avant*. Il atteignit sans difficulté le village de Prikissa, chef a-bira (rive droite de l'Uele), puis, celui de Bagozo, chef gembele, terminus des incursions soudanaises venues du Nord-Est. Un peu plus en amont, la marche des deux steamers fut arrêtée par un banc rocheux, barrant la rivière à hauteur de l'île Banifa; laissant là les deux vapeurs à la garde de De Rechter, Vangèle et Le Marinel franchirent en pirogue le banc rocheux, dit « Rapides de Bagozo »; peu après, ils se trouvaient devant une véritable chute de 3 à 4 m. de hauteur, que les indignèes dénommaient « Rapides de Mokwangou ».

Vangèle et Le Marinel avaient ainsi poussé jusqu'à 23° 4′ 27″ longitude Est. D'après leurs calculs, ils se trouvaient à 15 km. environ de l'ancien poste égyptien d'Abdallah, dont la situation avait été relevée par Junker dans sa relation *Reise in Africa*.

Cependant, ils ne tentèrent pas de pousser plus avant vers l'amont, et, deux jours plus tard, convoyant en pirogue plus de deux tonnes d'ivoire que leur avaient offertes les chefs Prikissa et Bagozo, ils regagnaient, en aval de l'île Banifa, les deux steamers laissés à la garde de De Rechter. Ils rentraient aussitôt à Yacoma.

Fin juillet. Dès la fin de juillet, abandonnant pour le moment le projet de remonter plus avant l'Uele, Vangèle décidait de pénétrer dans le Bomu; avec Le Marinel et une escorte à bord de l'*En-Avant* et l'*A. I. A.*, il remonta la rivière jusqu'au confluent de la Mbili (rive gauche); de là il s'aventura en pirogue; mais, comme l'Uele, la Mbili lui opposa bientôt un banc rocheux infranchissable. Il regagna ses deux steamers et remonta le Bomu. Il ne put pousser bien loin; la chute de Coni lui barrait la route. Il rebroussa chemin après avoir baptisé du nom de « Rapides Hanssens » le banc qui venait d'arrêter sa navigation.

Début août. Au début du mois d'août, il rentrait à Yacoma. Il s'apprêtait à remonter en pirogue le Bomu, quand arrivèrent à Yacoma les émissaires de Bangasso.

Je m'apprêtais à reprendre la route du Bomu (écrit Vangèle) (2), quand un bruit de tambours et de trompes d'ivoire m'annonça l'arrivée d'une troupe nombreuse. Venait d'abord la musique, composée d'un tambour, de six trompes et de six flûtes. Immédiatement derrière, marchaient deux chefs vêtus d'une chemise blanche (à l'arabe), d'un pantalon en guinée, coupe turque, d'un veston rouge et d'un fez. C'étaient Bangasso et son frère Lengo. Après eux venaient une vingtaine de chefs vassaux suivis d'une longue file de soldats.

---

(2) *Mouvement géographique*, 1891, pp. 15 et sq., et *Congo illustré*, 1895, p. 154.

Bangasso venait passer avec Vangèle un traité d'amitié et proposer de le conduire lui-même à sa résidence.

L'alliance de Bangasso avait pour Vangèle une importance de premier ordre, puisqu'elle lui permettait de faire arborer le drapeau de l'E. I. C. tout au long de la rive Nord du Bomu et dans le bassin de son affluent septentrional, le Mbali.

D'après les notes laissées par de la Kéthulle de Ryhove et par Balat, les Sakkaras composaient une vaste chefferie organisée à la soudanaise depuis le règne de Gwendi ou Boendi (le Taciturne), grand-père de Bangasso ([3]). En compagnie de Bangasso et de ses gens, Vangèle remonta en pirogue le Bomu jusu'aux rapides de Coni (rapides Hanssens), descendit au village Oango, contourna les rapides par un sentier rive Nord, puis réembarqua et, après un jour de pirogue, atteignit le confluent de la rivière Mbali, puis le village de Pingo, frère de Bangasso, sur le Mbali, à 300 m. de la rive Nord du Bomu. Peu après, il poussait en amont, à deux jours de pirogue de Bangasso, jusque chez Bali, fils et successeur de ce dernier. Quelques jours plus tard, Vangèle redescendait le Mbali et le Bomu et rentrait le 27 septembre à Yacoma.

27 septembre. De là, il gagnait aussitôt Banzyville, où il arrivait le
1er octobre. 1er octobre. Il s'y arrêta pour adresser au Gouvernement de Boma rapport sur le succès de sa première pénétration au Bomu et sur le traité d'amitié que lui avait accordé Bangasso.

*
* *

Pendant ce temps (septembre), Milz, qui, d'après

([3]) DE LA KÉTHULLE (*Mouvement géographique*, 1895) établit comme suit la généalogie de la dynastie régnant sur les Sakkaras :

Bangasso, c'est-à-dire le Soleil brûlant, fils de Bali ou Bari (la Gazelle), fils de Gwendi (le Taciturne), fils de Beringa (l'Ivrogne), fils de Dunga (le Querelleur), fils de Gobengue, fils de Pobdi, fils de Bwanda (le Médecin), fils d'Agungu, fils de Pougiet, fils de Bongumu.

Dejaiffe ([4]), avait, mais sans succès ([5]), tenté, dès avant août, d'opérer par la voie de l'Uele la liaison Djabir-confluent Uele-Bomu, arrivait, à travers le bassin de la basse Bili, chez Bangasso en septembre, au moment même où Vangèle venait de reprendre la route du Mbali à Yacoma.

Ce fut donc chez Bangasso que Milz apprit la présence, en territoire Yacoma, de Vangèle et de ses compagnons. Pour des raisons nous restées mal connues, au lieu de relancer Vangèle par la voie du Bomu, Milz regagna Djabir par la route qu'il avait suivie à l'aller. Il se prépara sans hâte, en dépit de l'insistance que mettait Djabir à l'en dissuader, à tenter par voie d'eau la descente de l'Uele pour atteindre l'Ubangi.

En novembre, Vangèle, après une randonnée (en avril) jusqu'à Mokoangay, rentrait à Yacoma. Ce fut là que le
8 novembre. 18 novembre il apprit, par les rumeurs indigènes et un émissaire de Bangasso, qu'un Européen, installé à poste fixe chez Djabir, venait de se rendre au Mbali. Vangèle décida de le rejoindre. En conséquence, il remit son commandement de l'Ubangi à Le Marinel. Mais, pour parer aux imprévus de cette aventure, — on lui décrivait la route de terre sur la rive Nord de l'Uele comme impraticable, — il préféra, pour atteindre Djabir, suivre, sur la proposition de Bangasso, le Bomu jusqu'au Mbali. Là, guidé par des gens du chef sakkara, il traverserait en quelques étapes le bassin de la basse Bili, pour déboucher sur l'Uele, un peu en aval de Djabir.

6 novembre. Le 26 novembre, avec quinze de ses Zanzibarites et dix guides et porteurs que lui remettait Bangasso, Vangèle traversait le Bomu au confluent du Mbali, se dirigeait vers le S.-S.-E., traversait le bas Gangu, la Mbili et, après un

---

([4]) Note inédite en possession de l'auteur.

([5]) Les populations situées immédiatement à l'Ouest du territoire de Djabir s'opposèrent au passage d'une expédition qu'ils confondaient, par une incompréhension bien naturelle des événements, avec une tentative de pénétration dirigée par Djabir lui-même. (Voir : *Grande Chronique de l'Uele.*)

total d'étapes de vingt-quatre heures, atteignait l'Uele, à hauteur du village Gamanza, en vue de l'île Mutemu. Longeant la rive Nord, il passa à hauteur des anciennes zéribas d'Alikobbo et de Rafai.

1er décembre. Le 1er décembre, au village de Ngouassa, il obtint sans peine des pirogues pour gagner Djabir. Le surlendemain,

3 décembre. 3 décembre, il quittait Ngouassa et, après quatre heures de navigation, croisait Milz, qui, prévenu par les rumeurs indigènes, descendait à sa rencontre. La liaison Yacoma-Djabir était faite (6).

Un courrier quitta immédiatement le bas Uele pour annoncer à Boma ce nouveau succès géographique.

A Bruxelles, le Gouvernement central de l'E. I. C. en prenait connaissance le 29 ou le 30 décembre (1890).

29-30 décembre. Le jour même de leur rencontre (3 décembre), Vangèle, en compagnie de Milz, arrivait à Djabir, où il trouvait Mahutte, Dejaiffe, le sergent De Bauw et l'interprète arabe Soliman. A ce moment les Arabes des Falls étant signalés sur la Bima, Milz partit en expédition contre eux. Vangèle voulut l'accompagner (7). Tous deux rentrèrent

6 janvier 1891. à Djabir le 6 janvier 1891.

15 janvier. Le 15 janvier, Vangèle reprenait par voie d'eau (Uele) la route d'Yacoma. Il écrit (8) :

> Je résolus de rentrer à Yacoma en descendant l'Uele. J'appris que l'entreprise était possible, mais qu'il y avait des passes que l'on ne franchissait qu'en descendant dans les îles pour les tourner...
>
> Cette descente de l'Uele fut assez compliquée, s'exécutant à eaux basses; elle fut ralentie. Il fallut renouveler plusieurs fois les pagayeurs et les pirogues, et les palabres se multipliaient... A mi-chemin, nous campâmes dans l'île Toba, dont le chef, sans aucune difficulté, entra en relation avec nous. Il me dit que Bagozo, le grand chef gembélé en aval de la chute de Mokwangu, s'est beaucoup informé de moi et s'inquiète de ma

(6) Notes manuscrites de Vangèle en possession de l'auteur.

(7) Voir : Souvenirs de l'Uele; Les Arabes des Falls dans l'Uele (dans la revue *Congo*, 1937).

(8) Notes manuscrites en possession de l'auteur.

longue absence... Des pirogues toutes préparées nous sont fournies. Après quelques milles, nous devons descendre dans une île, l'Uele en cet endroit étant infranchissable, partagé en deux courants étroits où se présentent des chutes de 2 m. Au bout de l'île nous reprenons des pirogues qui nous descendent pendant un mille, puis la rivière devenant de nouveau impraticable, nous gagnons la rive gauche (Sud). Nous marchons trois heures un quart pour arriver chez un chef gembélé du nom de Koué. Celui-ci nous fournit des pirogues; nous franchissons les rapides « Bouté », s'échelonnant sur un mille.

19 janvier. Le 19 janvier, nous franchissons la passe « Langou »; de là nous regagnons la rive gauche, que nous suivons à pied pendant une heure pour contourner la chute de Mokwangou. Arrivés ainsi chez le chef Mouzali, celui-ci nous procure des pirogues pour atteindre Bagozo, où nous arrivons le soir. Notre arrivée fut triomphale; l'accueil, d'un enthousiasme délirant. Les indigènes ne croyaient pas possible pareille randonnée.

20 janvier. Le 20 janvier, à 10 heures du matin, toujours en pirogue, nous quittions Bagozo, et le soir, à 6 heures, nous débarquions à Yakoma.

*
* *

20 janvier. Revenu de Djabir à Yacoma, le 20 janvier, Vangèle, à bord de l'*A. I. A.*, en compagnie d'Hanolet (fin de terme) et de De Rechter (malade), quittait Yacoma pour gagner le Pool. De Rechter, à bout de forces, décédait en passant à hauteur du poste français de Modzaka (rive droite du bas Ubangi) et y était inhumé (19 mai).

21 février. Le 21 février, Vangèle et Hanolet débarquaient à Léopoldville. Ils y étaient à peine arrivés que de Brazzaville leur parvenait la nouvelle que de Poumayrac et Gaillard se disposaient à partir pour fonder sur le Haut Ubangi les premiers postes français. Dès lors, prévoyant la tentative prochaine des agents français de pénétrer jusque dans le Bomu, Vangèle s'empressa de regagner l'Ubangi. Dès février, il quittait Léopoldville à bord du *Stanley*, pour atteindre Zongo. Là il reprit l'*A. I. A.*, flanqué de la légendaire pirogue qui lui avait permis de franchir les chutes en 1887, et regagna Yacoma.

Févr.-mars 1891. En février-mars 1891 on apprit en France que Vangèle avait pénétré dans le Bomu et avait obtenu l'alliance de Bangasso. Aussitôt des publicistes français se mirent à contester aux Belges le droit de s'établir sur la rive droite du Bomu. Ce fut le début d'une campagne de presse inspirée, comme en 1886, par les visées de de Brazza, Chavannes et Dolisie, sur les territoires s'étendant au delà du 4e parallèle Nord, dans la direction du Bahr-el-Ghazal.

Mais du côté de l'E. I. C. cette campagne ne suscita aucun émoi. Le *Mouvement géographique*, organe officieux de l'E. I C., pouvait écrire en mars 1891 :

Quant à nous, nous sommes sincèrement convaincus que sur ce point comme sur les autres, nous arriverons facilement à une cordiale entente avec nos amis de France (9).

CHAPITRE II.

INSTALLATIONS SUCCESSIVES CHEZ RAFAI, SEMIO, SASSA, TAMBURA, NDORUMA ET MOPOIE (de fin 1890 à mai 1894).

Cependant, parmi les indigènes, la nouvelle de l'installation du poste de Djabir, de la randonnée de Roget jusqu'au Nord du Gangu, du voyage de Vangèle sur le bas Bomu et jusqu'à la résidence de Bangasso sur le Mbali était parvenue rapidement, de village à village, jusqu'au Shinko et au moyen Bomu.

Dès la fin de 1890, Rafai, installé au Nord-Est du confluent du Shinko, et Semio, sur le Bomu, un peu en aval de l'Assa, avaient tenté d'envoyer un émissaire aux Résidents européens de Djabir.

Mais Rafai, ancien ennemi de Djabir, ne pouvait espérer voir traverser par ses gens les territoires de ce dernier.

---

(9) *Mouvement géographique* du 8 mars 1891, p. 36.

Rafai devait attendre l'arrivée à Djabir de l'expédition Van Kerkhoven (juillet 1891) pour voir aboutir ses tentatives d'entrée en relations avec l'Européen.

Cependant, faute de personnel, le chef de la grande expédition de l'Uele ne put lui donner immédiatement satisfaction. Ce ne fut, comme nous le verrons plus loin, que six mois plus tard qu'il fut permis à Van Kerkhoven de désigner le Résident (de la Kéthulle) qui devait se rendre chez Rafai.

*
* *

Quant à Semio, il était parvenu, mais à grand'peine, à envoyer un émissaire aux Résidents européens de Djabir.

Semio, l'ancien fidèle de Lupton, résidait à l'endroit connu, par les relations de Junker et de Hecq, sous le nom de Ras-el-Bomu.

Comme Rafai, isolé depuis la fin du Gouvernement égyptien, menacé par les poussées madhistes parties du Bahr-el-Arab, entouré de voisins qui lui tombaient sus en vue de lui enlever armement et munitions que lui avait laissés Lupton au moment de la débâcle au Bahr-el-Ghazal, Semio décida de se mettre immédiatement en rapport avec les Européens installés sur l'Uele, à deux pas de la résidence de Djabir.

Nous reproduisons ici textuellement ce que nous dit de ces tentatives de Semio la relation que nous en a donnée Gustin, qui devait la tenir de Milz, de Dejaiffe et aussi de Semio en personne [1] :

Un jour, Semio apprit que des Européens étaient arrivés au Sud, à Djabir. Il tourna tous ses efforts pour entrer en relation avec les blancs. Il employa dans ce but un grand nombre de courriers, qui ne parvinrent pas à tromper la vigilance des sujets de Djabir. Les uns furent tués, les autres faits prisonniers, rarement il en revint... Ne pouvant réussir, il eut recours

---

[1] *Mouvement géographique*, 1898. Voir aussi : *Grande Chronique de l'Uele*, en préparation.

à un autre moyen; il fit demander dans son entourage un Soudanais de bonne volonté qui voulût accomplir la périlleuse mission. Il assurait d'avance son amitié et le poste de confident près de sa personne à celui qui se chargerait du message et qui rentrerait porteur de la preuve d'avoir parlé au blanc. Par contre, en cas d'échec, il lui promettait la mort !

Le stoïcien qui accepta de servir son maître jusqu'à la mort est un nommé Garfa. Il a 35 ans environ ([2]), il est petit, maigre, a le teint très noir. Sa physionomie est empreinte d'inquiétude et de tristesse... On ne lui donna que des renseignements vagues sur l'emplacement du poste de Djabir. Il effectua nuitamment son voyage, en évitant les sentiers et les lieux habités. Aux approches de Djabir, sa situation devenait de plus en plus critique. Il resta blotti dans un fourré à proximité de la station environ trois jours. Pressé par la faim et la soif, il franchit rapidement, comme affolé, les espaces défrichés qui le séparaient du poste. Il remit son message. Garfa, porteur d'une réponse, effectua son voyage de retour sous la protection de l'État.

Ce premier résultat obtenu, Semio s'empressa d'envoyer à Djabir une délégation conduite par un de ses fils, Bodué.

La délégation (écrit Dejaiffe) apportait environ deux tonnes d'ivoire comme cadeau d'amitié. Son chef me fit part, par l'intermédiaire de Djabir, de ce que le sultan Semio voulait, comme Djabir, placer son sultanat sous l'autorité de l'E. I. C. Il m'informait qu'il faisait construire une belle résidence en prévision de l'arrivée de l'officier représentant du Roi et je traitai de mon mieux la délégation, qui fut d'ailleurs hébergée par Djabir, sauf un des fils de Semio, qui resta près de moi.

Je dis au chef de la mission que j'attendais de nouveaux officiers blancs et que le désir de Semio serait réalisé à leur arrivée. C'est bien, me répondit le chef. Moi et mes compagnons nous retournerons dans quelques jours et je rendrai compte au sultan de notre entrevue et de tes promesses. Seul le fils de Semio ne pourra revenir chez son père qu'accompagné par l'officier que tu dois envoyer chez nous.

Je remis à la mission comme cadeau pour Semio une caisse de poudre, une boîte de pierres à fusil et quelques menus objets m'appartenant et que paraissait avoir enviés le fils.

([2]) En 1892.

Et c'est ainsi que l'État entra en relations avec le puissant sultan Semio, dont l'aide devait (nous) être si précieuse pour conduire au Nil l'expédition Van Kerkhoven, dont j'ignorais encore la prochaine arrivée.

L'expédition Van Kerkhoven avait alors quitté le Pool et, tous contingents réunis, arrivait à Djabir au début de
Juillet juillet 1891.

Parmi les officiers qui participaient à l'expédition se trouvait Foulon ([3]). Ce fut lui qui fut désigné comme Résident chez Semio.

Trois jours après l'arrivée de l'expédition (écrit Dejaiffe), le fils de Semio avait la joie de pouvoir regagner le village paternel accompagné du lieutenant Foulon, désigné comme résident auprès du sultan ([4]).

En réalité, avant que Foulon fût désigné pour se rendre à la résidence de Semio, dès la fin juin, Milz lui-même ([5]), d'après la relation qu'il nous a laissée ([6]), s'était rendu chez le sultan. Van Kerkhoven lui avait donné pour mis-

---

([3]) Matricule Foulon et notes manuscrites de Dejaiffe en possession de l'auteur.

([4]) En réalité, Foulon ne fut commissionné comme Résident chez Semio que le 15 mars 1892. Il était alors en route de Djabir vers l'amont, à la suite de l'expédition Van Kerkhoven, pour laquelle il avait été désigné par le Gouverneur général. Sa caravane pour gagner le Bomu fut organisée par Semio lui-même, au moyen de porteurs levés dans la région des Amadis, relevant de la suzeraineté de Semio.

Cependant, Foulon et son détachement, suivant toujours Van Kerkhoven, avaient dépassé les nouveaux postes des Amadis et de Suronga et avaient atteint Niangara quelques jours après l'arrivée du chef de l'expédition, soit quatre ou cinq jours après le 23 mars 1892. Le 5 avril, Milz et Foulon quittaient Niangara, pour rebrousser chemin jusqu'au confluent du Bomokandi. D'Amadis, Foulon se dirigea vers Semio. Arrivé là, Bodué, fils du Sultan, avait, d'après Milz, à préparer une caravane qui conduirait Foulon au N.-E. jusqu'à Dem-Ziber. Le voyage de retour de Milz en compagnie de Foulon, de Niangara aux Amadis, en avril 1892, avait été l'occasion pour Milz d'amorcer un traité avec Ndoruma; Sassa, attendu au même rendez-vous, ne s'était pas présenté.

([5]) Accompagné ou immédiatement suivi par Hernotte, désigné pour résider à Semio en attendant l'arrivée d'un titulaire.

([6]) Expédition Van Kerkhoven, *Belgique coloniale*, 1895-1896.

sion de se rendre chez Semio, Sassa, et même chez Ndoruma et Bio, « pour les gagner à la cause de l'Etat ». Il devait leur faire comprendre qu'un gouvernement régulier était pour eux une excellente garantie de sécurité.

En outre, Milz devait engager Semio à joindre ses troupes à celles de l'expédition qui se préparait à remonter l'Uele pour atteindre le Nil. En contre-partie de la reconnaissance par Van Kerkhoven de la suzeraineté que Semio s'était acquise sous le Gouvernement égyptien sur les régions s'étendant du Bomu au Nord jusqu'aux montagnes des Amadis au Sud, Milz devait solliciter du sultan l'établissement d'un poste au confluent Uele-Uerré; d'un autre en territoire de Nguima, sur l'Uerré; d'un troisième dans les montagnes des Amadis, postes qui serviraient au ravitaillement et au transport de l'expédition ainsi qu'à la surveillance de la grande ligne le long de la rivière.

Pour gagner Semio, Milz quitta Djabir au début de juillet, date qui correspond à celle que nous a laissée Dejaiffe en écrivant que « trois jours après l'arrivée de l'expédition Van Kerkhoven à Djabir, le fils de Semio avait la joie de pouvoir regagner le village paternel accompagné d'un officier de l'E. I. C. » (7).

Le Bomu franchi, Milz eut la surprise de voir arriver Semio à sa rencontre, à deux heures de marche de sa résidence (8).

Il avait (écrit Milz) massé sa garde d'environ 400 hommes sur deux lignes. Cette troupe était commandée par des officiers qui s'efforçaient d'imiter ceux des armées régulières. Au son des tambours et des trompettes, salués par des décharges de mousqueterie, les Belges furent conduits à l'emplacement qui leur avait été préparé et où quatre maisons, deux habitations pour blancs et deux casernes, avaient été construites à leur intention.

---

(7) Voir itinéraire Milz en appendice.

(8) Il faut donc fixer l'origine du poste de Semio au début d'août 1891.

Dans la troupe de Semio se trouvaient 60 Soudanais de l'ancienne armée de Lupton Bey.

Milz nous a tracé comme suit le portrait de Semio :

C'est un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne et assez corpulent, doué d'une physionomie très intelligente. Il rappelle l'aspect des fonctionnaires du Gouvernement turc. Il a une grande distinction dans son attitude.

De son côté, Gustin [9], qui ne connut Semio qu'au cours de l'expédition du Nil, nous l'a décrit en ces lignes :

En 1891, Semio semblait avoir 50 ans... Il ne sait ni lire ni écrire, mais a un scribe arabe ou katip... Semio n'est pas quémandeur, il est au contraire d'une générosité vraiment désintéressée... Il salue à la manière arabe le blanc qu'il ne connaît pas suffisamment; il prend entre ses mains celle qu'on lui tend, la porte ensuite aux lèvres, puis au front et enfin à la poitrine, en prononçant avec recueillement le salut arabe. Quant à ceux qu'il connaît mieux, il leur serre chaleureusement la main entre les siennes pendant que sa figure s'épanouit sous un bon sourire.

*
* *

A la proposition d'accompagner Van Kerkhoven jusqu'au Nil, Semio n'opposa aucune objection. Il alla même immédiatement jusqu'à faire acheter au Darfour, dont les marchands, en dépit des incursions madhistes, étaient restés en rapport avec lui, du bétail pour l'expédition.

*
* *

Septembre. Au début de septembre, Van Kerkhoven reçut à Boma un courrier de Ponthier, parti en avant-garde, lui annonçant la présence des Arabes au confluent du Bomokandi. Le chef de l'expédition s'empressa d'en faire tenir la nouvelle à Milz, qui se trouvait encore à la résidence de Semio. Il demandait à Milz de décider le sultan à joindre d'ur-

(9) *Mouvement géographique*, 1898.

gence ses forces à celles de l'expédition qui venaient de se heurter aux Arabes.

Semio accepta et fit valoir pour la marche vers le Nil le conseil suivant : ne pas s'avancer trop rapidement; on arrivera plus vite et plus facilement en stationnant de place en place. Quand la renommée de bonté et de justice de Van Kerkhoven l'aura précédé, il n'y aura plus de difficultés à vaincre.

*
* *

Début novemb. Au début de novembre, Milz, accompagné de Semio et de sa troupe, quittait la résidence du Bomu pour gagner en ligne droite le confluent du Bomokandi. Là, le sultan et ses gens formèrent avec le détachement de Ponthier
12 décembre. l'avant-garde qui, le 12 décembre, reprit sa route vers l'amont en longeant la rive gauche de l'Uele.

*
* *

La soumission de Sassa fut moins aisée à obtenir que celle de Semio.

Sassa (écrit Milz) (1892) n'avait d'abord pas voulu se soumettre. Mais bientôt il vit dans le protectorat de l'E. I. C. un moyen de se rétablir au Sud, où les Azande de la rive Nord de l'Uele, réduits en vasselage depuis plus de dix ans par lui-même et son neveu Semio, s'étaient émancipés, notamment Ngaie et son frère Ngmanda.

Mais le retard apporté par le vieux chef avait eu comme conséquence immédiate de faire passer sous la suzeraineté de Semio les territoires ayant appartenu à Sassa. Tout s'arrangea à la satisfaction de ce dernier. Semio déclara restituer à son oncle ces derniers territoires. La cession fut ratifiée par le résident, mais à condition toutefois que Sassa établît un poste chez Ngaie, sur la rive Nord de l'Uele.

La soumission de Sassa n'était pas encore chose faite au

début d'avril 1892 ([10]). Foulon, qui, à ce moment, se rendait des Amadis à la résidence de Semio, avait pour mission, en traversant les territoires de Sassa, de passer un traité avec lui ([11]).

Faute de personnel disponible, Van Kerkhoven ne put désigner immédiatement l'officier qui se rendrait à titre de résident chez Sassa. Ce ne fut que le 15 octobre 1892 que Foulon, alors à Semio, reçut cette mission. Le 14 octobre 1893, Foulon pouvait annoncer ([12]) que Sassa venait enfin de signer, le 2, la convention par laquelle il se plaçait sous le protectorat de l'E. I. C.

Cependant, fin 1895, l'ombrageux sultan ne s'était pas encore soumis *entièrement* au moment où Chaltin venait de reprendre à Francqui le commandement de l'Uele ([13]). Il contestait toujours les limites territoriales que lui assignait l'E. I. C.

*
* *

L'occupation riveraine du Bomu en amont de Semio ne devait s'accomplir que plus tard.

En 1892 (avril), comme nous l'avons vu plus haut, Ndoruma avait envoyé des émissaires pour faire part à Milz, alors aux Amadis, de son désir d'entrer en relations avec l'E. I. C. Les disponibilités du personnel ne permettaient pas de répondre immédiatement à cette offre.

En juillet 1893, Fiévez, à Semio, recevait du commandant supérieur des territoires de l'Uele (Delanghe) ordre d'entrer en relations politiques avec Ndoruma, Mbio et Tambura et d'y établir des résidences. Il leur envoyait immédiatement des émissaires. La réponse de Mbio et

---

([10]) Au début d'avril 1892, écrit Milz, Van Kerkhoven apprenait à Niangara que Sassa et Ndoruma étaient *sur le point* de se soumettre.

([11]) Rapport Milz.

([12]) Documents Fiévez.

([13]) Pour les relations entre l'E. I. C. et Sassa, voir *Grande Chronique de l'Uele*, en préparation.

Tambura se fit attendre pendant des mois. Seul Ndoruma avait marqué son accord.

Mais pendant ce temps, le capitaine Janssens, dans l'Uele, venait d'être désigné par Delanghe pour installer chez Ndoruma la résidence projetée. Il avait quitté Suronga fin août.

Arrivé en territoire de Palembata, vassal de Ndoruma, Janssens s'était vu barrer la route. Palembata venait d'être attaqué par des gens de Semio, et Ndoruma s'imagina qu'il fallait attribuer l'attaque de son vassal à l'influence de l'Européen se trouvant au mieux avec Semio.

Le 4 septembre 1893, Janssens était toujours arrêté chez Palembata, menaçant de se frayer une route par les armes.

Nous ignorons la date exacte de son arrivée à Ndoruma. Nous savons cependant qu'elle est antérieure au 14 septembre 1893. A cette date, le nouveau Résident envoie à Fiévez, à Semio, un courrier lui annonçant les difficultés qu'il avait rencontrées en territoire de Palembata ([14]). Il était maintenant installé avec un détachement de 45 soldats à une étape du village de Ndoruma.

Quelques jours plus tard, fin septembre, Janssens signalait à Foulon ([15]) les premières difficultés qu'il éprouvait en chefferie de Ndoruma : le chef se montrait exigeant à l'occasion de prestations en ivoire.

Le 3 juin 1894, Puls arrivait à Semio; il avait été commissionné par le Gouverneur général à Boma pour gagner la résidence de Ndoruma.

Le 12 juin, il quittait Semio et faisait route au Nord par Bakari pour rejoindre Janssens.

Puls arriva-t-il à Ndoruma?

D'après une lettre de Fiévez, Puls, revenant à Semio le 10 décembre, « semblait bien avoir atteint Ndoruma ». Mais pourquoi avait-il rebroussé chemin et quelles nouvelles apportait-il à Semio? Nous ne savons.

([14]) Documents Fiévez.
([15]) Documents Fiévez.

De Semio, Puls partit vers les territoires de Sassa, pour, de là, gagner Mopoie.

En même temps, le 11 décembre, Delanghe, de son côté, venait de recevoir de Ndoruma de fâcheuses nouvelles confirmant vraisemblablement celles que Puls avait apportées.

Delanghe écrivait à Fiévez :

Ndoruma a enlevé tous les courriers qui ont été envoyés de Semio à Janssens. Il ne fait rien pour l'État et ne ravitaille pas la station. Semio ne pourrait-il envoyer un courrier à Ndoruma pour rappeler ce vieux coquin à la raison ?

Quoi qu'il en soit, les relations personnelles entre Ndoruma et son Résident semblaient empreintes d'une certaine confiance. En réalité, Ndoruma trouvait dans l'installation chez lui d'un Européen un gage de sécurité contre les bandes nubiennes et son oncle Mbio, installé plus à l'Est. Cependant, le grand souci qu'avaient toujours inspiré à Ndoruma ses relations avec les traitants du Bahr-el-Ghazal et certains agents du gouvernement égyptien était de se procurer armes et munitions, en vue de parer à une agression, toujours possible, de la part de l'étranger. Le souvenir de ses luttes contre les bandes d'Abou-Gouroun, Hassaballa et Kutschuk Ali, en décembre 1870, celui de sa captivité à Wau, en répression de faits mal définis que lui reprochaient les fonctionnaires égyptiens, étaient mieux ancrés dans sa mentalité de Vongara ombrageux que la confiance dans ses relations avec un Européen nouveau venu, dont la présence, pensait-il, pourrait bien n'être pas plus stable que celle d'un Gessi, qui l'avait protégé, et d'un Junker, qui, en maintes occasions, s'était offert à servir d'intermédiaire entre lui et le Gouverneur du Bahr-el-Ghazal.

Mais, en 1894, Ndoruma était, depuis plus de dix ans, abandonné à lui-même. Il augurait du nouvel étranger

comme il avait jugé des autres : « Ils n'ont fait que passer! Il est donc bon de ne compter que sur ses propres forces! »

*
* *

L'évacuation de Ndoruma en janvier 1895 allait démentir le caractère réputé amical des relations entretenues par le chef vongara avec son Résident.

Restait à occuper Tambura.

Le premier projet que nous connaissions est celui dont l'exécution fut confiée à Foulon en 1892. Mais les documents que nous possédons sont trop imprécis pour nous éclairer sur la marche et la date d'arrivée de Foulon à Tambura ([16]).

Ce que nous savons de source documentaire sûre ([17]), c'est que :

1° En octobre 1893, Foulon, de Sassa, pouvait écrire à Fiévez (à Semio) « que la route de Semio à Ndoruma était ouverte, route qui ne suivait pas la rive Sud du Bomu, mais passait au Nord de la rivière pour atteindre Tambura, d'où les courriers pouvaient en toute sécurité atteindre Ndoruma, où se trouvait le capitaine Janssens depuis septembre 1893 ».

2° A cette même date, Foulon venait de renvoyer à Tambura la moitié du détachement, qui (pour des raisons que nous ignorons) avait regagné Sassa.

3° Le 23 février 1894, à la suite des relations amorcées par Foulon avec ce chef par l'entremise d'émissaires, un envoyé de Tambura arrivait à Semio chez le Résident Fiévez.

Il semble donc que s'il n'avait pas atteint Tambura, Foulon avait néanmoins établi des communications directes entre le Bomu et ce chef et, de la sorte, indirectement avec Ndoruma.

([16]) Voir à l'appendice : Notice biographique de Foulon.
([17]) Documents Fiévez.

CHAPITRE III.

LES FRANÇAIS SUR LE HAUT-UBANGI (juillet à décembre 1891).

Au moment où Van Kerkhoven allait quitter Djabir pour gagner le Nil, une mission française chargée de relancer l'expédition Crampel [1] quittait Brazzaville.

La mission était commandée par Dybowski, précédé sur l'Ubangi par une avant-garde composée de MM. Nebout, Brunache, Briquez et Bobichon.

juillet 1891. Ceux-ci quittaient le Pool le 20 juillet 1891. Arrivés à Bangui, en face de Zongo, immédiatement en aval des rapides, ils y attendirent l'arrivée de leur chef. Cependant, Nebout avait passé en amont des rapides et avait découvert et exploré le Poku, affluent Nord; en compagnie de Ponel, qui, depuis mars 1891, avait succédé à Musy comme chef de poste de Bangui, Brunache pénétrait dans l'Onbela et la Kemo, qu'il remontait jusqu'à 6°11′.

6 octobre.

Le 6 octobre (1891), Dolisie, de Brazzaville, écrivait à de Chavannes que, selon ses prévisions, Gaillard et de Poumayrac devaient être arrivés au confluent Uele-Bomu pour y fonder un poste [2]. Il lui annonçait, en même temps, que Liotard, muni de pouvoirs spéciaux, venait d'arriver à Brazzaville et se préparait à gagner le haut Ubangi.

11 octobre. Le 11 octobre, de Chavannes recevait au Pool une lettre

---

(1) L'expédition Crampel (v. DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 206) avait été organisée à Paris par le Comité de l'A. E. F. (début de 1890). Elle avait comme second Nebout, ancien chef de gare de Dakar. Partie de Bordeaux le 10 mars 1890, elle arrivait à Libreville en mai. Après le massacre d'El-Kouti, Nebout, avec l'arrière-garde de l'expédition, regagna Bangui et Brazzaville. La nouvelle du massacre arrivait à Brazzaville le 14 juillet, soit trois semaines après l'arrivée dans cette station de la mission Dybowski, partie en mars de Bordeaux pour aller seconder Crampel.

(2) Yakoma français fut fondé par Gaillard en octobre 1891.

de de Brazza, datée de Komba, lui annonçant qu'il avait reçu rapport sur des incidents survenus sur le haut Ubangi.

Les hommes de l'E. I. C. (disait la lettre, sans autre précision) ont incendié des villages du Haut-Ubangi qui arboraient le pavillon français. Il faut porter plainte ([3]).

3 novembre. Le 3 novembre, du Pool, de Brazza écrivait à de Chavannes (qui se trouvait en France) :

L'occupation (française) du Haut-Ubangi a été un véritable succès dont il appartient à notre chancellerie de tirer parti pour faire valoir nos revendications... Liotard part dans quinze jours, son personnel l'a devancé ([4])...

Au début de novembre, Gaillard, descendu malade du haut Ubangi, était arrivé à Brazzaville. Nul doute qu'il ne fit à de Brazza rapport détaillé sur les incidents survenus entre les agents français et ceux de l'E. I. C. dans la région qu'il venait de quitter. Dans sa relation ([5]), de Chavannes ne nous fait pas connaître ce que put en dire Gaillard. Il est certain cependant que de Brazza y trouva prétexte pour protester auprès du Gouvernement local de l'E. I. C.

En effet, au début de novembre, de Brazza se rendit à Léopoldville et y entretint le Gouverneur général Wahis des incidents du haut Ubangi. Que demanda exactement de Brazza à Wahis? Nous ne savons, mais il est certain que de Brazza, prétextant toujours de ses droits exclusifs d'occuper, et à sa manière, le haut Ubangi, demanda à Wahis, mais sans succès, qu'au moins fût levé le poste belge d'Yacoma, confluent Bomu. Le Gouverneur général de l'E. I. C. assura de Brazza du respect par ses propres agents de la convention de 1887, par laquelle l'E. I. C. s'engageait à ne pas faire acte d'occupation sur la rive droite de l'Ubangi.

([3]) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 261.
([4]) IDEM, *ibid.*, p. 264.
([5]) IDEM, *ibid.*, p. 263.

de Brazza n'en demanda pas moins au Ministère des Colonies, à Paris, d'obtenir du Gouvernement central à Bruxelles l'évacuation du poste d'Yacoma (confluent Bomu).

*
* *

5 décembre. Le 5 décembre, Dolisie annonçait à de Chavannes que Liotard quitterait Brazzaville dès le 8 décembre pour gagner Bangui. Il avait mis à sa disposition l'*Antoinette*. La *Ville de Paris* suivrait immédiatement avec, à bord, Largeau.

CHAPITRE IV.

LA S. A. B. AU BOMU
(d'août 1891 à mars 1892).

21 août 1891. Comme nous l'avoos vu dans la *Grande Chronique de l'Ubangi*, le 21 août 1891 arrivaient sur le haut Ubangi les premiers agents commerciaux de la région, sous la conduite de Camille Delcommune. L'*Auguste Beernaert*, de la S. A. B., avait franchi les rapides et atteint Banzyville et Yacoma.

Octobre. En octobre Camille Delcommune rentrait au Pool, en compagnie de Vangèle. Il avait avec les bons offices de ce dernier et de Le Marinel, installé quatre factoreries : à Zongo, Banzyville, Yacoma et Bangasso. Ces factoreries ne devaient avoir qu'une existence éphémère.

février 1892. Le 14 février suivant (1892), Georges Le Marinel, sur les instructions du Gouvernement, prenait à Yacoma deux circulaires en exécution du décret du 21 septembre 1891. L'une des circulaires interdisait l'achat de produits du domaine, ivoire et caoutchouc, en aval du confluent Uele-Bomu. L'autre interdisait tout commerce en amont de ce confluent. En conséquence, les comptoirs de la S. A. B. furent levés.

Cammaert, l'agent principal de la société, quittait Ban-
1er mars. gasso le 1er mars, en pirogue, passait aux rapides de Likassa et de Monabungu, puis au confluent du Mbali. Il gîte à une demi-heure en amont des rapides Hanssens, au
3 mars. village de Madebumbu, chef sakkara. Le 3 mars, il est à Yacoma, chez le gérant Kuhnel, qui lève sa factorerie pour descendre avec Cammaert. Tous deux quittent Yacoma le
7 mars. 7 mars et, une heure après, arrivent au poste français d'Inkesse, sur la rive droite, puis à Cétéma, en aval du
11 mars. Kotto. Le 11 mars ils sont à Banzyzille : le gérant Grillet évacue de même son poste et se joint à Cammaert et Kuhnel. Tous trois arrivent à Zongo le 13. Ils sont à Léo-
18 mars. poldville le 18 mars.

CHAPITRE V.

DE LA KETHULLE CHEZ RAFAI (février-octobre 1892).

Comme nous l'avons vu, Rafai, dont la résidence se trouvait au Nord du Bomu, à une grosse étape au N.-E. du confluent du Shinko, avait, vers juillet 1891, envoyé à Van Kerkhoven, alors à Djabir, des émissaires pour obtenir qu'un Résident vînt s'installer chez lui.

Van Kerkhoven ne disposait à cette époque d'aucun officier qu'il pût distraire de la grande expédition qui devait remonter l'Uele pour atteindre le Nil.

Mais, dès la fin de l'année (1891) il pouvait, et pleinement, donner satisfaction à Rafai. Déjà Milz, arrivé en août ou septembre (1891) chez Semio, avait envoyé de là à Rafai un pavillon bleu à étoile d'or pour que le sultan l'arborât au confluent du Shinko et marquât ainsi son ralliement immédiat à la suzeraineté de l'E. I. C.

Ce fut à de la Kéthulle de Ryhove qu'échut la mission de se rendre au Shinko en qualité de premier Résident chez Rafai.

18 déc. 1890. Parti d'Europe le 18 décembre 1890, de la Kéthulle avait d'abord été désigné par le Gouverneur général à Boma pour se joindre à l'expédition Van Kerkhoven.

Au début de 1892 (il se trouvait alors sur l'Uele, en marche vers le Bomokandi) il fut désigné par Van Kerkhoven pour se rendre au Shinko chez Rafai.

7 février 1892. Le 17 février il quittait l'île de Zokélé, à 5 heures en aval de Bomokandi.

26 février. Le 26 il était à Djabir, d'où il gagnait, par voie d'eau, Yacoma, pour remonter ensuite le bas Bomu. Jusqu'à Yacoma il fut guidé par le chef Bukwa [1], en tête de ses pirogues.

11 mars. Débarqué à Yacoma le 11 mars, il y rencontrait le juge De Saegher. Celui-ci lui annonça que Georges Le Marinel venait de partir à destination de Bangasso sur le Mbali, pour y fonder un poste.

14 mars. de la Kéthulle quitte Yacoma en pirogue le 14 mars.

15 mars. Le 15, il passe au confluent de la Mbili. Il met pied à terre au village d'Oangou, contourne à pied les chutes Hanssens.

16 mars. Le 16 il est à Modabungu.

17 mars. Le lendemain, 17, il rencontre à Likassa Georges Le Marinel. Ils font route ensemble, arrivent au confluent

18 mars. du Mbali le 18, et le lendemain, 19, ils sont à Bangasso.

Là, Hanolet et Le Marinel, conformément aux directives de Van Kerkhoven, dirigent de la Kéthulle vers le confluent du Shinko, pour atteindre Rafai.

Le Marinel et de la Kéthulle partent ensemble en pirogue, conduits par Singio le bandia, venu à Bangasso pour voir Hanolet.

24 mars. Le 24 mars, ils quittent le Mbali, passent au village de Kende-Kengo (rive gauche), puis Le Marinel, pour reconnaître la rivière, poursuit sa route en pirogue, tandis que de la Kéthulle, guidé par Singio, prend la voie de terre.

---

(1) Dont le village était situé sur la rive gauche de l'Uele, en aval du chef Ganda.

27 mars. Le 27 il arrive chez Sima le bandia; le 28 chez Mbouie.

29 mars. Le 29, Le Marinel l'y rejoignait. Il avait poussé en amont de Gufuru et constaté la navigabilité du Bomu jusqu'aux rapides de ce nom.

3 avril. Le 3 avril ils étaient à Goia; le 4 à Gufuru; on tira les pirogues le long d'un sentier pour gagner l'amont des

5 avril. rapides; on réembarqua, et le 5 on accostait au village de Sandu, frère de Rafai, au confluent du Shinko (par 4°49′30″ Nord et 24°5′ Est de Greenwich, levé fait à cette date par G. Le Marinel).

L'accueil de Sandu aux deux officiers venus, à la demande de Rafai, pour fonder un poste au Shinko fut des plus empressés. La résidence de Rafai se trouvait à une grosse étape dans la direction du N.-E.; Sandu y envoya immédiatement un messager pour annoncer l'arrivée de Georges Le Marinel et de de la Kéthulle.

6 avril. Le 6 avril (écrit de la Kéthulle), vers midi, nous entendîmes des coups de feu, des batteries de tambour, des sonneries de trompe : c'était Rafai qui venait nous recevoir en grand apparat. Par une délicate attention de sa part, marchait en tête du cortège un homme porteur du drapeau de l'E. I. C. J'appris plus tard que ce drapeau provenait du commandant Milz, qui le lui avait envoyé de la résidence de Semio.

Le sultan (écrit de la Kéthulle), nous reçut sous une barza. Après nous avoir invités à nous asseoir, il prit place à son tour sur une chaise de fer, tandis que les autres chefs et les hommes d'armes, formant cercle autour de nous, restaient debout et observaient le plus grand silence.

Le sultan parle posément, avec réflexion et s'exprime en un arabe très pur. « Depuis longtemps, nous dit-il, j'appelle le blanc de tous mes vœux. Béni soit Allah ! Boula Matende (le commandant Van Kerkhoven) a bien voulu réaliser mon désir... Seigneur blanc, soyez le bienvenu chez moi, ainsi que votre suite. Fiez-vous à moi. Votre zériba, votre kisri (farine) et votre togo (bière) sont prêts. Moi vivant, pas un cheveu ne tombera de votre tête. Vous serez mon frère, et un père pour mon peuple zande. » Et, comme pour sceller les paroles qu'il venait de prononcer, il nous prit, en la baisant, la main droite dans ses mains; puis, les ayant retirées, il les porta à sa poitrine, à ses lèvres et à son front.

*
* *

7 avril. Dès le lendemain (7 avril), G. Le Marinel reprenait la route de Bangasso, tandis que de la Kéthulle partait en compagnie de Rafai pour gagner « la nouvelle Résidence ». Il n'avait pour toute escorte personnelle que 18 soldats [2]. Il nous a laissé de ses hommes un souvenir qui mérite d'être ici textuellement reproduit :

Mon escorte se composait à ce moment de cinq Elminas, les nommés Gwamminah Daddée, Gwaminah Afraitoo, Codjo Teto, Ocho Acho et Gwasée Burumasie; deux Libériens, Bara et Kinga; un Soudanais, Nassim Said, et dix soldats indigènes (dont six armés) me remis par le commandant Le Marinel. Ces gens m'ont servi avec un dévouement admirable qui ne s'est pas démenti un seul instant. J'ai chargé la plupart d'entre eux, en différentes circonstances, de missions délicates dont ils se sont tirés à leur honneur. Je suis heureux de rendre hommage à ces modestes compagnons qui ont été mes collaborateurs pendant plus d'une année; humble poignée de braves, ils ont largement contribué à maintenir haut et ferme, dans ces régions lointaines, le drapeau bleu étoilé d'or, auquel ils étaient attachés comme à l'emblème de la patrie.

*
* *

L'arrivée de de la Kéthulle à l'endroit où devait s'établir la nouvelle résidence fut aussi solennelle que la visite de Rafai, la veille, à Sandu.

Au moment de mon arrivée à la zériba de Rafai, poursuit de la Kéthulle, la petite armée du sultan était sous les armes. Ils avaient vraiment bon air, ces beaux soldats noirs : leurs costumes étaient d'une éclatante blancheur et, dans l'immense et rayonnante clarté du soleil, les canons des fusils scintillaient. Les bannières déployées se déroulant au vent, les brillants costumes du sultan et des chefs, la foule bariolée des

---

(2) En septembre 1892 l'inspecteur Baert envoya à de la Kéthulle un contingent de soldats pour renforcer ses postes, contingent qui fut amené par le lieutenant Jacquemin. En mai 1893 un autre contingent de 20 hommes seulement, sous les ordres de Stroobant, lui fut envoyé par Hanolet.

femmes et des curieux, vêtus de leurs plus beaux atours, donnaient à la réception un joyeux air de fête. Les soldats exécutèrent des salves pendant que les tambours battaient et que les trompettes faisaient retentir l'air de leurs fanfares guerrières.

Précédé d'un de mes soldats porteur du drapeau bleu étoilé d'or et suivi de mon escorte, dont les vêtements loqueteux faisaient contraste avec la belle tenue blanche des troupes du sultan, je passai devant le front de celles-ci. J'avais le cœur gonflé d'émotion et d'espérance, et nos braves soldats, superbes malgré leurs haillons poussiéreux, défilèrent fièrement, l'arme au bras. Le sultan me conduisit ensuite sous une barza et ses troupes défilèrent à leur tour devant mes yeux étonnés et éblouis.

Après avoir rencontré tant de gens nus, la tête ornée de plumes, le corps couvert de tatouages, affublés d'accoutrements bizarres ou grotesques, il me fut donné — contraste étrange — de voir, en ce plein centre de l'Afrique, des gens habillés, armés, disciplinés, évoluer avec une correction martiale, sous le clair soleil.

Nous reproduisons ci-après la description que nous a laissée de la Kéthulle de la résidence de Rafai, mi-dem arabe, mi-village de chef zande :

La résidence forme une agglomération d'environ 2.500 âmes. Au centre se trouve la zériba défensive. Celle-ci affecte la forme d'un carré palissadé, d'environ 100 m. de côté, avec coffres flanquants. La palissade a environ 4 m. de hauteur. Une grande porte en bois, près de laquelle est établi un corps de garde, donne accès dans la zériba, à l'intérieur de laquelle se trouvent, outre une nouvelle zériba en nattes contournant les habitations du sultan et de ses femmes et les magasins, l'habitation du fils aîné du sultan et la salle d'attente.

Les maisons du sultan et des chefs sont en pisé et de même type que celles que construisent les blancs; il en est de même des magasins.

Les habitations des femmes et des soldats sont généralement en paille; parfois la base est en pisé.

Dans chaque zériba se trouvent un ou plusieurs hangars, où les femmes font la farine pour le couscous (en arabe) ou baguindé (en zande), en écrasant le maïs et le sorgho (rem-

placés par le mil à partir du pays des Kreisch,), fabriquent la bière, filent le coton, etc.

Une barza est réservée au maître; c'est là qu'il tient ses réunions, qu'il fume, qu'il offre de la bière; celle-ci se boit à la ronde, dans une calebasse.

Il existe aussi des greniers à provisions élevés sur des pilotis.

Devant l'entrée de la grande zériba se trouve la place de rassemblement. Sur les autres côtés sont établies de petites zéribas, occupées chacune par un (sous-)chef ou un personnage important.

En prévision de mon arrivée, une zériba avait été tenue prête pour moi et mon escorte.

*
* *

8 avril. Dès le lendemain (8 avril), Rafai, accompagné de ses conseillers, se rendait dans la petite zériba qu'il avait réservée à de la Kéthulle et à ses gens. Il y venait traiter officiellement des relations qu'il désirait depuis si longtemps nouer avec les représentants de l'E. I. C.

Après lui avoir exposé à nouveau (écrit de la Kéthulle) le but de ma visite et lui avoir expliqué les droits et les devoirs qui seraient la conséquence de sa soumission au protectorat de l'État, le sultan Rafai signa le traité par lequel il acceptait notre protection. Il n'avait fait aucune objection (ajoute de la Kéthulle) aux dispositions de ce traité, qu'on lui traduisit en arabe. Sans hésitation, il apposa d'une main ferme son cachet au bas des trois exemplaires de l'acte de protectorat et il traça, lui, musulman, à côté de sa griffe, Rafai ben Bayangué, une croix. Puis, plaçant sa main droite sur son Coran et sa gauche sur son cœur, il me dit en arabe : « Je jure sur ce livre de t'être fidèle. » Et, se tournant vers l'assemblée, il ajouta : « Telle est ma volonté et celle de mon peuple. » Un murmure d'approbation des notables ratifia ces paroles. Je lui remis une expédition du traité, ainsi qu'un drapeau bleu étoilé d'or, qui, le même jour, fut hissé sur un grand mât et flotta sur la place publique ([3]).

([3]) *Belgique coloniale*, 1896, p. 292.

Rafay était fils de Bayangué et frère puîné de Yengbé, qui avait renoncé à la succession paternelle en sa faveur.

Le protectorat de l'E. I. C. venait ainsi de s'étendre sur toute la région comprise entre le Babado au Nord, l'Uarra à l'Est, le Bomu au Sud, le Shinko et la Ngana à l'Ouest.

Désormais, les trois grandes chefferies contiguës de Bangasso, de Rafai, de Semio constituaient, au Nord du Bomu, une vaste extension de l'E. I. C.

Sur la rive Nord du Bomu, du confluent du Mbali [poste de Bangasso (4)], du confluent du Shinko [poste de Sandu (4)], du confluent de l'Uarra [poste de Dinda (4)] et, enfin, de celui de la Kerré pouvaient partir des expéditions pour atteindre au Nord le Chari, le Darfour et le Bahr-el-Ghazal.

Celles qu'on pourrait organiser en territoire de Rafai viseraient les régions situées au Nord du Babado. Là se trouvaient : le chef banda Yangou, sur la rive droite du haut Shinko; les chefs kreisch du Dar Fertit : Alewali, Renogo, Méréké, Kérenguégui et Bandassi; le chef Acmed Curcia, à Katuaka; le chef Hessein, à Hofrah-el-Nahas, points que désirait voir atteindre le Roi.

Mon arrivée (poursuit de la Kéthulle) fut considérée avec raison par Rafai comme un véritable bienfait. Il obtenait ainsi une protection au Sud contre Djabir, son parent et ancien ennemi, et au Nord contre le retour offensif des mahdistes.

D'autre part, les possibilités d'extension vers le N.-O. des territoires de Rafai seraient facilitées du fait que « Rafai montrait des prétentions sur les peuplades veddris et wassas et rêvait même d'atteindre Sabanga entre le Mbali et le Kotto supérieur (au Nord des Sakkaras). Son extension territoriale ne pouvait qu'assurer celle de l'E. I. C. ».

*
* *

Après un mois de séjour à Rafai et les premières installations de la Résidence achevées, avant de procéder aussi aux préparatifs d'une expédition vers le Nord, de la

(4) Chacun de ces postes, en attendant l'arrivée du contingent régulier, avait pour garnison les indigènes commandés respectivement par Bali, Bangasso, Sandu, Dinda.

9 mai. Kéthulle dut pousser jusqu'à Semio pour y occuper provisoirement la Résidence. Parti de Rafai le 9 mai, il arri-
14 mai. vait à Semio le 14. Hernotte, qui y avait été installé par Milz (5), venait de mourir (6), et le sous-officier-adjoint, malade, avait dû descendre vers Yacoma (7).

Ce séjour à Semio de de la Kéthulle fut pour ce dernier l'occasion d'entrer en relations avec Sassa, l'ombrageux sultan qui, quatre ans plus tard, avait peine encore à répondre à l'appel de Chaltin (8).

Pendant mon séjour à Semio (écrit de la Kéthulle), je reçus des émissaires du sultan Sassa, qui me proposait d'aller le visiter. J'avais décidé d'accepter, lorsque j'appris la prochaine arrivée de M. Foulon. Cet officier était désigné pour prendre le commandement de la Résidence de Semio *et devait s'efforcer de se rendre à Dem-Ziber* avec le concours de Bodué, fils du Sultan.

23 mai. Le 23 mai (dit de la Kéthulle) je repris la route de Rafai, où
30 mai. j'arrivai le 30.

*
* *

Pendant l'absence de de la Kéthulle, Rafai, conformément aux instructions de ce dernier, avait envoyé des émissaires aux chefs abanda et kreisch, en vue de les préparer à accepter le protectorat de l'État.

Rafai pouvait considérer comme étant de son propre intérêt d'accomplir la mission que lui avait confiée de la Kéthulle.

Rafai tenait à ce que sa puissance fût toujours au moins égale à celle de Semio, de Djabir, de Bangasso. Il voulait imposer la crainte, sinon le respect, à ses puissants voisins et être toujours en mesure de résister aux incursions éventuelles des mahdistes.

---

(5) En juillet ou août 1891, date que, faute de documents, nous ne pouvons préciser.

(6) D'après matricule il mourut à Semio le 7 novembre 1891.

(7) Pas de document citant le nom de ce sous-officier.

(8) Notes Chaltin, 1895-1896.

3 juin. Les émissaires de Rafai eurent plein succès.

Dès le 3 juin (1892) (écrit de la Kéthulle) je reçus (à Rafai) la visite des chefs abanda Sango et Yanguba, ainsi que celle du fils de Zwarra, dont les villages sont situés au Nord du Babadò.

Ces visiteurs procurèrent immédiatement à de la Kéthulle des renseignements sur le peuple banda, qui se trouve partagé en tribus établies depuis la rive droite du Babado jusque près du Dar Runga, du S.-E. au N.-O., occupant la rive droite du Babado, le Mbali et le Kotto supérieur, ainsi que les territoires entre ces rivières. Les tribus wassas, veddris, alangba, comprises dans cette zone, se rattachent à la race banda, dont elles parlent le dialecte. Les principales tribus ahanda sont celles de Yanguba, Sango, Zwarra, Yangou, Wassa, Vedra, Mokubanda, Yangourou, Mbellé, etc. Les chefs abanda et beaucoup de leurs hommes parlent assez couramment l'arabe. Les Abanda ont jadis fourni des soldats à Ziber, dont ils tiennent les fusils qu'ils possèdent. Ils ont également quelques Remington provenant de soldats égyptiens qui, lors de leur retraite devant l'invasion mahdiste, ont abandonné dans la brousse armes et bagages. Ils ont été continuellement en contact avec les marchands arabes venant du Runga, du Bornou et du Wadai.

de la Kéthulle était en même temps renseigné sur les routes que s'étaient frayées les incursions arabes de Ziber et autres trafiquants, routes qui seules pouvaient le guider avec sûreté vers les points qu'il s'agissait d'atteindre progressivement vers le Nord.

La route suivie par les caravanes arabes (écrit-il) passe successivement par Yangou, dans le Dar Banda; Méréké chez les Ajas; Dabago (Wassas), Yangourou, Sabanga, Moruba, Oundou, Mbellé et Runga, qui est le premier comptoir arabe. A Mbellé, il y a une bifurcation [9] qui conduit à Mokubanda, Katuaka, Hofrah-el-Nahas.

---

(9) Vers l'E.-N.-E.

Je conclus avec ces chefs abanda venus avec Rafai (écrit de la Kéthulle) des traités les plaçant sous le protectorat de l'État et je leur remis des drapeaux.

Cependant, le faible effectif militaire régulier dont disposait de la Kéthulle ne lui permettait pas d'installer immédiatement de petits postes au Nord du Babado. Rafai y suppléa en envoyant chez Sango, Yanguba et Zwarra des volontaires indigènes armés de fusils à piston et vêtus d'une tenue de la force publique.

*
* *

30 juin. Le 30 juin, Bandassi, chef kreisch, arrivait lui aussi à Rafai pour voir le Résident.

Bandassi (écrit de la Kéthulle) a beaucoup voyagé avec des caravanes arabes ([10]); il a été en relations suivies avec Ziber, puis avec Lupton. Intelligent et actif, ce chef était en mesure de nous être grandement utile en vue de notre extension vers le Nord.

La visite de Bandassi se fit en grand apparat. Le chef était précédé de sa musique, composée de deux clairons égyptiens, deux tambours, deux flûtes et quatre cornemuses. Des gens d'origines diverses l'accompagnaient : des Kreisch, des Abanda, des Yangourgoulé, des Darforeggé, des Arabes et d'anciens derviches échappés de Karthoum ([11]).

L'entretien entre le Résident, Rafai et Bandassi eut immédiatement son résultat : conclusion d'un traité plaçant ce dernier et ses Kreisch sous la suzeraineté de Rafai et le protectorat de l'État.

Bandassi s'en retourna s'engageant à « inviter les autres

([10]) Le frère de Bandassi, Capsul, occupait encore la zériba Mara, rive gauche du Shinko, où passa Lupton.

([11]) Ces derviches, échappés de Karthoum pour avoir été maltraités par Abdullah, le successeur de Mahommed Acmed, confirment à de la Kéthulle que 60 Européens sont prisonniers à Karthoum et, parmi eux, Lupton Bey.

chefs kreisch à suivre son exemple ». Il tint parole, car, rentré dans ses terres, il parvint, et aussitôt, à convaincre Alewali, Renogo, Kérenguégui, Méréké.

Peu après, ces quatre chefs prenaient à leur tour la route de Rafai, où ils acceptaient, comme l'avait fait Bandassi, la suzeraineté de Rafai et le protectorat de l'E. I. C. ([12]).

Août. Puis, deux mois plus tard (août), de la Kéthulle recevait la visite des chefs kreisch de l'Est : Bangousso et Zikinia, et des chefs gabbous : Kopi, Angauwa et Awololo.

Enfin, le 1er octobre arrivait à son tour le chef banda Yangou. Sa soumission était d'autant plus importante qu'elle comportait du même coup la reconnaissance de la suzeraineté de Rafai, avec lequel il avait toujours été jusque-là en mésintelligence.

En 1890 (écrit de la Kéthulle) il avait même soutenu la campagne contre lui, mais sans succès.

*
* *

Octobre. Dès octobre 1892 de la Kéthulle pouvait résumer comme suit les premiers succès obtenus au cours des préparatifs des expéditions qu'on allait conduire vers le Nord en prenant pour base Rafai. En effet, le drapeau de l'E. I. C. flottait en région bandia : chez les chefs Rafai, Sandu, Darbaki et Dinda; en région banda : chez les chefs Sango, Yanguba, Warra, Yangou; en région kreisch : chez les chefs Bandassi, Alewali, Renogo, Kerenguégui, Méréké.

Le territoire de l'E. I. C. s'étendait donc au Nord jusqu'à environ 8° latitude Nord.

Cette prise de possession pacifique faisait bien augurer de l'avenir et les plus beaux projets pouvaient, dès ce moment, se concevoir.

([12]) « Le pays que ces Kreisch occupent : le Dar Fertit (écrit de la Kéthulle), a subi *un dépeuplement* considérable, à cause de l'invasion mahdiste. C'est au Dar Fertit que les marchands d'esclaves ont longtemps acheté des femmes et des enfants, pour les revendre sur les marchés du Wadai et du Bornou, d'où le bétail humain était dirigé sur le Fezzan. »

CHAPITRE VI.

LES MISSIONS LIOTARD ET D'UZES SUR LE HAUT-UBANGI (de mars à décembre 1892).

Mars 1892. En mars 1892, à la suite de la chute du Cabinet français, M. Etienne quittait le sous-secrétariat des Colonies et y était remplacé par M. Delcassé.

*
* *

Mai-juin. Pendant ce temps, Liotard, arrivé sur le haut Ubangi, s'empressait de demander à Brazzaville, en mai-juin 1892, l'autorisation d'enlever de force Yacoma, « avec le concours de quelques milliers d'indigènes » (1).

Dolisie décida de lui envoyer Juchereau avec quelques Sénégalais. En communiquant ces nouvelles à de Chavannes, encore en France à ce moment, Dolisie ajoutait, et vraisemblablement sur le rapport lui adressé par Liotard, que, dans la chefferie de Bangasso, les Belges répandaient par centaines des fusils (albini et à pistons) et se préparaient à envoyer un Résident chez le grand chef sakkara (2).

*
* *

Juillet. Au début de juillet la mission d'exploration entreprise à titre privé par le jeune duc d'Uzès débarquait au Congo français et ses charges d'approvisionnement arrivaient déjà au Pool.

*
* *

6 juillet. En même temps (6 juillet) un nouveau rapport de Liotard parvenait à Brazzaville. Le chef de mission français y affirmait que « dans le haut Ubangi, les promesses

(1) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 290.
(2) En réalité, les officiers de l'E. I. C. s'y trouvaient depuis des mois.

faites par le Gouverneur général Wahis n'étaient pas respectées ». « Les agents de l'E. I. C. (écrivait Liotard à Dolisie) installent des postes chez nous... » (3).

Liotard dut s'abstenir de situer les endroits de la rive Nord du haut Ubangi où les officiers de l'E. I. C. s'étaient arrogé le droit de fonder des postes. Nul doute que, d'accord avec de Chavannes et Dolisie, le chef de la mission française entendît bien confondre, et à dessein, Ubangi et Bomu.

Notre rôle (ajoutait-il) devient ridicule; les agents de l'E. I. C. prescrivent des droits d'entrée et de sortie sur notre propre territoire; ils répandent par centaines des fusils et excitent les indigènes contre nous. S'ils nous restituent ces territoires, qu'ils occupent indûment, nous aurons une tâche impossible à accomplir avec nos moyens actuels d'action et nous aurons besoin d'un nombre d'hommes très important pour pouvoir tenir les postes (4).

Les événements allaient bientôt prouver que Liotard noircissait à dessein la situation sur le haut Ubangi pour justifier ses tentatives de pénétrer à main armée au Bomu.

*
* *

(3) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 292.

(4) Il est intéressant de rapprocher de cet avis, émis par Liotard en juillet 1892, ce qu'écrivait trente-neuf ans plus tard (supplément de l'*Afrique française*, n° 9, septembre) M. HENRI BOBICHON, qui fut adjoint à Liotard :

« La force de cette autorité (des sultans Rafai et Semio), il faut le reconnaître, nous fut d'un grand concours dans la période de 1894 à 1899 pour la bonne exécution des missions Liotard et Marchand... Les sultans s'étaient trouvés en relations étroites, politiquement et commercialement, avec les Belges de l'E. I. C. Ceux-ci les guidaient, les conseillaient, les armaient, leur faisaient entrevoir une extension de leur puissance. En même temps ils en recevaient des services; ils commerçaient fructueusement avec eux; ils organisaient les facultés productives des populations qui leur étaient soumises; ils incorporaient, par des manœuvres spéciales qui prenaient la forme d'un protectorat étroit, les sultans et leurs États dans l'édifice congolais... On conçoit que le souvenir de cet état de choses soit demeuré dans l'esprit des sultans et y ait créé un état d'âme spécial. Heureusement, et *puisque ces méthodes étaient bonnes*, il nous était aisé de les appliquer à notre tour. »

21 juillet. Le 21 juillet (1892) le duc d'Uzès et les membres de sa mission arrivaient à Brazaville. Le principal adjoint du duc était le lieutenant Julien, dont la famille avait séjourné en Egypte et même au Soudan. C'est dans la direction de Karthoum que Julien désirait orienter la marche de la mission. Dolisie ne pouvait que soutenir Liotard au Bomu.

Mais, pour atteindre ce but, d'Uzès se montrant peu disposé à y répondre, il fallait que le jeune chef abandonnât la conduite de son exploration à Julien, passé à la dévotion de Dolisie. Dolisie, à force d'arguments, allait-il persuader d'Uzès?

septembre. Le 21 septembre d'Uzès, à Brazzaville, bon gré mal gré, s'y laissait prendre (5).

Les journaux français annonçaient au début de décembre que la mission du duc d'Uzès changeait sa destination : au lieu de remonter la Sanga, elle venait de prendre la route de l'Ubangi, pour aller planter le drapeau français sur le Nil et le Bahr-el-Ghazal (6).

*
* *

5 septembre. Le 6 septembre Dolisie apprenait à Brazzaville qu'Hanolet venait de quitter le Pool pour le haut Ubangi, avec un assez important renfort militaire.

Aussitôt Dolisie pressa le départ de la mission d'Uzès-
2 septembre. Julien (22 septembre) (7).

Il mit à sa disposition les deux canonnières *Ubangi* et *Djoué*. Arrivé sur le haut Ubangi, Julien irait d'abord venger le massacre de Poumayrac chez les Bubus (8), puis

---

(5) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 292.

(6) *Mouvement géographique* du 11 décembre 1892.

(7) Participaient à la mission d'Uzès-Julien :

Foulia, Héliot et Kerkaosal. Hesse, médecin, et Rogier avaient refusé de suivre Julien, invoquant qu'ils ne reconnaissaient comme chef de mission qu'Uzès (DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 295).

(8) Voir *Grande Chronique de l'Ubangi*.

rejoindrait Liotard (de Chavannes l'écrit en toutes lettres) en territoire sakkara, chez Bangasso, pour forcer de ce côté la barrière que lui opposait l'occupation de la rive Nord du Bomu par les officiers de l'E. I. C. Mais il ne suffisait pas de s'installer au Nord du Bomu, il faudrait encore couper les Belges plus au Sud, en remontant la Mbili, pour atteindre par cette route (!) les sources du Bahr-el-Ghazal.

Enfin, de là (?) la voie d'eau permettrait de gagner aisément Fachoda, d'où l'on enverrait des émissaires au Nord vers Karthoum, à l'Est vers l'Abyssinie, pour y dépister l'arrivée des Anglais ([9]).

En ce qui concernait le Bomu, les instructions remises par Dolisie à Julien stipulaient qu'arrivé aux Abiras, Julien devait mettre en œuvre ses éléments musulmans et égyptiens pour faire de la propagande française et gêner ainsi Hanolet, « qui avait probablement pour objectif de chercher à rejoindre Van Kerkhoven, en route vers le Nil » ([10]).

Comme il l'écrira dans une lettre à de Chavannes en
6 novembre. date du 6 novembre 1892 ([11]), Dolisie estimait, en effet, que Van Kerkhoven « devait avoir déjà atteint le Bahr-el-Ghazal » (*sic*). « C'est, ajoutait-il, ce qui explique la création d'une compagnie anglaise, au capital d'un million, constituée à Anvers, à laquelle l'E. I. C. a concédé le monopole du commerce dans le bassin du haut Ubangi. »

Dolisie ne voyait que collusion anglo-belge à seule fin d'arrêter l'avance française dans la direction du Bahr-el-Ghazal et du Nil.

Dolisie rapprochait de cette dernière considération et, apparemment, pour la justifier, ce que lui avait dit à

([9]) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 295.
([10]) IDEM, *ibid.*, pp. 296-297.
([11]) IDEM, *ibid.*, p. 299.

Léopoldville le général Wahis, fin 1891 ou début 1892 ([12]) :

Voyez-vous, M. Dolisie, je ne sais pas les engagements que le Roi-Souverain a pris avec l'Angleterre, mais savez-vous que Stanley a rapporté de son dernier voyage (à la recherche d'Emin-Pacha) des traités passés avec des chefs qu'il avait vus et même avec des chefs qu'il n'avait pas vus (*sic*). Le danger pour vous du côté du Haut-Ubangi ne viendra pas de l'E. I. C., mais bien de l'Angleterre.

*
* *

Il semble bien établi que l'initiative d'utiliser à ses fins la mission d'Uzès revienne à Dolisie. de Chavannes n'en a pas moins, dans les circonstances actuelles, comme en mars 1885, revendiqué pour lui l'inspiration. Il écrit ([13]) :

Lorsque la mission d'Uzès toucha au Gabon et dès son départ pour le Bas-Congo et Vivi, j'avais écrit de mon sentiment à Dolisie, en lui demandant de faire tout son possible pour obtenir de son chef qu'elle fût déviée vers le Haut-Ubangi; mais, par suite d'un retard survenu dans les communications postales par Loango, il se trouva que Dolisie, lorsqu'il reçut ma lettre, en avait déjà, de sa propre initiative, exécuté les directives.

Dolisie n'aurait reçu cette lettre qu'un mois après le départ de d'Uzès : au début d'octobre 1892, la mission d'Uzès avait quitté Brazzaville.

*
* *

Décembre. En décembre 1892, ou janvier 1893, Dolisie quittait Brazzaville pour rentrer en Europe, sans avoir reçu à ce moment des nouvelles récentes de Liotard.

Mais, pour suivre de près les événements et les faire dérouler dans le sens de ses projets, il laissa à Cureau, qui le remplaçait au Pool, des instructions écrites. Il songeait même, dès ce moment, à l'appoint que serait pour l'occu-

---

([12]) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 299.
([13]) IDEM, *ibid.*, p. 298.

pation française l'établissement d'une mission catholique sur le haut Ubangi, par Mgr Augouard ([14]).

*
* *

Fin 1892, de Chavannes, qui, de son côté, se préparait à rentrer du Gabon, en France, écrit :

Je vais profiter de mon passage à Paris pour essayer de faire envoyer une importante mission qui viendrait appuyer nos revendications dans le Haut-Ubangi, avant de se frayer un chemin jusqu'au bassin supérieur du Nil. Je sais que cette intention sera approuvée ([15]).

Toute secondée qu'elle pouvait être par d'Uzès et Julien, la mission Liotard lui semblait *a priori* insuffisamment organisée pour atteindre son but. Le personnel, autant que les crédits, lui faisait défaut.

de Chavannes remarque, en effet, que le Gouvernement avait alloué à la mission Liotard une subvention de 120.000 francs, *pour tout le trajet Loango-Bomu* ([16]). Cette somme lui paraissait presque dérisoire.

*
* *

A la fin de la même année (1892) Brazza n'en était pas moins attaqué dans la presse française ([17]). de Chavannes écrit :

On s'occupe moins des colonies que de politique; la question du Panama est débattue avec passion. Ribot est renversé, et Jamais remplacera Delcassé aux Colonies.

([14]) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, pp. 299-302.

([15]) La relation de DE CHAVANNES (*Le Congo français*, p. 310) ne nous fait rien connaître à ce sujet.

([16]) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 315.

([17]) IDEM, *ibid.*, p. 290.

CHAPITRE VII.

PREMIERE EXPEDITION DE LA KETHULLE AU NORD DE RAFAI (de décembre 1892 à février 1893).

cembre 1892. En décembre 1892 de la Kéthulle décidait Rafai à l'accompagner dans une expédition vers le N.-O. et à lui fournir les éléments nécessaires pour mener à bonne fin cette entreprise.

Le but de l'expédition était « de visiter les populations déjà acquises, d'y affermir l'autorité de l'E. I. C. et, en prenant Yangou comme base d'opérations, de se diriger vers le N.-N.-O., de passer le Mbali, de soumettre les Wassa et les Veddris, d'atteindre Sabanga et le Kotto supérieur, puis, continuant vers le N.-N.-O., d'entrer en relations avec les gens du Dar Runga.

de la Kéthulle mit à la disposition du sultan des fusils à piston qu'il possédait en magasin. Pour compléter l'armement des troupes de Rafai (trois compagnies de cent fusiliers chacune, sous les ordres des chefs Dinda, Banima et Ginepai), Rafai emmènerait en outre un certain nombre de lanciers.

Le but de de la Kéthulle en se faisant accompagner par Rafai et ses gens était, « non d'agir par la force, mais d'en imposer à certaines populations réputées peu sociables ».

*
* *

Le courrier parti pour annoncer à Balat, à Bangasso, le départ imminent pour le Nord. de la Kéthulle quitta Rafai
18 décembre. le 18 décembre, laissant la Résidence à la garde de quelques hommes, sous les ordres du gradé l'Elmina Gwaminah Daddée.

*
* *

Rafai et moi (écrit de la Kéthulle) avions longuement discuté

l'itinéraire à suivre. Le sultan était pénétré de notre but et je lui laissai toute latitude quant aux dispositions à prendre pour la marche, les haltes et le campement; je m'en rapportais à lui; c'est ce que j'avais de mieux à faire en pareille occurrence [1].

*
* *

Nous reproduisons ci-après, jour par jour, l'itinéraire suivi par la colonne de la Kéthulle-Rafai, du 18 décembre 1892 au 16 février 1893 :

18 décembre. Départ de Rafai, trois heures de marche dans la direction générale du N.-N.-O., passage du Shinko, au village dit Adio; quatre grandes pirogues trouvées sur place servent au transbordement de la troupe. A cet endroit le Shinko a 300 m. de largeur. Quatre heures après le départ du Shinko, on atteint la rivière Takitiri. On y campe.

19 décembre. Après quatre heures de marche en plaine, arrivée à Darbaki, sur la Ngana. Le chef Darbaki a son village palissadé à la façon des zéribas et dispose de 50 hommes armés à l'égyptienne. Campement à Darbaki.

20 décembre. Halte à Darbaki.

21 décembre. Arrivée à Darbaki du chef Goura et du fils de Sati, tous deux Sakkaras.

22 décembre. Halte à Darbaki.

23 décembre. Halte à Darbaki.

24 décembre. Départ de Darbaki; direction Nord, on longe pendant trois heures la Ngana; de là, après deux heures de marche, traversée de la rivière Bongou, affluent de la Ngana, puis marche de cinq heures et campement au Nord de la rivière Yambara, affluent de l'Atangu. Toute la marche de la journée du 24 s'est déroulée à travers une région dévastée jadis par les bandes de Ziber. Plus de villages, sinon celui de Depala, au Nord de la Ngana.

25 décembre. Halte.

26 décembre. Marche de six heures dans la vallée de l'Atangu et tra-

---

(1) Voir dans DE LA KÉTHULLE, *Deux années de résidence chez Rafai*, p. 34 : *Formation de marche des troupes de Rafai*, etc.

versée de nombreux affluents. Le soir, halte en brousse.

décembre. Marche au N.-E. et traversée de la crête Ngana-Shinko, puis des affluents du Shinko : le Kubu, le Banzengo, la Dinga.

décembre. Marche au N.-E., traversée de la Wamma, affluent du Tatara, puis du Tatara. On poursuit pour camper à la rivière Culima, affluent du Shinko.

décembre. Marche au N.-N.-E.; passage des rivières Cumbili et Penza. Traversée du village de Bargo, à une heure au S.-S.-O. de Yangou, chef banda. S'y trouvent des émissaires de Yangou, venus à la rencontre de de la Kéthulle pour lui souhaiter la bienvenue. On reprend la marche. Aux approches du village de Yangou, arrêt pour reformer la colonne. Yangou, avec une suite nombreuse, vêtue à l'arabe, vient au-devant du « blanc ». Quelques minutes plus tard on arrive à la résidence du chef, au son des trompes, des fifres et des tambours et aux décharges de mousqueterie. La réception a donné lieu à toute une parade militaire.

Les hommes de Yangou sont rangés en bataille sur une ligne; à droite, les fusiliers, dans la position de « apprêtez armes »; puis les porteurs de boucliers en arrêt, la jambe droite en avant, le bouclier dans la main gauche et dans une position défensive, le couteau scintillant dans la dextre. Les chefs, porteurs de sabres, saluent en les agitant plusieurs fois de haut en bas. Nous prenons place, Rafai, Yangou et moi, sous une barza, puis défilent devant nous les troupes de Rafai et de Yangou. Six chefs wassas (dont de la Kéthulle ne cite pas les noms) arrivent peu après pour se présenter au chef de l'expédition. Ils viennent rendre hommage à l'E. I. C.

*
* *

Comme nous l'avons vu, Yangou, situé par 6° latitude Nord et 24°30′ longitude Est, devait être la base des opérations à conduire au N.-N.-O. : passer le Mbali, soumettre les Wassas et les Veddris, atteindre Sabanga, le Kotto supérieur et enfin le Dar Runga.

En conséquence, la résidence du chef banda allait être, au moins temporairement, celle du chef de l'expédition. Tout y avait été préparé pour un séjour prolongé de de la Kéthulle, de Rafai et de leurs troupes.

Yangou avait fait construire à mon intention (écrit de la Kéthulle) une maison identique à celle que j'avais fait édifier à Rafai et qu'il avait examinée attentivement quand il était venu me visiter... Autour de cette maison, nombre de cases cylindriques pour le personnel. Les gens de Rafai campaient dans une zériba.

29 décembre. Arrivent à Yangou les chefs abanda : Zwarra, Yanguba et Sango; « ils viennent se joindre à l'expédition; tous sont porteurs du drapeau de l'État ».

30-31 décembre. Séjour à Yangou.

1er janvier 1893. Des messagers partent vers les villages des chefs veddris pour inviter ces derniers à se rendre à Yangou et s'entretenir avec le commandant de l'expédition.

2 janvier. Arrivée du chef Papaya, établi chez Alewali, installé sur le Shinko, à cinq jours de marche au N.-N.-E. de Yangou, et dont il annonce la prochaine arrivée ainsi que celle de Bandassi (installé à six jours au N.-N.-E. de Yangou) et d'autres chefs kreisch. Papaya fournit tous renseignements utiles sur la région au Nord de Yangou. Il précise également que

1° Katuaka, qui a pour chef Acmed Curcia, se trouve exactement à quatre jours de marche au Nord de Bandassi;

2° Hofrah-el-Nahas (chef Hessein) est à quatre jours au Nord de Katuaka.

*
* *

Pendant ce temps, Rafai présidait à Yangou les palabres qu'étaient venus lui soumettre les chefs abanda : Yangou, Sango, Yanguba, Zwarra, ceux-ci reconnaissant ainsi *de facto* sa suzeraineté.

14 janvier. Arrivée à Yangou de Méréké, chef aja.

15 janvier. Arrivée d'Alewali, chef ndolo, et de Renogo, chef ndogo, annoncés le 2 par Papaya.

18 janvier. Visite de Bandassi et des délégués d'Acmed Curcia, de Katuaka, et d'Hessein, d'Hofrah-el-Nahas.

Jusqu'au 28 janvier, séjour de l'expédition à Yangou.

28 janvier. Départ de Yangou. Aux troupes de Rafai se sont joints des Abanda, des Wassas, des Kreisch. On marche en direction du Mbali, au N.-O. Passage des rivières Penza, affluent du Shinko, Rungu et N'Goutrou, affluents du Tatara.

29 janvier. Marche vers le N.-O., puis l'Ouest, dans la vallée du Tatara; passage des affluents N'Gouko, Carizal, Akpokwa.

Le 29 ou le lendemain, la colonne rencontre une petite caravane de trafiquants arabes. C'est Fekhi Ibrahim, accompagné de Fakhi Ahmed, fils du sultan du Wadai, Yousef, ainsi que Cheigafat et leurs gens. Tous trois sont envoyés par le sultan Yousef du Wadai, à Yangou, où ils se rendent chaque année, à la saison sèche, pour acheter des esclaves et de l'ivoire à destination des marchés d'Abesch (capitale du Wadai), de Kuka (capitale du Bornou) ou de Kano (dans le Haoussa).

30 janvier. En route on apprend que les Veddris préparent une embuscade. Rafai, qui a la conduite de la marche, envoie le chef Banima et ses hommes en reconnaissance.

31 janvier. Marche dans la direction O.-N.-O.; passage des rivières Salambaré, Osso, Goumo, Daliworo.

1er février. Toujours dans la même direction, passage des rivières Metidi, Baroungou, Bakumbara, affluents du Tatara, puis du Tatara lui-même.

2 février. Même direction; on pénètre dans le bassin du Mbali, dont on traverse les affluents Manguégbélé, Virko, Bader, Condo, Goumindo.

3 février. Passage des rivières Baya, Enguerebbe. A midi on fait halte au village veddri de Baraka. Les occupants se sont mépris sur les intentions pacifiques de l'expédition; apeurés, ils ont abandonné l'endroit après avoir incendié leurs

5 février. greniers à provisions. La troupe va camper à l'ouest de la rivière qui côtoie le village.

Deux détachemnets de Rafai, sous les ordres respectifs de Sandu et Dinda, sont aux prises avec les Veddris. Ceux-ci assaillent à coups de lance et de flèches, mais sont aussitôt repoussés. Deux chefs veddris : Baraka et Songo, sont capturés; Rafai les retient prisonniers, promettant de les remettre en liberté dès qu'il serait assuré des bonnes intentions des Veddris.

10 février. Marche dans la direction de Songo; passage du Mbali.

11 février. Traversée du village de Gambo, chef veddri.

12 février. Arrivée au village de Songo; de même qu'à Baraka, les indigènes, apeurés, ont fui, après avoir incendié les cases. On campe au village abandonné; le ravitaillement fait défaut. Heureusement, le produit de la chasse organisée par la troupe abonde (pintades et antilopes). On parvient même à distribuer de la viande d'éléphant en quantité suffisante aux gens de Rafai.

*
* *

De Songo (écrit de la Kéthulle) je me disposais à gagner Sabanga et le Kotto supérieur, quand arriva Balat.

A Bangasso, Balat avait appris vers le 10 février, par un courrier de de la Kéthulle, en même temps que par les rumeurs indigènes, que ce dernier venait, fin janvier, de quitter le poste de Yangou et, se dirigeant vers l'Ouest, avait passé du bassin du Shinko dans celui du Mbali.

Balat, qui s'était réservé de conduire lui-même une expédition de reconnaissance et d'occupation entre le haut Mbali et le Kotto supérieur, avait aussitôt décidé de relancer de la Kéthulle, avait traversé le Mbali, atteint Gambo et, de là, était descendu au Sud, vers Songo. Songo n'étant qu'à deux étapes de Bakuma, au Nord, Balat s'y rendit pour aviser de son projet de la Kéthulle et arrêter la marche de ce dernier.

de la Kéthulle voyait ainsi sa mission terminée; il n'avait plus qu'à regagner Rafai, siège officiel de sa résidence.

Il resta néanmoins à Songo jusqu'au début d'avril, continuant à s'enquérir de nouveaux renseignements sur les régions du Nord, s'étendant vers Hofrah-el-Nahas.

Le 7 avril (écrit de la Kéthulle) je repris bien à regret la route de la résidence (Rafai), sans avoir pu réaliser mon projet de passer le Kotto supérieur et de me diriger vers le Dar Runga.

Il rentrait à Rafai pour y recevoir Jacquemin, parti d'Europe le 6 février 1893 et désigné à Boma, le 10 mars suivant, en qualité d'adjoint au Résident de Rafai.

*
* *

De son côté, Balat reprenait la route de Bangasso. Il ne devait pas conduire lui-même l'expédition qu'il s'était réservée : atteint d'hématurie, il mourait à Bangasso le 15 avril [2] suivant. Sa tombe fut creusée au poste, à côté de celle où reposait Ladam. Liotard, Fresse et un autre Français (vraisemblablement Pottier) assistèrent aux funérailles [3].

CHAPITRE VIII.

INCIDENT LIOTARD A BANGASSO (16 mars 1893).

évrier 1893. Le 8 février arrivaient à Banzyville le capitaine Van Calster, le lieutenant Stroobant et le sous-officier De Meyer. Ils y trouvaient Masui, chef de poste, malade, ainsi que Christiaens, blessé, descendu de Djabir. A cette époque

(2) *Le Livre d'Or des Héros coloniaux* porte le 15 avril, date à rectifier par la matricule de Balat, portant le 19 avril.

(3) A propos de leur présence à proximité de Bangasso en avril 1893, voir ci-après le chapitre : « Incident Liotard ».

les indigènes venaient se plaindre à Masui des incursions que venaient d'opérer dans des villages de la rive Sud des laptots français, qu'ils accusaient d'avoir incendié leurs cases et raflé petit bétail et volaille. Stroobant nous a laissé, comme suit, dans ses notes, le récit d'un de ces incidents :

Christiaens et moi nous allons à bord de l'*En-Avant*, à cinq heures en aval de Banzyville, pour examiner ce qu'il y a de vrai dans la plainte qu'un indigène est venu faire. Il prétend qu'un soldat sénégalais (français), après avoir brûlé une grande partie d'un village de la rive Nord, aurait passé sur notre rive, y aurait pris des chèvres, des poules, etc., après avoir incendié vingt cases. Nous arrivons à midi. Le village français est brûlé. Nous nous rendons en pirogue au village belge et y constatons des traces d'incendie. Tous les indigènes réunis autour de nous confirment les faits. Retour à Banzyville à 8 heures du soir.

*
* *

Au poste d'Yacoma, que commandait Hennebert, secondé par les sous-officiers Dumoulin et Buret, il y avait sans cesse alerte.

Van Calster, Stroobant et De Meyer y arrivent le
17 février. 17 février et n'y entendent parler que du service d'observation portant sur le va-et-vient des Français d'Uzès, Liotard, Fresse, Pottier, qui campent à proximité, au poste dit « des Abiras ».

Stroobant nous en a parlé comme suit :

Depuis un mois, les Français ont poussé au delà des Abiras, dans l'intérieur, et ont pénétré en territoire sakkara.
J'étais arrivé à peine de quelques jours (17 février) à Yacoma, qu'on vient me dire qu'en amont, de l'autre côté de la rivière (Bomu), on avait vu deux blancs. Comme nous nous attendions à l'arrivée des Français, Mathieu, arrivé de Bangasso, part à 6 heures du soir voir ce que c'est. Il revient à minuit sans avoir rencontré personne.

6 mars Parti d'Yacoma le 6 mars, Stroobant arrivait à Ban-
9 mars. gasso le 9. Pour répondre à la demande de Sattet, chef

sakkara résidant vers la limite septentrionale des terri-
10 mars. toires occupés par cette tribu, Balat venait, le 10 mars, en route de retour de Songo à Bangasso, de désigner le sous-officier Buret, alors à Yacoma, pour fonder un poste à Sattet.

12 mars. Buret quittait Yacoma le 12 mars, arrivait à Bangasso
14 mars. le 14 et en repartait trois jours plus tard pour Sattet [1].

*
* *

Hennebert et Dumoulin avaient fait route avec Buret, estimant utile de se rendre d'urgence à Bangasso en prévision d'événements qu'Hennebert jugeait imminents. Dès le 10, avisé par son service d'information, Hennebert avait envoyé à Bangasso un courrier annonçant le départ des Abiras, dans la direction du Mbali, de Liotard, Fresse et Pottier avec 30 Algériens de d'Uzès, des Sénégalais, des Sakkaras et des porteurs de Dayo. Ce courrier fut reçu à Bangasso par Mathieu, le 12.

Ce même jour Hennebert, dès l'aube, apprenait que Liotard et sa troupe venaient de quitter les Abiras. Il décida de partir aussitôt pour Bangasso, accompagné de Buret et de Dumoulin

Ils y arrivaient le 14 à midi.

*
* *

L'événement prévu par Hennebert allait, en effet, se présenter dès le surlendemain, jeudi 16 mars.

Liotard, campé quelque peu à l'Ouest du poste, avait décidé de franchir le Mbali, fût-ce en recourant à la force.

Stroobant nous donne ainsi la relation de l'incident :

Le mardi 14, vers midi, Mathieu vient me dire qu'une pirogue

---

[1] A Bangasso, Cowé venait de succomber à un accès de fièvre chaude. Van Hecke, malade, devait descendre à Yacoma. En conséquence, faute de personnel suffisant à Bangasso, Balat dut prélever sur le poste d'Yacoma. Ce fut ainsi que se porta son choix sur Buret.

avec des blancs est en vue. Ce sont les Français ! Vite rassemblement au pas gymnastique. Tous les hommes sont rangés, quand nous reconnaissons Hennebert et Buret. Dumoulin arrive par terre avec 50 hommes.

15 mars. Le mercredi 15, des Sakkaras viennent dire que les Français sont là. Effectivement, ils paraissent au bout de l'allée de bananiers qui longe la rivière vers Yacoma.

On rappelle au pas gymnastique les soldats. Ils ne sont pas encore rangés en ligne devant le poste, que Liotard paraît, précédé du drapeau français et suivi de ses troupes. Mathieu s'avance vers lui et, après s'être informé de sa santé, lui dit que, puisqu'il a jugé bon de violer une seconde fois [2] le territoire de la station, en vertu des ordres qu'il avait reçus, il l'arrêtait et le sommait de déposer les armes.

Allons, M. Mathieu, pas de plaisanterie, n'est-ce pas ?

— M. Liotard, je vous somme de vous arrêter et de déposer les armes.

— Allons, allons, laissez-moi passer.

Et, s'adressant à ses hommes qui s'étaient arrêtés :

En avant, donc, vous autres !

— Vous allez m'obliger à employer la force si vous ne vous arrêtez pas, et vous serez responsable de ce qui peut arriver.

Cependant, Liotard avançait toujours, flanqué de Mathieu, à qui s'était joint Hennebert, tandis que moi j'avais pris le commandement de la troupe. Mathieu me dit alors de faire apprêter les armes, et à mon commandement (à mes hommes), la colonne française s'arrêta, tandis que les Algériens et les Sénégalais chargeaient leurs winchesters à répétition et s'abritaient derrière le petit magasin à sorgho, la cuisine, etc.

Il se produisit alors une formidable débandade dans notre troupe. La plupart des hommes avaient peu de cartouches et ils se jetèrent sur les caisses qu'ils avaient ouvertes et placées sur les tables de la salle à manger. M'élançant aussitôt à l'inférieur, je les forçai à sortir dès qu'ils se furent approvisionnés et les plaçai en tirailleurs le long du chemin conduisant au magasin à poudre. Un grand nombre mirent en joue en voyant les Français en faire autant, mais aucun d'eux ne tira, heureusement.

---

(2) Nous ne possédons pas de relation du premier incident.

Il est certain que si un coup de feu était parti d'un côté ou de l'autre, il s'en serait suivi une mêlée formidable : probablement, j'aurais été la première victime; seul blanc en cet endroit, directement exposé aux coups, j'aurais servi de cible à tous ceux qui étaient armés de fusils. Il est vrai que je n'y pensais pas du tout, tout occupé que j'étais à contenir nos soldats. Mon petit boy Djabiri, lui, en voyant que je n'avais aucune arme sur moi, s'était introduit dans la chambre de Mathieu, y avait pris un winchester chargé et un revolver et était venu se placer à côté de moi, prêt à me passer ses armes, sans s'occuper, lui non plus, du grand danger qu'il courait.

M. Fraisse (3), un adjoint de Liotard, qui se trouvait à l'arrière-garde, s'avança alors pour s'informer de la cause de cet arrêt subit dans la marche et voulut pousser la colonne en avant.

Mais, d'un ton bref, je lui criai que je le priais de s'arrêter.

Il me regarda, s'arrêta et retourna à son arrière-garde.

Entre-temps, Liotard discutait toujours avec Mathieu et Hennebert.

Ali B., Makami et ... (4) tournaient autour du groupe qu'ils formaient, n'attendant qu'un geste pour sauter dessus. Mais, voyant notre attitude défensive, Liotard fit demi-tour et se dirigea vers ses hommes en disant que si l'on tirait ce serait sur lui le premier et qu'on porterait toute la responsabilité de cet acte.

Enfin, comme le commandant Balat, qui avait donné l'ordre d'arrestation contre Liotard ou quiconque eût voulu passer, n'était pas là (5), on convint d'attendre. Liotard s'engagea à ne pas faire acte d'occupation et à ne pas arborer son drapeau; on le laissa libre de choisir un endroit pour camper. Il alla s'installer dans des cases sur la route reliant le village de Bangasso au poste.

De son côté, le commandant Hennebert expose comme suit (6) l'incident du 16 mars :

... J'en arrive aux incidents du 16 mars.

A cette époque, Mathieu (Émile) était Résident chez le grand

(3) Lisez Fresse.

(4) Illisible.

(5) Balat, en ce moment en route de retour de Songo à Bangasso.

(6) Notes manuscrites remises à l'auteur en décembre 1936.

chef Bangasso. La résidence était bâtie sur la rive droite du Bomu. Mathieu était là seul blanc. Il avait avec lui une simple escorte d'une vingtaine de soldats. Le village du grand chef Bangasso était situé dans l'intérieur, à quelques centaines de mètres de la rive. Liotard, chef de l'expédition française, résidait au poste « des Abiras », sur la rive droite de l'Ubangi, à 4 ou 5 km. en aval d'Yacoma.

J'occupais Yacoma avec une garnison très importante, au confluent Bomu-Uele.

Liotard attendait depuis assez longtemps, aux Abiras, le moment propice pour pénétrer au Nord du confluent Bomu-Uele.

Il avait toujours été empêché de mettre à exécution son projet de pénétration, non seulement parce que la voie fluviale lui était interdite, par suite de notre occupation d'Yacoma, mais aussi parce que ses moyens matériels et ses effectifs ainsi que son influence politique avaient toujours été inférieurs aux nôtres. Plusieurs ([7]) tentatives avaient échoué et il avait dû se borner à protester platoniquement auprès de nous, à chaque occasion, contre notre occupation agissante.

Toutefois, au début de mars 1893, le poste des Abiras reçut un renfort de 30 à 40 soldats algériens blancs, armés et équipés à l'européenne. Ce détachement était commandé par le duc d'Uzès, avec comme adjoint M. Pottier. M. Liotard résolut d'agir grâce à cet appoint et de se rendre à Bangasso (poste) et chez le grand chef par l'intérieur des terres.

J'avais l'occasion de voir aux Abiras, le 7 mars, cette petite troupe algérienne, qui me fut présentée par son chef. Ces soldats avaient été levés et équipés par le duc d'Uzès, qui payait aussi leur solde et leur entretien.

Dès le 9 mars, j'apprends, par mon service d'observations, qu'une expédition se prépare aux Abiras.

Le 12 j'apprends que Liotard a quitté sa station le jour même, à l'aube. Sa colonne comporte la garnison sénégalaise des Abiras et le détachement algérien, mais ni M. d'Uzès, ni M. Pottier. Les seuls blancs qui accompagnent la troupe sont MM. Liotard et Fraisse ([8]).

J'avise Mathieu par un courrier rapide. Et le même jour, je me mets en route pour Bangasso avec un fort détachement

---

([7]) Nous n'en possédons pas les relations.

([8]) Lisez Fresse.

qui voyage mi-partie par eau, mi-partie par terre, suivant la rive. Je suis accompagné par les sous-officiers Buret et Dumoulin. Le 14, dans la journée, nous arrivons à Bangasso, où nous trouvons Mathieu.

Le 15 nous recevons des nouvelles de la marche de Liotard et nous apprenons que le soir sa troupe campe à courte distance de Bangasso (poste).

Le 16, vers 8 heures du matin, la garnison de Bangasso, renforcée par le contingent d'Yacoma ([9]), se trouve l'arme au pied sur le terrain d'exercice sur lequel aboutit le chemin que doit emprunter la colonne Liotard.

A cette heure, la troupe de Liotard fait son apparition, son chef en tête, suivi du drapeau déployé. Mathieu et moi nous nous portons vivement vers lui et voici à peu près le dialogue qui s'engage :

Mathieu : M. Liotard, que venez-vous faire ici à la tête d'une troupe armée ?

Liotard : Je viens, au nom de mon Gouvernement, prendre possession de ces territoires qui sont français.

— Le Gouvernement de l'E. I. C. ne peut se déclarer d'accord avec vous sur ce point. D'ailleurs, en raison de l'éventualité de vos prétentions et de votre tentative, j'ai reçu du commandant de l'expédition de l'Ubangi ([10]) l'ordre de vous mettre en état d'arrestation.

— Oh ! je voudrais bien voir cela ! Je vais faire avancer ma troupe.

Puis, se tournant vers la tête de sa colonne, arrêtée à l'entrée de l'allée bordée de bananiers qui débouche sur le terrain d'exercice, il crie à M. Fraisse d'avancer.

Sa troupe avance en effet et se déploie en tirailleurs, tandis que Mathieu commande à la troupe de l'E. I. C., devant laquelle se tiennent Buret et Dumoulin ([11]), de charger les armes. Quant aux hommes de Liotard, qui sont également à genoux, ils étaient arrivés l'arme déjà chargée. Au geste de nos hommes s'apprêtant à tirer, Liotard ouvre les bras et s'écrie : « Arrêtez, arrêtez ! vous allez tirer sur le drapeau français ! »

A quoi Mathieu lui répond : « Il vous est loisible d'empêcher

---

([9]) Arrivé avec Hennebert le 14.

([10]) Balat.

([11]) Et Stroobant à l'arrière.

cela, M. Liotard, en vous retirant de mon poste, vous et vos soldats. »

La discussion continue, passionnée, pendant quelques minutes, durant lesquelles les soldats des deux parties sont en présence, le doigt sur la détente. Ces instants sont tragiques; un coup de feu involontaire eût causé une conflagration générale.

Heureusement, cet événement ne se produisit pas. Enfin, Mathieu accorda à Liotard, dans un but d'apaisement, l'autorisation d'attendre le retour du commandant Balat ([12]), qui serait rappelé par un courrier urgent. Liotard s'engageait, de son côté, tout en ménageant les revendications de la France, de se soumettre à la décision de Balat. Il fut entendu, d'autre part, que Liotard et sa troupe camperaient à l'endroit désigné par Mathieu, que les Français n'arboreraient pas leur drapeau, que personne ne sortirait du camp avant l'arrivée de Balat et que le camp pourrait être gardé à ses issues par des soldats de l'État.

Mathieu exigea en outre du commandant français sa parole qu'aucune action politique ne serait faite auprès du grand chef Bangasso à l'occasion de la présence de Liotard dans la région.

Liotard souscrivit à toutes ces exigences. Son camp fut établi dans un groupe de huttes abandonnées, entourées d'une palissade. Quelques jours passèrent ainsi. Puis, le commandant ne revenant pas ([13]), Mathieu provoqua une palabre, au cours de laquelle le grand chef Bangasso déciderait s'il acceptait la présence et l'établissement des Français sur une partie de son territoire. Liotard donna son adhésion à ce programme. Nous pouvions avoir une confiance anticipée dans l'avis de Bangasso, qui n'avait jamais cessé de témoigner de sa sympathie et de son amitié fidèle aux Belges, en général, et à Mathieu, en particulier. Aussi, le jour de la palabre, après avoir entendu les raisons de Liotard et la réplique de Mathieu, Bangasso prit une décision que l'interprète de Liotard traduisit en français à son commandant. Sans ambages et sans ménagements, Bangasso déclarait s'opposer à l'établissement des Français sur son territoire et les engageait à retourner là d'où ils étaient venus.

Liotard se soumit et regagna la station des Abiras, où il attendit jusqu'au jour où l'accord franco-belge du 14 août 1894 mit

---

([12]) En route de Songo à Bangasso.

([13]) Il arriva à Bangasso le 13 ou le 14 avril, en état tel qu'il mourait le 15 avril.

fin au conflit en attribuant à la France la région située au Nord du Bomu.

*
* *

Rapprochons de ces citations ce qu'écrivait le *Temps* de Paris le 2 juin 1894, soit plus d'un an après les incidents Liotard :

L'État du Congo a voulu baser sur des forces matérielles ses prétentions sur le territoire du Bomu. Il a massé 2.500 hommes armés à Yakoma, à Bangasso, à Rafai et Semio, et ses officiers ont menacé l'agent français, M. Liotard, de faire usage de leurs armes s'il voulait traverser les lignes qu'ils occupaient.

M. Liotard va prochainement rentrer en France et il édifiera complètement le Gouvernement sur la façon d'agir des officiers de l'armée belge à qui l'État du Congo a donné le commandement des forces congolaises.

Nous, d'un autre côté, nous avons 300 à 500 hommes, tirailleurs sénégalais encadrés par des officiers de nos troupes métropolitaines et dont les commandants sont en ce moment le capitaine Decazes et le lieutenant Julien; nos forces restent l'arme au pied. Pourquoi ?...

L'article se terminait par un réquisitoire contre l'E.I.C., n'ayant nul droit, disait le *Temps*, de s'étendre au delà des limites du bassin conventionnel du Congo.

C'était le thème des publicistes français de l'époque.

*
* *

Enfin, il est curieux de rapprocher également des relations de Stroobant et d'Hennebert sur l'incident Liotard du 16 mars 1893 celle que nous en a donnée M. Henri Bobichon ([14]), pages 103-104 de son ouvrage : *Le Vieux Congo français et l'A. E. F.* :

Arrivé sur le haut Ubangi, tout de suite sa tâche (de Liotard) se révèle exceptionnellement difficile. Les officiers de l'E. I. C. ne voulaient le céder sur aucun point et par tous les moyens s'ingéniaient à nuire aux indigènes qui arboraient notre pavil-

([14]) M. Bobichon n'assistait pas à l'incident.

lon ([15]). Cette politique était peut-être mesquine dans ses moyens, mais elle arrivait à des résultats positifs. Aussi, Liotard n'en passait-il pas moins par tous les degrés de l'exaspération, et la tension des rapports avec ses rivaux devint parfois telle qu'on put craindre le pire.

C'est ainsi qu'un jour, décidé à prendre contact avec le sultan de Bangasso, il était parti avec un seul Européen. Après quelques dures journées de pirogue et de marche il était enfin arrivé, lorsqu'à l'extrémité du village il se vit soudain en face d'un véritable petit fortin où 300 hommes s'apprêtaient à tirer.

Sommé par leur chef de rebrousser chemin, il s'arrêta, bourra sa pipe et, sans autre hésitation, ayant saisi notre drapeau de la main droite, il continua d'avancer à la tête de sa petite troupe avec, pour toute réponse : « Tirez maintenant, vous tirerez sur la France ». Quelques heures après, il *était installé dans le village*.

CHAPITRE IX.

DEMARCHES DE M. DE CHAVANNES EN FRANCE (d'avril 1893 à mai 1894).

En avril 1893 de Chavannes quittait Libreville pour la France, sans avoir pu évidemment recevoir de Liotard rapport sur ce qu'en Afrique on appelait déjà, mais improprement, « l'incident des Abiras », qu'on eût dû dénommer « l'incident de Bangasso ». Dès son arrivée à Paris il s'empressa de faire rapport à Étienne « sur la nécessité d'appuyer davantage la mission Liotard ». « Il lui faudrait, disait-il, un renfort important », et il ajoutait, toujours dépité de voir s'étendre l'occupation territoriale de l'E. I. C., que « c'était moins pour s'y établir eux-mêmes que pour couper la route aux Français, de concert avec l'Angleterre, que les Belges s'établissaient au Nord du Bomu ».

([15]) Nous ignorons à quels événements de ce genre fait ici allusion M. Bobichon.

Étienne objecta que la Chambre se montrait de plus en plus réfractaire à de nouveaux crédits coloniaux.

6 mai 1893. Quelques jours plus tard, le 6 mai (1893), de Chavannes recevait une lettre de Liotard lui exposant « la gravité de la situation » où ce dernier se débattait « contre les Belges, qui occupaient *sans droit* (!) le Bomu ».

Comme argument (écrit de Chavannes), les Belges ont imposé à Liotard des forces infiniment supérieures aux nôtres. A Bangasso, la situation aurait tourné au tragique sans l'admirable sang-froid du représentant français (Liotard).

Ce dernier, en conséquence, soumet au Gouvernement les propositions les plus hardies pour rétablir les *droits* de la France [1]. Sans nous arrêter à cette affirmation toute gratuite des « droits » de la France, invoqués sans cesse par de Chavannes, remarquons que ce dernier omet de nous citer le passage du rapport que lui adressait Liotard sur ce que fut en réalité « l'incident du 16 mars ». Et de même, il se garde d'écrire qu'il fut provoqué par Liotard lui-même.

*
* *

Dès son retour à Paris, après quelques jours de vacances passés à Vichy, où il avait rencontré Monteil et lui avait proposé d'accepter la direction d'une expédition de renfort pour aller soutenir Liotard, de Chavannes repre-
Juin 1893. nait ses conversations avec Étienne (juin 1893).

Qu'obtint-il à ce moment? Il ne le dit pas.

Ce qui est certain, c'est qu'une nouvelle désillusion l'attendait.

En effet, pendant ce même mois de juin, Dolisie apprenait, et le communiquait à de Chavannes en France, que Julien, gravement malade, avait dû redescendre à Brazzaville et que le duc d'Uzès l'y avait suivi, atteint d'une

---

(1) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 317.

dysenterie qui exigeait impérieusement son retour en Europe [2].

Liotard et Fresse (disait aussi la lettre) sont malades aux Abiras, tandis que les agents (de l'E. I. C.) multiplient leurs occupations contraires *à nos droits* et passent un traité avec Bangasso en lui remettant des armes et des munitions.

Liotard, en donnant à Dolisie pareille relation, ignorait-il vraiment que sur le bas Bomu Bangasso s'était rallié à l'E. I. C. depuis 1890?

*
* *

Après quinze jours de conversations avec de Chavannes, et vraisemblablement impressionné par ce rapport de Liotard, Étienne se laissa convaincre. Mais restait à convaincre également la Commission parlementaire du Budget qui se retranchait derrière l'opinion publique, défavorable aux crédits coloniaux.

de Chavannes entreprit aussitôt la Commission sénatoriale du Budget et invita à déjeuner son président, Félix Faure. Il plaida la cause française sur le haut Ubangi. Liotard, il en convenait, était un nom qui n'en imposait pas à l'opinion ni aux parlementaires. En conséquence, il proposa un nom connu : Monteil. Ce dernier, étant déjà pressenti, donna son accord.

Quelques jours plus tard, Commission et Chambres accordaient un million pour 1893-1894.

Fin juin, Monteil relançait de Chavannes à Paris et discutait avec lui de l'organisation de la mission qu'il acceptait de conduire au Bomu. Il avait choisi pour adjoints les capitaines Marchand et Germain et les lieutenants Baratier et Largeau. On fixa le départ de France au mois d'octobre 1893, pour atteindre le Nil en décembre 1894.

---

(2) Le 3 avril 1893, d'Uzès, en compagnie de Julien et d'un sous-officier malade, prenait passage à Liranga à bord d'un bateau de l'E. I. C., à destination de Kinshassa (*Journal inédit* de L. GOEDGELUCK). Uzès mourut à Cabinda le 20 juillet 1893.

Brazzaville reçut immédiatement ordre de procéder aux préparatifs de transport.

14 juillet. Le 14 juillet Monteil se rendait à Rotterdam pour obtenir de la N. A. H. V. la disposition de ses bateaux pour le
17 juillet. trajet Brazzaville-Bangui. En même temps, le 17 juillet, le matériel et les approvisionnements de la mission étaient déjà mis à quai à Marseille et à Bordeaux.

Dès août on recevait de Brazzaville avis que tout serait prêt pour permettre à la mission Monteil de quitter le Pool le 15 octobre.

*
* *

En dépit des démarches personnelles de de Chavannes, les contestations territoriales entretenues par la presse et les rapports des agents français adressés à Paris n'avaient pas empêché certains publicistes de regarder plus objectivement la situation.

Dans un article paru dans la *Revue Bleue* (2 juin 1893) et intitulé : *La France et l'État du Congo*, M. Rouire écrivait :

Les Français, il faut bien le dire, n'ont pas déployé dans l'occupation de l'Ubangi la même activité fiévreuse que les Belges. Encore en 1889, le poste de Bangui, par environ 4° de latitude Nord, était le point extrême de notre occupation sur cette rivière. L'année suivante seulement, Crampel, puis Dybowski et Maistre remontent plus haut son cours. Un poste fut alors établi sur la haute Kemo, affluent de droite de l'Ubangi. Ce ne fut qu'en 1891 que le Gouvernement du Congo français chargea M. Gaillard d'occuper, au-dessus des rapides de Bangui, la rive droite de l'Ubangi, dans les limites fixées par notre traité du 29 avril 1887 avec l'E. I. C. M. Gaillard établit des postes en amont du grand coude de l'Ubangi à Moussobako, à Mobay et aux Abiras. Il ne put remonter dans la vallée du Bomu, car elle se trouvait occupée par les Belges. Au mois de mars 1893, un nouvel agent, M. Liotard, étant allé avec une escorte auprès de Bangasso, peu s'en fallut qu'un conflit ne s'engageât entre le fonctionnaire et les officiers belges.

*
* *

2 octobre. Le 2 octobre Monteil annonçait à de Chavannes qu'il quitterait Bordeaux le même mois.

2 novembre Pendant ce temps (le 2 novembre) Decazes quittait Brazzaville en avant-garde de la mission Monteil. L'accompagnaient : les lieutenants Vermot et François, le docteur Viancin, M. Comte, 7 sous-officiers et 200 tirailleurs sénégalais. L'objectif que devait atteindre immédiatement Decazes était la station des Abiras.

27 décembre. Ce ne fut que le 27 décembre, soit près de deux mois après son départ du Pool, que Decazes arrivait près de Banzyville et y rencontrait Liotard, descendu à sa rencontre.

24 janvier 1894 Le 24 janvier, tous deux arrivaient aux Abiras.

*
* *

Cependant (écrit de Chavannes), le 9 novembre (1893), Monteil estimait devoir encore retarder son départ jusqu'à l'envoi de deux vapeurs et de huit chalands à mettre au Congo à sa disposition.

En même temps, la direction de la N. A. H. V., à Rotterdam, avisait le sous-secrétaire d'État aux colonies que le transport des premiers approvisionnements de la mission avaient déjà quitté Brazzaville pour Bangui.

Le départ de Monteil (écrit de Chavannes, dépité) est donc remis *sine die*, et pendant ce temps les Belges se déplacent et les Anglais aussi sur le Nil. C'est l'inexplicable, et désormais tout sera inexplicable.

En réalité, le retard apporté au départ de Monteil s'expliquait non seulement par l'attente de la réception à Bordeaux des embarcations métalliques qu'il devait convoyer, mais aussi par la mission à Berlin que venait de lui confier le Gouvernement de la République.

Dès octobre 1893, Monteil et Haussmann, chef de division aux Colonies, avaient fait un premier voyage à Berlin pour y préparer la délimitation franco-allemande du Cameroun vers le Tchad et Yola. L'Allemagne réclamait comme frontière la rive gauche de la Ngoko et la rive droite de la Sangha au Kadei, puis une ligne rejoignant

le 8° degré Nord, ensuite ce parallèle prolongé dans la direction de Karthoum.

Le Gouvernement français avait donné à ses deux agents instruction d'aboutir coûte que coûte. Les agents français invoquèrent qu'ils ne pouvaient se désintéresser des résultats de la mission Mizon, partie du Nord pour rejoindre au Sud l'Ubangi et les sources de la Sangha. Les Allemands furent intransigeants. On eut hâte d'en finir.

Haussmann et Monteil (écrit de Chavannes) se sont trop empressés de conclure (février 1894). Monteil menace (ainsi) de Brazza dans sa situation sur la Sangha. On préfère en finir avec ces limites (du Cameroun), pour s'occuper de Madagascar.

*
* *

25 juin 1894. Enfin, le 25 juin 1894 Monteil embarquait pour Libreville. Mais à l'escale de Cotonou il recevait de Paris un télégramme l'avisant que son expédition (moins la compagnie de tirailleurs déjà réunie à Loango) était rappelée; lui-même venait d'être désigné pour commander une expédition au Dahomey, contre Samory (3).

*
* *

En mai 1894, de Chavannes quittait définitivement l'Afrique. Il eut pour compagnon de voyage, jusqu'à Marseille, Liotard, malade et obligé d'assurer en France sa convalescence.

« Liotard intéressa de Chavannes par ses récits. » Il développait vraisemblablement tout l'historique de son séjour sur le haut Ubangi. A l'escale de Grand-Bassam (Côte d'Ivoire) ils rencontrèrent Dolisie, qui venait, le 27 avril, d'être nommé lieutenant-gouverneur du Congo français.

La conversation dut rouler sur le haut Ubangi. de Chavannes n'en dit mot dans son journal et, dès ce moment, nous n'y retrouvons plus aucune allusion.

---

(3) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 351.

CHAPITRE X.

PREPARATIFS ET PREMIERE PHASE DE L'EXPEDITION HANOLET, DE BANGASSO A DABAGO (septembre 1893 à mars 1894).

A Balat, décédé le 15 avril 1893, succéda, en qualité de commandant supérieur du haut Ubangi-Bomu, Hanolet. Celui-ci décida d'organiser sans retard l'expédition que Balat s'était proposé de conduire au Dar Banda. Des postes de l'E. I. C. seraient échelonnés de la sorte jusque dans le voisinage immédiat du Chari.

*
* *

Mais, faute de personnel en nombre suffisant, cette expédition ne pourrait quitter Bangasso que six ou sept mois plus tard. En attendant, Hanolet décida d'occuper aussitôt de façon plus effective la route qui conduisait de Rafai vers le Nord et que venait d'organiser de la Kéthulle, mais après avoir installé au confluent même du Shinko, au village de Sandu, frère de Rafai, un poste d'observation appelé à surveiller les deux rives du Bomu.

Il en confia la mission à Stroobant.

Dès son arrivée à Bangasso, Stroobant avait reçu de Balat avis de sa désignation pour Rafai, afin d'y rejoindre de la Kéthulle dès le retour de ce dernier de Songo.

Ce ne fut que le 2 mai que Stroobant reçut à Bangasso la confirmation de cette désignation par la lettre suivante d'Hanolet :

MONSIEUR STROOBANT,

J'ai l'honneur de vous faire savoir que je vous ai désigné pour commander le poste à former au confluent des rivières Bomu-Shinko. A votre arrivée, vous vous mettrez sous les ordres de M. le capitaine de la Kéthulle de Ryhove, qui vous donnera les instructions détaillées. Un de vos premiers devoirs sera de reconnaître la région comprise entre le Bomu et la Mbili, et selon le méridien de votre poste.

(*s.*) Commandant HANOLET.

4 mai 1893. Le 4 mai Stroobant quittait Bangasso en compagnie d'Hennebert et de Dezitter, en même temps qu'un détachement de 20 hommes venus d'Yacoma.

15 mai. Le 15 mai, à 4 heures du soir, ils arrivaient à Rafai, où
30 mai. se trouvait de la Kéthulle. Le 30 ils se rendaient au village de Sandu, frère du sultan, situé au confluent même du Shinko-Bomu, à six heures et demie de marche en aval de Rafai.

La fondation du poste se fit dans des conditions malaisées : Hennebert et Dezitter étaient malades; pas d'interprète, pas de vivres,

Une lettre de de la Kéthulle à Stroobant, datée de Rafai-Shinko, 27 mai, contenait les instructions suivantes :

1° Conformément à la lettre du 2 mai du commandant Hanolet, Stroobant se rendra à Sandu, confluent Bomu-Shinko, le 30 courant, aux fins d'y établir un poste. Cinq des soldats de son détachement resteront provisoirement stationnés à Rafai.

2° En cas de tentative d'invasion des Français, Stroobant se conformera aux dispositions suivantes :

a) Prévenir aussitôt de la Kéthulle;

b) Faire parvenir au chef de l'expédition française (Liotard) la protestation en français et en arabe confiée au chef Sandu;

c) Ne pas faire usage d'armes, sauf en cas d'attaque personnelle dûment constatée;

d) En cas où une négociation serait proposée (par le chef de l'expédition française), répondre ne pas avoir mandat pour négocier.

En outre, et de manière générale, conformément aux ordres reçus du commandant de l'expédition du haut Uele, « il faut éviter de poser quelque acte que ce soit qui puisse être interprété par les Français comme une agression ou une provocation. Nous devons en toutes circonstances et d'une façon claire et irréfutable avoir le bon droit de notre côté ».

*
* *

Juillet. Dès juillet Stroobant recevait ordre de quitter Sandu, qu'il laissait à la garde de Dezitter, remontait le bas Shinko, puis la Ngana, pour y fonder un poste au village

du chef Darbaki, à qui, dès octobre 1892, de la Kéthulle avait remis le pavillon étoilé.

*
* *

6 août. Le 6 août Stroobant est donc à Darbaki (par 5°28′ latitude Nord et 24°7′ longitude Est). L'action du poste doit s'exercer au Nord jusqu'à la limite septentrionale de la région des Abanda, dans la sous-chefferie d'Yangou, frère de Rafai, soit jusque vers 6°5′ latitude Nord.

Mais quelques jours plus tard, et sans avoir encore eu l'occasion de pousser jusque chez Yangou, il reçoit de Bangasso un courrier d'Hanolet lui enjoignant de redescendre au Bomu pour l'y rencontrer à la résidence de Rafai.

18 août. Parti de Darbaki le 18 août, Stroobant est à Sandu,
20 août. confluent Bomu-Shinko, le 20; il y rencontre Hanolet et tous deux se rendent à Rafai-Résidence pour y traiter de l'occupation du territoire banda jusque vers 6°5′ latitude Nord.

Les disponibilités en personnel européen ne permettant pour le moment pas davantage, il reste entendu que Stroobant procédera à l'établissement d'un poste près du village d'Yangou, à cinq étapes au Nord de Darbaki, entre le Shinko à l'Est et son affluent le Taiara à l'Ouest, par 7°53′ Nord et 23° longitude Est.

Cependant, revenu à Darbaki, Stroobant ne poussera au Nord jusque chez Yangou, pour y fonder un poste, qu'au moment où l'ordre exprès d'Hanolet en aura fixé la date. Cet ordre lui sera envoyé directement, de Bangasso, à Darbaki, par des courriers sakkara, au lieu de passer encore par la voie du Bomu jusqu'à Rafai.

*
* *

Pendant ce temps, de la Kéthulle, Résident chez Rafai, se prépare à accomplir chez Semio une dernière mission avant de redescendre, fin de terme, vers la côte.

29 août. Le 29 août Stroobant reprenait la route de Rafai à Darbaki.

Septembre. En septembre, attendant de Bangasso l'ordre d'Hanolet de se rendre chez Yangou, il apprend que Jacquemin vient d'être désigné en qualité de Résident chez Rafai, en remplacement de de la Kéthulle, et que lui-même recevra, par l'intermédiaire de Jacquemin, toutes instructions qu'Hanolet jugera utile de lui faire parvenir.

Le 22 septembre Jacquemin rappelait Stroobant au Bomu (Rafai).

*
* *

Hanolet vient, en effet, de commissionner Stroobant pour participer à l'expédition qui, cette fois, doit atteindre le Chari. Sauf imprévu, l'expédition comprendra au moins Hanolet, Gérard, Van Calster, Stroobant, Inver.

Le 29 septembre, Stroobant est à Rafai.

11 octobre. Le 11 octobre il quitte Rafai pour Bangasso, lieu de formation de la nouvelle expédition. Quatre jours de pirogue le conduisent à Bangasso, où il débarque le 14 octobre pour y trouver Hanolet, Mathieu, ainsi que Herman (des grenadiers), Mardulier (payeur au 7e de ligne), Gérard (des carabiniers), le sous-officier Tilkens, qui viennent d'arriver au Bomu.

14 octobre.

18 octobre. Le 18 octobre, à Bangasso, arrive de Bakouma [1] la nouvelle que Cowé vient, le 7 octobre, d'y succomber à un accès de fièvre chaude. Gérard est aussitôt désigné pour lui succéder et devra quitter au plus tôt Bangasso.

Sans doute, Van Calster se trouve à Bakouma, mais il vient d'être désigné pour faire partie de l'expédition du Chari.

30 octobre. Gérard quitte Bangasso le 30 octobre pour Bakouma. Stroobant fait route avec lui pour rejoindre, à Bakouma,

---

[1] Fondé par Le Marinel dès 1892, « au bord d'un bois, près d'une belle source; le poste comprend trois maisons de blancs, des magasins, des cases de soldats noirs, la tombe de Cowé : une grande pyramide quadrangulaire de blocs de rochers ».

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
BIBLIOTHÈQUE
Palais des Académies, rue Ducale, 1
B - 1000 BRUXELLES - BELGIQUE

Van Calster, qu'il accompagnera au pays des Wassas. On emporte deux affûts de canon fabriqués sur place.

Pour éviter toute méprise d'itinéraire, Bali [2], fils aîné de Bangasso, se charge de conduire le détachement jusqu'à Bakouma.

3 novembre. Le 3 novembre ils passent le Mbali; le 4 ils gîtent à Pingo, sur la rive gauche du Mbali.

Le 5 on quitte Pingo; en route, et malgré la présence de Bali dans la caravane, les porteurs abandonnent les bagages.

Le 6 novembre on arrive à 17 heures chez Baté, « un bon gros nègre tout heureux de voir des blancs », écrit Stroobant.

7 novembre. Le 7 on se remet en route; on traverse « une suite de hauts plateaux herbus coupés de vallées verdoyantes, à lits rocheux ».

8 novembre. Le 8 Gérard reste avec les bagages à l'étape improvisée, tandis que Stroobant, avec un soldat, un indigène et son boy Djabiri, part pour Madambaga, où il arrive à 1 heure. Mais, doublant l'étape, il atteint le soir même Bakouma, où il est reçu par le sous-officier Henrion. Van Calster est absent; en compagnie de Buret, Inver et 70 hommes, il a gagné au Nord Sattet (5°43′ latitude Nord et 23°34′ longitude Est).

A Bakouma, Stroobant reçoit de Van Calster deux lettres datées de Sattet, lui expliquant son absence de Bakouma; aussitôt avisé de sa désignation pour l'expédition du Chari, Van Calster a tenté successivement, à Bakouma, à Bimbalo et à Baso, d'organiser des caravanes pour atteindre le pays des Wassas; chaque fois il s'est heurté à la difficulté d'obtenir un nombre suffisant de porteurs. Il tente actuellement l'opération à Sattet. Il propose à Gérard et à Stroobant de l'y rejoindre.

10 novembre. Le 10 novembre Gérard, resté en arrière au village de Baté, rejoint Stroobant à Bakouma avec les bagages et,
11 novembre. dès le lendemain, samedi 11, tous deux se mettent en route pour rejoindre Van Calster à Sattet.

---

(2) « Bali, type repu et peu intelligent, écrit Stroobant. Il diffère du tout au tout de son père, dont la conversation gaie et animée nous amuse. »

Le soir venu, on campe en brousse; le lendemain une étape les conduit chez Pakourdou; une seconde chez Bimbalo (le 13).

La route devient plus malaisée; la traversée d'un marais provoque chez Gérard un accès de fièvre qui retarde la marche.

14 novembre. Le 14 on dépases le village de Baso pour camper en brousse.

15 novembre. Enfin, le 15 on arrive à Sattet. Sattet est le dernier chef sakkara que l'on rencontrera en continuant vers le Nord.

Le poste de Sattet laissé à la garde de Gérard et d'Henrion, Van Calster, Stroobant, Inver et les 70 hommes du poste de Sattet se mettent en route pour le pays des Wassas, « zone inhabitée, dévastée par Rabah ». On part aux vivres, car la réserve fait défaut. On s'égare en brousse par des sentiers mal tracés. On traverse le Mbali et l'on arrive chez Boendi, frère et sous-chef de Sattet.

21 novembre. Le lendemain 21 on s'engage dans une zone déserte. C'est la huma soudanaise que la coutume indigène laisse en friche : pas un village, pas une culture; c'est l'hinterland à peu près neutre qui sépare les terres réellement occupées par deux chefferies voisines... On est en pleine solitude...

Le sentier disparaît complètement, et commence une marche horrible à travers un pays morne, d'une tristesse lugubre. La saison sèche, commencée depuis quelques semaines, a déjà dégarni de leurs feuilles les arbres, qui dressent vers le ciel leurs branches nues et noircies par l'incendie périodique des grandes herbes. Celles-ci, hautes de plusieurs mètres, cassées par les orages de la saison précédente et seulement brûlées en de rares endroits, rendent la marche extrêmement pénible et fatigante. Il faut continuellement passer à travers des fouillis inextricables, mêlés de ronces et d'épines, qui vous mettent la figure et les mains en sang et dans lesquels les cendres d'une cigarette allument des flammes immenses. Dans la fumée âcre qui s'en échappe et qui monte en sombres volutes droit au ciel viennent tournoyer de grands oiseaux, aigles, vautours, attirés de tous les points de l'horizon par l'espoir de saisir une proie fuyant devant le feu. En un rien de temps l'air est rempli d'un nombre considérable de flammèches qui vont propager l'incendie au loin et le font s'étendre ainsi sur des espaces énormes...

Pendant ce temps la caravane avance toujours, lentement, homme par homme, le second marchant dans les traces du premier, suant sous le soleil qui tombe d'aplomb sur la tête, et aspirant au moment où un vallon viendra procurer un peu

d'ombre et un peu d'eau. Les deux, trois premiers jours on marche courageusement, suivant pas à pas les guides, qui se dirigent avec une sûreté étonnante et qui ne dévient pas d'une ligne, retombant parfois sur des vestiges de chemin, puis les abandonnant pour couper à travers les herbes en suivant quelque sente d'éléphant. Ils doivent avoir, ces noirs, un sens particulier pour ne pas se perdre dans ces solitudes énormes à travers lesquelles ils s'aventurent, n'ayant presque rien en fait de vivres.

Après être partis vers 6 h. 30 du matin, on s'arrête, entre 10 heures et midi, près d'un ruisseau, pour se reposer en laissant passer la plus forte chaleur et manger, puis on repart entre 2 et 5 heures jusqu'à 8 heures.

Le carnet de route de Stroobant poursuit ainsi :

Nous comptions passer le Mbali le 3e jour (après le départ de Sattet), mais ce jour arrive, puis le 4e, le 5e, et nous marchons toujours. D'après les Sakkaras, à partir du Mbali, existait une bonne route reliant le pays des Wassas à Yangou, et nous étions impatients d'y arriver... Les vivres sont épuisés. Heureusement, nous cueillons de petites prunes sauvages que les hommes mangent pour tromper la faim, mais qui ne nourrissent guère; on voit aussi un autre fruit très acide, ressemblant beaucoup au fruit du caoutchouc.

25 novembre. Le samedi 25 novembre, toujours rien. En route, la caravane affamée s'attarde à poursuivre, mais en vain, deux éléphants.

Le soir, à l'endroit où l'on s'arrête exténué pour camper, on trouve les débris d'une antilope déchiquetée par un léopard. Les porteurs s'en disputent les restes !

26 novembre. Enfin, le 26 on atteint le Mbali. La traversée se fait aisément et à gué. On bivouaque sur l'autre rive.

Soldats et porteurs se contentent de prunes et d'une sorte de graine ainsi que d'une iguane qu'ils ont pourchassée.

D'un coup de fusil on abat un singe, que les Européens abandonnent aux affamés, se contentant, eux-mêmes, de riz.

Au delà du Mbali, qu'on a passé, sans le savoir, trop en aval pour rejoindre immédiatement la route de Yangou, pas un sentier à découvrir. A la boussole on s'engage à travers les hautes herbes et l'on marche ainsi trois jours. On part dès l'aube, on s'arrête une heure vers midi, puis on reprend la marche jusqu'à la nuit tombante. On double ainsi les étapes. Le 29, la chasse en route n'a rien donné. Plus de fruits sauvages

à cueillir. On est au bout de la réserve; les sept dernières boîtes de viande conservée, au total 7 kg., sont distribuées entre les 70 soldats, les 5 boys et les porteurs sakkaras !

novembre. Le soir du 29 le campement est dressé « près d'un joli ruisseau tombant en cascades bruyantes par-dessus de grands quartiers de rocs. On encourage les hommes en leur donnant double ration de perles pour s'acheter des vivres à leur arrivée au pays des Wassas, dont nous approchons certainement ».

En effet, nous venions de rencontrer des vestiges de ces abris que les noirs du pays se construisent quand, en voyage ou en chasse, ils sont surpris par la pluie...

Je venais de m'endormir dans la tente que je partageais avec Van Calster (poursuit Stroobant), quand la sentinelle accroupie près de notre feu crut entendre des bruits de voix et vint avertir le capitaine (Van Calster). Celui-ci m'éveilla et, prêtant tous trois l'oreille, nous distinguâmes bientôt des paroles échangées dans la brousse. On sut vite à quoi s'en tenir : en effet, des soldats, qui avaient également perçu la chose, étaient partis en reconnaisance et vinrent nous dire qu'il y avait dans les environs un petit campement de Wassas. Enfin !

L'interprète zanzibarite fut envoyé avec ordre de les amener. Il revint peu après avec un de ces indigènes qui parlait arabe.

Rassuré par notre accueil bienveillant, celui-ci nous dit qu'étant en route pour Yangou avec quelques camarades, ils avaient aperçu de loin nos feux, qu'ils étaient venus voir qui nous étions, et il consentit à nous servir de guide avec ses amis pour nous conduire à leur village, où nous arriverions le soir.

C'était le salut !

Aussi, le lendemain, de bonne heure, on avance assez bravement. Cependant, nos hommes, exténués par cette route pénible et la faim qui depuis plusieurs jours les torturait, traînaient un peu la jambe. A tout moment j'en rencontrais assis à côté de leur charge, et j'avais toutes les peines du monde à les emmener en faisant moi-même le fort, malgré la fatigue extrême qui me cassait les jambes. Cela durait ainsi tout le jour, quand, à la tombée de la nuit, je me trouve avec une quinzaine d'entre eux, sans guides et ne connaissant pas la route. Ceux qui me précédaient avaient perdu de vue ceux qui se trouvaient avec les Wassas. Je rencontre alors, abandonné, l'âne que nous avions amené, paissant tranquillement les menus brins d'herbe qu'il découvrait de-ci de-là.

Et cependant, devant moi, personne ! derrière, personne ! Van Calster, qui était en tête avec les Wassas, devait cependant avoir passé par là, puisque l'âne qu'il montait y était.

Je retrouve enfin le chemin, indiqué par des branches d'arbres cassées et placées dans la direction de marche. Nous suivons cela pendant dix minutes, puis, comme la nuit était venue et que la lune ne se levait que vers les deux heures, nous fûmes forcés de nous arrêter. Et pas de lit, pas de tente, pas de vivres !

Je fais tirer un coup de fusil, qui résonne longuement dans la nuit, mais rien ne répond. Des hommes, éparpillés dans les environs, me rejoignent, ainsi qu'un des Sakkaras de Sattet. Je lui demande la route, il ne la connaît pas. Il n'est jamais allé au village où les indigènes nous conduisaient. Je veux faire allumer du feu, mais n'ai pas d'allumettes. Le Sakkara veut battre son briquet, cela ne va pas et il s'écorche les doigts sur son silex... Enfin, le soldat qui nous sert de cook nous rejoint, et lui a une boîte d'allumettes. Accroupi autour des bûches qui fument devant nous, je criais sur les hommes qui ne trouvaient pas de bois mort, quand derrière nous, pan ! un coup d'albini.

Probablement, Inver est là. Je réponds par un coup de feu et souffle furieusement dans mon sifflet... Dix minutes après, Inver arrive, se traînant de fatigue et ramenant aussi une vingtaine d'hommes. Il me dit qu'il y en a autant restés en arrière, ne sachant plus avancer. Mais alors, Van Calster est seul, presque seul avec les Wassas ? Sans être absolument inquiet, je ne suis pas tranquille et, alors que je croyais d'abord attendre le lever de la lune pour avancer, je fais immédiatement allumer des torches d'herbes, et nous voilà repartis, cherchant les branches cassées pour nous guider. Nous sommes sur un petit sentier que nous suivons pas à pas, en essayant de ne pas trébucher sur les troncs d'arbres tombés en travers. De temps en temps, un coup de feu. Nous arrivons enfin à un champ de sésame, et peu après nous entendons le clairon qui sonne devant nous. Cette fois, décidément, nous arrivons et trouvons Van Calster avec cinq hommes mangeant des patates douces cuites sous la cendre.

Nous nous hâtons de l'imiter, puis, comme heureusement notre lit est là, nous nous installons dans une case. Cinq minutes après, nous dormions du sommeil du juste. Il était 11 h. 30.

*
* *

0 novembre. Le lendemain 30 novembre on arrivait, par 6°58′ latitude Nord et 23°30′ longitude Est, au bord du Dji, à deux pas de la résidence du chef wassa Dabago. C'est là que le nouveau poste, dit « poste des Wassas », devait être établi, poste qui devait être confié à Grévisse.

*
* *

Van Calster et Stroobants entrent immédiatement en relation avec les chefs wassas environnants.

Les chefs n'ont guère d'hommes ni d'autorité (écrit Stroobant). Dabago est le grand chef wassa, quoiqu'il ne soit guère comparable même à l'un des vassaux de Bangasso.

Et plus loin :

Les Wassas sont répartis en quelques agglomérations formant autant de zéribas (villages palissadés) par mesure de sécurité, et non pas en petits villages isolés à la façon des Azande.

Le pays des Wassas est une succession de hauts plateaux étendus, arides, déserts. On n'y trouve de vallées à rivière que de quatre en quatre heures environ. Le terrain est parsemé de quelques arbres rabougris. Des plantations de sorgho, de patates douces, d'ignames, de daso (petit tubercule). La région a été ravagée et sa population décimée par les mahdistes. On y chasse peu. On y cultive le coton, qu'on file et tisse à la façon arabe.

* *
*

Avant de pousser plus au Nord, l'expédition espère voir passer à Dabago des gens du sultan Yousef établi à Abesch (Wadai), qui, sous la conduite de Faki Ahmed, fils de Yousef, se rendent, dit-on, périodiquement au Bomu, chez Rafai, pour y commercer. Ces gens pourraient donner des renseignements sur les régions du Nord où l'on va s'aventurer.

*
* *

On procédait à peine à la construction du poste de Dabago que déjà les fatigues de la route, le manque de ravitaillement avaient déprimé la santé des trois Européens.

2 décembre. Dès le 2 décembre Inver était atteint d'hématurie.

Pendant que Van Calster visite les chefs, Stroobant est bloqué au poste pour soigner son compagnon. Inver s'en tire après deux jours de traitement. La convalescence menace d'être longue

*
* *

18 décembre. Le 18 décembre Van Calster laisse le nouveau poste des Wassas, Dabago, à la garde de Stroobant. Lui-même reprend au Sud la route de Bakouma, où se trouvent toujours Gérard et Henrion, pour, de là, se rendre au N.-E. chez les Veddris, vers 6°20′ latitude Nord, et y fonder au plus tôt un nouveau poste, à la demande même des chefs. La mission Van Calster-Stroobant-Inver, qui doit gagner le Nord, est donc momentanément arrêtée.

Cependant, Stroobant a recueilli déjà maints renseignements sur la région où, Van Calster revenu, ils devront pénétrer.

Au Nord (écrit Stroobant) il n'y a plus guère de populations intéressantes avant le Runga et cette expédition n'est pas encore tout à fait prête. En attendant, je me trouve être le seul chef de poste de tout le Congo à 7° de latitude. Bakouma, le second en latitude, est à plus d'un degré au Sud. Le dernier des grands marchés arabes est établi au Runga, au N.-O. du point où je me trouve, et les caravanes qui vont au pays de Rafai doivent passer par ici (Dabago). Je les attends un de ces jours. Ce sont des gens appartenant au sultan Youssef établi à Abesch (Wadai) et qui est en communication avec Kouka, grand marché sur le Tchad, de là avec Kano, capitale des Haoussas, Dakar, Tunis et Tripoli.

*
* *

Cependant, la mission, qui, dès le retour de Van Calster du pays des Veddris, eût dû poursuivre sa marche au Nord, jusqu'au Chari, allait être arrêtée par suite d'un nouveau programme d'occupation visant principalement les territoires s'étendant à l'Est du Shinko.

25 décembre. Dès le 25 décembre Stroobant, en l'absence de Van

Calster, encore à Bakouma, recevait d'Hanolet, alors à Bangasso, ordre de regagner au Sud Sattet, pour y attendre les directives du commandant Nilis. Ce dernier venait de recevoir mission de conduire une expédition de reconnaissance et d'occupation vers le Dar Fertit.

A Nilis devaient être adjoints Van Calster, Gérard, Stroobant, Inver.

Mais, dès le lendemain 26 décembre, Stroobant recevait de Van Calster, non encore avisé de sa nouvelle désignation, un courrier daté de Bakouma, lui ordonnant d'aller, en lieu et place de lui-même, fonder chez les Veddris le poste projeté. Inver, malade, était hors d'état de suivre Stroobant.

*
* *

Stroobant s'exécute aussitôt et quitte Dabago pour le pays des Veddris, au S.-O. des Wassas.

L'installation du nouveau poste a évidemment été justifiée par l'utilité de couper la route aux Français sur le haut Mbali, entre Sattet (Sakkaras) au Sud et Dabago (Wassas) au Nord.

Stroobant se rend d'abord chez le chef banda Ngolo, « vieillard à longue barbe blanche, aux cheveux en broussaille, aux yeux un peu hagards », avec qui il avait déjà noué d'amicales relations pendant son séjour à Dabago.

De chez Ngolo, il atteint en trois jours (27, 28, 29 décembre) le pays des Veddris et s'installe dans un village (il n'en cite pas le nom) pour recevoir des chefs qui lui ont annoncé leur visite.

30 décembre. Le 30 il les reçoit réunis et en obtient un guide sûr qui doit le conduire à Sattet.

31 décembre. Le 31 il se met en route.

janvier 1894. Le 1er janvier il passait par le village d'Yarundu, traversait le Kubu, grand affluent du Mbali.

Le 2, longue étape en plaine désertique et nouveau pas-

sage du Mbali, puis nouvelle étape en pleine solitude, jusqu'au village de Guida, sous-chef de Sattet.

En route (dit-il) je traverse tout l'ancien champ de bataille où, l'année dernière, à même époque, les Veddris se sont rencontrés avec les gens de Rafai. Des villages de Bataka et de Yatanga, il ne reste que des ruines et toute la contrée est dépeuplée.

5 janvier. Le 5 janvier, Stroobant, avec Inver et son détachement, arrivaient à Sattet. Il y apprend par Buret que, contrairement à la communication envoyée de Bangasso, il ne participera pas à l'expédition que doit conduire Nilis au Dar Fertit. Sa désignation pour le poste de Dabago est maintenue. Pour le lui annoncer, un premier courrier de Bangasso, expédié d'urgence de Sattet par Buret s'était égaré en brousse et était rentré après dix jours sans avoir pu atteindre Stroobant. Un autre courrier lui avait été envoyé, il y avait huit jours (29 décembre), sans plus de succès, Stroobant ayant déjà quitté Dabago.

Peu après arrivaient à Sattet, de Bakouma, rappelés eux aussi, par des ordres identiques, Van Calster et Gérard, ce dernier laissant à Henrion la garde de Bakouma.

*
* *

9 janvier. Le 9 janvier, Stroobant quittait Sattet pour regagner au Nord Dabago, mais en se rendant au préalable en région veddri, pour y fonder, à Kuria, le poste (à 6°20′ Nord et 23°20′ Est), dont l'établissement lui avait été confié par Van Calster, fin décembre.

15 janvier. Il y arrivait le 15 janvier.

*
* *

A peine Stroobant était-il de deux ou trois jours à Kuria qu'il était atteint d'hématurie.

Le personnel noir éprouve de son côté une situation pénible : « peu de vivres (écrit Stroobant), région décimée par la guerre avec Rafai; on n'y trouve ni manioc, ni

bananes, ni courges, ni aucun des comestibles que procurent les régions voisines. »

15 février. Fort heureusement pour le personnel, dès le 18 février arrivait à Kuria, venant de Bangasso, le commandant Hanolet. Ce dernier se rendait à Dabago pour se rendre compte de l'action du nouveau poste, avant de poursuivre au Nord sa reconnaissance vers le Chari.

Mais, constatant les difficultés de ravitaillement dont aurait à souffrir la station de Kuria, dont Stroobant venait de commencer l'installation, Hanolet décida de n'y laisser qu'un gradé noir et quelques hommes pour servir de liaison entre Dabago et Sattet.

Stroobant retournerait à Dabago pour y rejoindre Grévisse. Il reprendrait le commandement de cette station au départ de ce dernier (désigné en remplacement de Van Calster pour l'expédition Nilis au Dar Fertit), mais dès que toutes les charges attendues de Bakouma et destinées à cette expédition auraient été reçues à Dabago.

A cette date, Bakouma, confié à Buret, devait être levé et porté plus au Nord, à Baso. Ce dernier poste allait, avec Dabago, constituer les deux grands relais entre Bangasso au Sud et les points qu'atteindrait au Nord l'expédition Nilis.

Arrivé à Baso, Buret, atteint d'hématurie, y mourait le 3 juin (1894). La nouvelle de sa mort arrivait à Dabago le 11.

*
* *

A leur tour, Stroobant et son détachement se mettaient
18 mars. en route le 18 mars et, après quatre jours et demi, arrivaient à Dabago. Stroobant y avait pour programme : par l'intermédiaire des Veddris, rester en rapport avec le chef Dabago, lequel pouvait faire descendre chez les Veddris des marchands arabes vendant ivoire, chevaux, etc. Ces Arabes consentiraient en effet bientôt à considérer Dabago comme un comptoir où tout le Wadai et le Soudan vien-

draient s'approvisionner. Les relations commerciales avec ces Arabes étaient on ne peut plus avantageuses : 10 kilogrammes d'ivoire pour 1 kilogramme de perles; un cheval pour 28 francs; une chèvre pour huit cuillerées de perles; par contre, un fusil à piston pour 100 kilogrammes d'ivoire.

*
* *

En même temps, Hanolet pressait Van Calster et Inver, arrêtés à Sattet, leur désignation pour l'expédition Nilis-de la Kéthulle étant rapportée, de gagner au plus tôt Dabago pour y recevoir ses dernières instructions.

CHAPITRE XI.

EXPEDITION NILIS-DE LA KETHULLE DE RAFAI VERS KATUAKA ET HOFRAH-EL-NAHAS (décembre 1893 à mars 1894).

28 déc. 1893. Le 28 décembre 1893, Nilis et de la Kéthulle quittaient Bangasso pour gagner Rafai. Ils remontèrent en pirogue le Bomu jusqu'à Sandu, confluent du Shinko, et de là, le même jour, après une marche pénible, arrivaient à la Résidence. Jacquemin, Rafai et deux des fils de ce dernier, Ali et Hetman, s'étaient portés à leur rencontre.

De Rafai, Nilis et de la Kéthulle, accompagnés de Gérard et de Gonze [1], devaient, comme nous l'avons vu, entreprendre une expédition vers le Nord, simultanément à celle d'Hanolet.

L'objectif était d'atteindre, si possible, Hofrah-el-Nahas, sur le Bahr-el-Fertit.

Nous donnons ci-après l'itinéraire et la chronique de cette expédition d'après ce qu'en a écrit de la Kéthulle, qui en a laissé une relation fort peu détaillée, mais que

---

[1] Extraits de carnets de voyage de Nilis, d'après *Belgique coloniale*, 1897.

nous pouvons compléter par des notes laissées notamment par Stroobant.

*
* *

Hofrah-el-Nahas avait été fixé comme but de l'expédition, pour des raisons autant économiques que politiques.

*
* *

Hofrah-el-Nahas, dont la traduction de l'arabe soudanais signifie « Mines de cuivre », avait depuis trente ans joui en Europe, dans le monde des géographes, d'une réputation peut-être démesurée, due aux relations de Barth et de Schweinfurth, qui ne s'y étaient jamais rendus.

Schweinfurth, d'après la carte annexée à son ouvrage : *Au cœur de l'Afrique* (2), situait la mine par environ 9°40′ de latitude Nord, aux sources du Bahr-el-Olou, affluent du Bahr-el-Arab, à l'Ouest du 23e méridien Est (de Paris). Il écrivait :

Le cuivre de l'Hofrah est livré au commerce sous forme d'anneaux très grossièrement faits, du poids de 5 livres à 50; en ovales allongés pesant 2 livres, ou en lingots d'une fonte assez impure... Ziber possédait à la frontière du Darfour une zériba qui était en rapports journaliers avec Hofrah. Par son entremise j'obtins un échantillon du minerai de cet endroit, dont le métal est réputé au loin, dans l'intérieur du Soudan... Il ne paraît pas qu'il y ait d'exploitation régulière à Hofrah-el-Nahas. D'après ce que m'a dit l'homme qui m'en a rapporté un échantillon, le minerai serait recueilli dans le lit desséché d'un khor (3), où il se trouverait à l'état de galets. En pratiquant des galeries, ou tout au moins en cassant la roche, il est présumable qu'on arriverait, sans beaucoup de peine et de dépenses, à un résultat d'une grande richesse; car, dans les conditions actuelles, où la roche est laissée intacte le rendement est considérable, et cela après de longues années de production. Le cui-

(2) *Au cœur de l'Afrique*, traduction française, Hachette, 1875, vol. II, p. 307.

(3) Rivière.

vre du Darfour joue encore à présent un grand rôle dans le commerce soudanien; il est exporté par le Wadai jusqu'au marché de Kano, dans le Haoussa, où, d'après le témoignage de Barth, il soutient la concurrene avec le cuivre de Tripoli [4].

*
* *

8 février 1894. Le 8 février, Nilis, de la Kéthulle, Gérard et Gonze et leur détachement quittaient Rafai. Jacquemin restait au poste en qualité de Résident intérimaire.

On suit la crête Shinko-Bomu, angle Est, et l'on pousse au Nord en restant à l'Ouest du 24e méridien.

De Rafai on longe la rive droite de la Ngaré pour atteindre au N.-E. Bangbali; de là, obliquant dans une direction plus orientale, on atteint Zengio, puis Mvoua, Bundji; ensuite changement de direction; la colonne marche au Nord en suivant la rive droite de l'Adi jusqu'à Combo chez les Gabbous. Nouveau changement de direction, cette fois vers le N.-E.; on traverse le Poporo, puis le Badabo, et l'on arrive à Sango, au confluent Badabo-Mbili, le 15 février. Pour atteindre ce dernier point, la colonne a parcouru depuis Rafai huit étapes de quatre heures en moyenne. Depuis octobre 1893, de la Kéthulle a installé à Sango un petit poste de quelques soldats commandés par le gradé haoussa Salu. Le village a été choisi comme relai sur la route du Nord, à cause de la facilité d'y réunir des approvisionnements en vivres.

La halte de la colonne à Sango donne occasion à Nilis d'y recevoir quelques chefs gabbous.

29 février. On se préparait, le 29 février, à poursuivre la route vers le Nord, quand Gonze, dont l'état de santé laissait à dési-

---

(4) En mars 1894 Nilis, arrivé à l'Ada et se disposant à pousser jusqu'à Hofrah-el-Nahas, y recueillera les renseignements suivants :

« Antérieurement le pays n'avait été visité que par un seul blanc : Purdy Pacha (1876), au service de l'Égypte. » Il ajoute :

« Les mines d'Hofrah sont situées à 1 km. au S.-O. du village de ce nom; le filon de cuivre est visible sur une distance considérable, affleurant d'une hauteur de 0m50 en direction N.-O.—S.-E. »

rer, dut quitter l'expédition pour regagner Rafai. La colonne partie, Gonze n'eut pas le temps de revenir au Bomu. Il mourait à une étape au Sud de Sango, le 9 avril 1894. Son corps était ramené et inhumé au poste par les soins du petit détachement du gradé Salu.

La colonne poursuit vers Yangba, dans l'entre-Badabo-Pogou, et l'on atteint sur cette dernière rivière le village de Kadiandi, frère de Bandassi. A partir de ce point, l'expédition poursuit dans une direction nettement septentrionale. Elle quitte Kadiandi, se rapproche du Shinko à l'Ouest, passe par les villages kreisch de Lipata et Bangia.

28 février. Le 28 février, après huit étapes depuis Sango, elle arrive un peu au Sud du 7e parallèle, à Capsul (5), situé (écrit de la Kéthulle) dans une cuve formée au Sud par les monts Angbaranga, à l'Ouest par le pic Montekirigbi, au Nord par le mont Amendirgi, à l'Est par les monts Borolangba.

On quitte Capsul, on franchit le Shinko, par 6°55′ latitude Nord et 24°35′ longitude Est. On marche parallèlement à la rive gauche du Boulou, affluent occidental du Shinko, et une heure et demie plus tard on arrive à Bandassi, à 7° latitude Nord et 24°33′ longitude Est, où l'on campe. Bandassi est au pied S.-E. du mont Longo, qui se prolonge au N.-O. sous le nom de Mongo. L'expédition Nilis-de la Kéthulle a donc atteint sur le haut Shinko, vers le 1er mars, la latitude atteinte par Stroobant le 30 novembre 1893 sur le haut Mbali, à Dabago.

Départ de Bandassi. On passe à Kérenguégui et l'on poursuit vers le N.-O. en longeant à l'Est les monts Longo-Mongo. On traverse le Boulou (au Sud du mont Bafery), puis le Lolo, puis le Loubarini, tous trois affluents du Shinko. On quitte alors le bassin du Shinko pour pénétrer dans celui du Kotto, en vue des monts Gatta. Puis, vers le Nord, traversée du Mvoua, affluent de l'Aboungou, à

(5) Alias Marra; cette dernière dénomination, que nous trouvons sur une carte de de la Kéthulle, indique, par son étymologie zande, que les indigènes y exploitent le fer.

l'Ouest du mont Giangba. Enfin, arrivée dans le bassin de l'Adda, donc du Nil.

On atteint ainsi (mars 1894) Katuaka, à 8°48′ Nord et
Mars 1894. 24°20′ Est, où le chef Acmed Curcia fait à la colonne une excellente réception.

Il avait arboré (écrit de la Kéthulle) le drapeau de l'État, que je lui avais envoyé quelques mois auparavant. Acmed Curcia est de race darforeggé; il a donné l'hospitalité à un grand nombre d'Arabes du Darfour, qui forment actuellement une bonne partie de la population. Ce sont, paraît-il, des gens qui ont été spoliés et ruinés par les mahdistes et qui se sont retirés vers le Sud.

Katuaka appartenait jadis à un chef d'origine kreisch. Bien que la population autochtone soit kreisch jusqu'à Hofrah-el-Nahas, dont le chef Hessein (6) est Arabe (sur le Bahr-el-Fertit), c'est l'élément arabe qui domine actuellement à Katuaka et à Hofrah-el-Nahas. L'Adda et le Bahr-el-Fertit forment par leur jonction le Bahr-el-Arab, qui marque en quelque sorte la limite de l'ancienne occupation des trafiquants karthoumiens et du Gouvernement égyptien.

De Katuaka, on aperçoit vers le Nord, se développant de l'Ouest à l'Est, les monts Kaia, au delà desquels commence le Schala; les monts Gawaga, les monts Kerenjoio et les monts Azoungou. A l'Est sont les Midji. Katuaka est à trois heures de marche au Sud de l'Adda, mais la région qui l'en sépare est marécageuse.

*
* *

L'expédition, en suivant vers le Nord la route qu'elle s'était tracée pour rester à l'Est du 24e méridien, ne devait pas dépasser Katuaka. En y arrivant, fin mars, Nilis avait reçu d'Hanolet proposition de le rejoindre, soit à Kuria, soit à Dabago. Ils laissèrent à Katuaka, désigné désormais sous le nom de « fort de l'Adda », un détachement de 50 hommes sous le commandement de Gérard, avec pour adjoint Henrion, et prirent la route de Kuria (7).

---

(6) A quatre ou cinq journées de marche au Nord de Katuaka.

(7) L'intention de Nilis était bien de pousser en personne jusqu'à Hofrah-el-Nahas, bien que sa marche eût été des plus malaisées, la route étant à ce moment inondée. Bien lui en prit de s'arrêter, car il serait entré en conflit avec une forte bande de mahdistes, au Nord de l'Adda.

*
* *

17 avril Ils arrivaient à Kuria le 17 avril; y apprenant qu'Hanolet était déjà parti pour Dabago, ils poursuivaient immédiatement vers Mabo, sur le haut Mbali, à 6°35′ latitude Nord et 23°55′ longitude Est, puis sur Dabago, où ils arri-
27 avril. vaient le 27 avril et y trouvaient Hanolet, Grévisse et Stroobant. C'est là que, ce 27 avril, Nilis et de la Kéthulle apprenaient la mort de Gonze, qu'ils avaient laissé à Sango.

A ce moment aussi, à Dabago, arrivait du Nord une caravane de Tripolitains se dirigeant vers le Bomu, avec ânes, taureaux, brebis, zébus. On mit à profit le passage de la caravane pour lui acheter des montures à mettre à la disposition des Européens des deux expéditions Nilis et Hanolet.

Cependant, l'expédition Nilis-de la Kéthulle prenait fin, laissant à celle d'Hanolet le soin d'atteindre le Chari. Nilis et de la Kéthulle avaient dès lors à regagner le Bomu.

8 mai. Le 8 mai, Hanolet, en route de Dabago pour Mbellé, commissionnait Gérard et Henrion pour se maintenir à Katuaka (fort de l'Adda).

*
* *

Le 29 ou 30 avril Grévisse, sa désignation pour l'expédition Nilis-de la Kéthulle étant dès lors sans objet, quittait Dabago pour gagner Yango et y visiter la région, laissant momentanément seul au poste Stroobant avec quatre hommes. Grévisse ne devait revenir à Dabago que le 8 juin.

Quant à Stroobant, il restera à Dabago jusqu'à nouvel ordre pour servir de liaison entre Bakuma, au Sud, et les points qu'atteindra au Nord l'expédition Hanolet.

CHAPITRE XII.

SECONDE PHASE ET FIN DE L'EXPEDITION HANOLET, DE DABAGO A MBELLE (de février à novembre 1894).

Tandis que, comme nous l'avons vu, Stroobant se réinstallait à Dabago (février 1894), pour y remplacer bientôt Grévisse, appelé à participer à l'expédition Nilis-de la Kéthulle, Van Calster et Inver y arrivaient pour y recevoir les instructions d'Hanolet. Tous trois partirent aussitôt, atteignirent Greinda sur le Bangana, traversèrent le Kotto, puis arrivèrent au village de Bara, chef wundu.

Bara (écrit Hanolet) est en relation avec les marchands du Wadai, de passage vers le Sud. Ces marchands lui ont procuré des fusils et des pistolets perfectionnés de marques Saint-Étienne et Barmen. Comme, suivant Bara, ces marchands soudanais viennent chez lui après avoir fait étape au Nord, à Yango, Hanolet décide de se diriger lui-même sur ce dernier point. Il espère y obtenir toutes indications précises sur les routes commerciales conduisant de là au Chari.

A Yango, Hanolet rencontre en effet neuf marchands arabes du Wadai sous les ordres d'Abdallah, qui lui donnent des renseignements sur le Wadai et le Runga.

Tandis qu'Hanolet s'arrêtera à Yango pour retourner ensuite à Dabago, Van Calster et Inver partiront en avant-garde, porteurs d'un message du chef de l'expédition adressé à El Senoussi, sultan d'El-Kouti. Ce message annonçait au sultan la prochaine arrivée d'Hanolet et l'invitait à se placer sous le protectorat de l'E. I. C.

El Senoussi trouverait ainsi toute garantie contre l'éventuel retour agressif de Rabah, l'ancien lieutenant de Ziber.

*
* *

Van Calster et Inver partirent vers le N.-O. pour atteindre d'abord la Bunga, affluent rive droite du Kotto; de là

ils pourraient, pensait Hanolet, entrer en relations avec les Waddas; mais cette population avait été jadis attaquée par Rabah. Conséquence : les pourparlers avec les Waddas sont difficiles. Ceux-ci sont restés méfiants; tout étranger pourrait bien être pour eux un ennemi à la manière de Rabah. Après des jours d'inutiles tentatives et pour éviter tout conflit qui occasionnerait une effusion de sang, Van Calster décide de rebrousser chemin.

Sans regagner Yango, il se frayera une route plus à l'Est pour atteindre Dowé, « étrange village adja, perché sur un bloc rocheux de 30 m. de haut. Le pays, succession de collines et d'aspect désertique, est traversé par le Kommu.

De Dowé on fait route vers le N.-O., et en sept heures on arrive au village banda Kacha, puis à Makbanda, au pied d'un rocher à pic de 40 m. Là, aussi, se rendent annuellement les marchands du Wadai.

De Makbanda, on change de direction, on marche à l'Ouest, on traverse la ligne de faîte Bomu-Chari, peu saillante. A peine y voit-on quelques collines. La région semble former un grand plateau de 20 km. de largeur. On arrive enfin chez les Kreisch, dont les chefs sont Mbellé et Alewali.

Alewali était ancien soldat de Ziber, passé au service de Lupton. Il habitait jadis aux sources du Shinko. Comme Rafai, Semio et autres, il était en possession d'armes et de munitions abandonnées par Lupton. Au surplus, circonstance favorable à l'expédition, depuis la disparition du Gouvernement égyptien il était resté en relations avec Rafai, afin surtout de s'implanter chez les Veddris, mais sans succès; l'hostilité de ces derniers l'avait même contraint à s'installer là où l'expédition le trouvait aujourd'hui.

« Comme Rafai et Semio (poursuit Hanolet), Alewali était à même de raconter toute l'épopée égyptienne et mahdiste du Soudan. »

D'Alewali, on gagne Mbellé, par 8°5′ latitude Nord, et 23°39′ longitude Est, sur le Gunda, sous-affluent du
4 avril. Chari. On y arrivait le 4 avril. Van Calster y rencontrait juste à point des gens d'El Senoussi s'apprêtant à repartir pour El Kouti, à dix-huit jours de marche à l'Ouest de Mbellé. Van Calster s'empressa de leur remettre le message pour le Sultan, qu'Hanolet lui avait confié à Yango.

Quelques jours plus tard, arrivait à cheval, à Mbellé, un marchand tripolitain, du nom d'Ibrahim-el-Taraboulasi, porteur de la réponse d'El Senoussi [1].

Le courrier de Van Calster annonçant la nouvelle à Hanolet atteignit ce dernier à Dabago.

1er mai. Le 1er mai, Hanolet reprenait la route du Nord pour rejoindre à Mbellé Van Calster et Inver.

16 juin. Le 16 juin, Hanolet arrivait à Mbellé.

Pendant ce temps, Grévisse, rentré d'Yango à Dabago, le 8 juin, après une tournée de six semaines dans la région d'Yango, et le poste remis à Stroobant, prenait, trois jours plus tard (11 juin), la route du Nord et rejoignait Hanolet, Van Calster et Inver à Mbellé.

A ce moment, l'intention d'Hanolet était de rester cantonné à Mbellé jusqu'à la fin de la saison des pluies.

*
* *

L'expédition ne devait pas dépasser Mbellé.

Fin août, Grévisse et Van Calster, épuisés, reprenaient la route de Dabago. Chemin faisant, leur faiblesse fut telle qu'ils durent s'arrêter pour camper en brousse. Van Calster y était aussitôt atteint d'hématurie et Grévisse de dysenterie nettement déclarée. Ils arrivaient à Dabago le
11 septembre. 11 septembre.

16 septembre. Le 16 septembre, ils étaient convalescents, ce qui permit à Stroobant d'entreprendre au N.-O. une randonnée jus-

---

[1] *Belgique coloniale*, 1896, n° 23.

qu'aux sources du Kotto, pour contrôler le petit poste d'observation installé fin février par Hanolet à Greinda, sur le Bangana, affluent du haut Kotto.

11 octobre. Il quitte Dabago le 11 octobre; deux heures plus tard il est arrêté par le Dji, affluent du Kotto, dont le pont a été emporté par la crue; on passe la rivière à gué, de l'eau jusqu'aux épaules.

13 octobre. Le 13 il est à Greinda, « quelques huttes en pleine forêt marécageuse ». Les deux soldats qu'Hanolet y a laissés ont dû déguerpir, chassés par l'inondation du Bangana, et établir leur case plus loin.

14 octobre. Le 14 octobre Stroobant s'arrête chez Greinda.

15 octobre. Le 15 il se remet en route « à travers un marécage impraticable en pleine forêt ». Il y est bloqué. « On mange (dit-il) des champignons, des racines d'ignames sauvages, une vipère cornue qu'on boucane, deux ruchées de miel. »

A cet endroit le Kotto coule au milieu d'une plaine circulaire large de plusieurs lieues et bornée par des montagnes boisées. Tout le fond de la vallée est inondé; il forme un immense lac dans lequel pointent des palmiers borassus. Il faut trente-cinq minutes pour passer d'une rive à l'autre, en petite pirogue, avec deux rameurs. C'est là que gîte le chef wundu Bara, visité en mars par Hanolet, en route vers Yango.

Sans pousser jusqu'à Yango, Stroobant regagne immé-
20 octobre. diatement Dabago. Il y arrive le 20 octobre.

1er novembre. Le 1er novembre Hanolet y revenait à son tour. Il était accompagné de toute une caravane de Tripolitains conduite par Ibrahim-el-Taraboulazi, qui s'en allait commercer à Bangasso. On apprend par Ibrahim la mort de Paul Crampel, en compagnie de qui il aurait demeuré deux mois et dont il possède des souvenirs.

*
* *

Ibrahim-el-Taraboulazi semblait fort bien informé de ce qui s'était passé.

La mission, disait-il, était composée de Crampel, Biscarat, sous-officier des spahis, Nebout, Lauzière, ingénieur, trois autres blancs dont Dorsy, et le médecin kabyle Mohammed ben Said, diplômé de l'université d'Alger.

La mission Crampel devait d'abord venger le meurtre de Musy par les indigènes au Nord de Bangui.

Nebout et Lauzière quittaient les premiers Bangui et retrouvaient le crâne de Musy; mais peu après ils tombaient dans un guet-apens; neuf de leurs Sénégalais et deux Pahouins de la caravane étaient tués.

Lauzière et Biscarat décidèrent de partir seuls vers le Nord, laissant Crampel à quinze jours de marche en arrière. En route, ils durent faire le coup de feu contre les Langwanis.

A ce moment, Crampel rappelait Biscarat pour le placer à l'arrière-garde.

A Bimbi on trouva le cadavre de Dorsy, mort de dysenterie et abandonné par les Sénégalais. On marcha alors vers El Kouti. Chez Senoussi el Bekir, on conseilla de se diriger vers Runga pour s'y procurer des chevaux. Crampel se mit en route. Trois jours plus tard il était massacré. A l'arrière, Biscarat recevait un coup de hache, tandis qu'on lui présentait une prétendue lettre de Crampel.

Prévenu aussitôt des événements par des fuyards, Nebout, resté quinze étapes en arrière, jeta ses bagages à l'eau et s'empressa de regagner Bangui.

Ibrahim ajoutait que Crampel avait séjourné deux jours à Mbellé; qu'El Slnoussi avait tenté de le faire massacrer en route, en territoire banda; qu'au moment du guet-apens d'El Kouti les laptots de l'escorte n'avaient pas eu l'occasion de tirer un seul coup de feu; qu'aucun des Sénégalais n'avait été tué; que deux d'entre eux étaient, en novembre 1894, incorporés dans la garde d'El Kouti. Enfin, quant aux fusils de l'expédition Crampel, ils se trouvaient, en novembre 1894, aux mains de Yousef, sultan du Wadai et père de Faki Ahmed, installé au Borou.

Par contre, Ibrahim ne pouvait rien dire au sujet de Mohammed-ben-Said, le médecin kabyle, ni du Touareg Ishakad, un des assassins de Flatters, arrêté et gracié sous condition de servir de guide à la mission Crampel.

*
* *

A propos de cette arrivée à Dabago, le 1er novembre, d'Hanolet, en compagnie d'Ibrahim-el-Taraboulazi et de ses gens, Stroobant écrit :

Je ne m'attendais pas du tout à cette visite, quand, vers 9 heures, plusieurs Arabes firent irruption dans mon poste, au grand galop de leurs chevaux. Ils étaient cinq, plus notre interprète, haut perchés sur leurs selles si originales, le corps aplati sur l'encolure de leurs bêtes, frappant leurs montures à tour de bras pour activer encore leur course. Leur chef, le marchand Ibrahim-el-Taraboulazi, est un des principaux Tripolitains qui monopolisent le commerce entre ces régions et les côtes de la Méditerranée. Très pâle de peau, bien bâti, il a une allure très crâne dans son ample costume en mousseline blanche, ou drapé dans une immense pièce de drap blanc. Très intelligent, ayant eu des rapports fréquents avec les Européens, connaissant à fond toute la politique suivie en Afrique et même un peu en Europe, c'est un personnage très curieux à étudier. Bien souvent, en prenant une tasse de café avec nous, il nous racontait des histoires pleines d'intérêt, concernant la vie des peuplades inconnues qui habitent au Sud du Sahara.

Depuis trois ans qu'il a quitté Tripoli il a parcouru nombre de pays et visité pas mal de chefs qui ne sont pas même connus de nous. Il a vu le Tchad, ce lac mystérieux, que la religion des indigènes défend de montrer à aucun blanc. Il a vécu chez les sultans du Wadai et du Runga; il est au mieux avec tous les chefs qui s'échelonnent de Tombouctou au Darfour. Il est accompagné de quelques soldats, qui lui servent moins d'escorte que de valets, pour soigner ses chevaux. Il voyage avec sa femme. Celle-ci (il en a encore trois au Runga, je crois) porte culotte comme toutes les Orientales. Visage voilé, boucles d'argent aux oreilles, vêtements multicolores, sandales de cuir rouge; monte à califourchon. Ibrahim s'est engagé à fournir à l'État du Congo de grandes quantités de bétail : taureaux, bœufs, vaches, moutons, chevaux.

CHAPITRE XIII.

L'EXPEDITION FIEVEZ VERS LE BAHR-EL-CHAZAL
(de mars à octobre 1894).
Walhousen-Donckier de Donceel.

En janvier 1894, Fiévez [1], Résident de Semio, reçut à son tour mission de conduire au Nord une expédition de reconnaissance et d'occupation.

Dès septembre 1892, Fiévez avait eu l'occasion d'entrer en relations avec deux sultans du Nord, l'un, Faki Ahmed (fils de Yousouf, sultan du Wadai), installé sur la rive Sud du Borou, affluent du Bahr-el-Arab; l'autre, Adjer, au N.-E. du précédent, également au Sud du Borou et à proximité (N.-O.) de Dem-Ziber.

J'étais à peine ici (à Semio) d'un mois (écrit Fiévez, le 21 septembre 1892) que les sultans Adjer et Faki Ahmed me font savoir par les sultans Coumbadiri (kreisch) et Morjane que les derviches ont des émissaires sur le Bahr-el-Arab, et ils me demandent s'ils peuvent battre en retraite vers le Sud (donc dans nos territoires) dans le cas où les mahdistes apparaîtraient en nombre.

Je prends la balle au bond; j'écris à ces deux chefs qu'ils peuvent entrer en relations directes avec moi et qu'en cas d'attaque ils seront alliés du blanc. Je joins des salams aux lettres.

En même temps « les sultans Coumbadiri et Morjane font leur soumission au sultan Semio et je les prie de venir me voir ».

Du coup, j'étends les relations de l'État jusqu'à 8° 1/2 Nord.

Cette entrée en relations avec Adjer et Faki Ahmed, dès septembre 1892, décida Fiévez à préparer les étapes que pourrait parcourir dans cette direction toute expédition pour atteindre Dem-Ziber ou, plus au Nord, un affluent ou sous-affluent du Bahr-el-Ghazal.

---

(1) Fiévez, Achille : voir, en annexe, note biographique.

Le 15 février 1894, Fiévez apprenait par Semio que Faki Ahmed et Adjer venaient, conformément aux prévisions qui se manifestaient depuis un an, d'être attaqués par les mahdistes. Les deux sultans avaient dû se retirer au Sud, Adjer sur Deleb, Faki Ahmed on ne savait où.

*
* *

L'ordre reçu par Fiévez, en janvier 1894, de partir vers vers le Nord contenait pour instructions de marche :

1° Entrer en relations commerciales avec les Arabes du Nord, en établissant un poste chez le sultan Faki Ahmed, en relations avec la Résidence depuis septembre 1892;

2° Empêcher de la sorte les marchands d'esclaves de pousser leurs incursions au Sud du Borou;

3° Commercer avec les Nzengués, pasteurs qui possèdent beaucoup de bétail;

4° Après l'établissement au Borou, atteindre Dem-Ziber et s'installer soit dans l'ancienne résidence de Lupton, soit dans les environs immédiats.

Du coup, pareille expédition affermirait l'autorité de Semio sur les territoires qu'il s'était annexés au Nord jusqu'au Borou.

*
* *

8 mars 1894. Le 8 mars 1894, l'expédition se mettait en route.

Laissant la Résidence aux soins de Jacquemin, Fiévez quittait Semio en compagnie de Walhousen et de Donckier, arrivés, le premier le 20 février, le second le 19 janvier précédent. Semio accompagnait. Bodué, son fils, avait déjà poussé dans la direction du Borou pour préparer le terrain.

Le soir on campait à Abadial. Le lendemain on poursuivait jusqu'à Gueudon. Là, Fiévez et Donckier, pris de fièvre, étaient obligés de s'arrêter jusqu'au 13, tandis que Walhousen et Semio poursuivaient immédiatement vers Bakari.

13 mars. Le 13, Fiévez et Donckier se remettaient en route et, après trois étapes, rejoignaient Walhousen et Semio à
15 mars. Bakari (15 mars).

16 mars. Dès le lendemain 16, Semio y recevait de Bodué un messager annonçant que Faki venait de faire son accord de ralliement à l'E. I. C. et d'arborer le pavillon que lui avait envoyé Fiévez. Cette nouvelle était de bon augure et décida Fiévez à précipiter sa marche. Son intention était dès ce moment de scinder la colonne.

Walhousen et Semio se rendraient au Borou, chez Faki Ahmed, tandis que Donckier, guidé par Bodué, partirait au N.-E. pour gagner Dem-Ziber.

Mais Semio fit valoir le danger qu'il y avait à exécuter immédiatement pareille décision : Dem-Ziber et la route qui y conduisait en partant de Bakari étaient dépourvus de vivres. Plutôt que de s'y rendre à l'instant, il était préférable de conduire la colonne entière au Borou par la route d'Ombanga. L'avis de Semio prévalut.

Dès le 22, Semio partait en avant pour préparer l'installation chez Faki.

25 mars. Le 25, Fiévez, Walhousen, Donckier et leur troupe levaient le camp de Bakari pour relancer le sultan.

26 mars. Le 26 la colonne traverse le Wella, le 28 le Goango; le 29 elle arrive à Madjina.

Les 30 et 31 mars et le 1er avril on campe en brousse.

1er avril. Ce 1er avril arrive au camp un envoyé de Faki à la rencontre de l'expédition pour la guider.

Le 2 avril, le camp levé, on fait route jusqu'à Ombanga, où s'était arrêté Semio. On y est à peine installé qu'arrive un courrier de Baert annonçant, d'une part, le massacre, le 2 mars 1894, par les gens de Bili, de la colonne Bonvalet-Devos, partie de Suronga pour atteindre Tambura; et, d'autre part, l'échec que vient de subir, sur la Dungu, un détachement de l'E. I. C. aux prises avec les mahdistes venus de l'Est. Ce dernier événement venait de déterminer Baert à demander du renfort à Semio. Mais le renfort doit

être important (au moins 200 hommes) et Semio ne peut l'accorder qu'au détriment de l'expédition Fiévez-Walhousen-Donckier.

Cette situation obligeait Fiévez à suspendre, au moins partiellement, l'exécution de sa mission. Il fut décidé, de commun accord avec Semio, que lui-même, Fiévez et Walhousen rebrousseraient chemin, tandis que Donckier, avec 56 hommes, partirait le jour même (4 avril) en avant, dans la direction du Nord, jusqu'au Biri, et s'installerait dans une boucle de la rivière. Cela fait, il pousserait, mais plus tard, à l'Est, vers Dem-Ziber.

« A vous (dit Fiévez à Donckier en le quittant) reviendra l'honneur d'être le premier Européen à voir Dem-Ziber depuis la chute de Lupton. »

4 avril. Donckier part donc le 4, sans appréhension. La déception l'attendait en route.

*
* *

Le 5 avril Fiévez, avec une partie du détachement, et Semio, avec ses Azande, se remettent en marche vers le Bomu; Walhousen les suivra d'un jour avec le reste des hommes. Il rejoindra Fiévez cinq jours plus tard (le 11) au Sud de Bakari.

26 avril. Le 26 tout ce monde rentrait à la Résidence [2].

Wittman et Huyghé venaient d'y arriver, tandis qu'A. Lemaire venait de quitter Semio pour s'installer à une heure et demie au Sud de Bakari, sur l'Ouroungou (projet de poste agricole).

*
* *

Donckier, depuis Ombanga, a marché depuis trois jours
7 avril. dans la direction du Biri (S.-N.), quand, le 7 avril, un messager envoyé à Semio par Bodué, qui campe à peu de distance au Nord sur la route, le croise et lui apprend que

(2) Documents Fiévez.

Faki et ses chefs attendent Fiévez; quant à Adjer, loin de se montrer disposé à entrer en relations avec l'E. I. C., il a fui chez les Nzengués dès l'approche de Bodué. Deux ou trois heures plus tard, Donckier arrive au campement de Bodué, qui lui confirme ce que vient de lui déclarer son messager, en ajoutant que Faki lui-même s'apprête à se porter à sa rencontre pour le guider jusqu'au Borou. Mais Bodué se garde bien de donner à la fuite d'Adjer l'explication que Donckier n'apprendra que le lendemain par des rumeurs indigènes : si Adjer a fui dès l'approche de Bodué, c'est parce que ce dernier s'est livré sur son territoire à des rafles d'hommes, de femmes, d'enfants et de bétail.

8 avril. Le 8 avril, nouvelle déception : un courrier de Semio à Bodué arrive pour donner ordre à ce dernier de prendre sans retard la route du Bomu, afin de répondre à la demande de renfort pour la Dungu.

Les huit jours qui suivirent se passèrent, au campement commun, en pourparlers entre Bodué et Donckier, privé désormais de l'appoint du fils de Semio et de ses gens.

*
* *

17 avril. Le 17, ses petits détachements rassemblés au campement, Bodué à leur tête prenait la route de Semio. Il ne laissait à Donckier que vingt-cinq de ses Azande, sous les ordres d'un bakoumba, du nom de Rafai. Cinq de ces hommes s'empressèrent de déguerpir.

18 avril. Le 18, Bodué partit vers le Sud (Bakari et Semio) ; Donckier, estimant, d'une part, son escorte tout à fait insuffisante pour poursuivre sa marche vers Dem-Ziber, et, d'autre part, le maintien de son campement à l'endroit où il avait rencontré Bodué ne convenant pas, faute de ravitaillement, décide de se replier. Ses Azande lui conseillent de s'installer en territoire des A-Kbayas, au village d'un bakoumba du nom de Mimmiboie, qui a fui aux approches de Bodué, il y a quelques semaines, mais vient de

réintégrer son village. Le ravitaillement y sera plus aisé. Il pourra même, le terrain découvert convenant à cet effet, y construire une zériba provisoire en attendant que Faki Ahmed puisse l'y relancer pour le conduire au Borou.

Installé aux abords du village de Mimmiboie, Donckier s'enquiert auprès de ce dernier des deux principaux renseignements intéressant sa mission : Adjer possède-t-il quelque armement important? Est-il vraiment en relation avec les mahdistes?

A cette question, Mimmiboie ne peut répondre avec certitude.

Quant à Faki Ahmed, que se passe-t-il au Borou? Pourquoi n'arrive-t-il pas, comme l'avait annoncé Bodué ?

Tout ce qu'il peut savoir des gens de Mimmiboie, c'est que Faki n'est pas en mesure de ravitailler le détachement.

Sans nouvelles de Faki au N.-O., sans nouvelles d'Adjer à l'Est, Donckier se décide à envoyer vers eux un messager. Il fait choix d'un indigène de Mimmiboie du nom de Sennéis, réputé pour sa connaissance de la région (22 avril).

28 avril. Cinq ou six jours plus tard (28) arrive au campement un messager de Faki, porteur d'une lettre à l'adresse de Fiévez ou de Donckier; mais le document est en arabe. Que peut-il contenir? Le messager l'ignore. Donckier n'a d'autre ressource que d'envoyer la pièce pour traduction à Semio.

2 mai. Le 2 mai Sennéis revient. Étrange nouvelle : Faki et Adjer sont introuvables; le village de Faki est incendié et abandonné.

D'après Sennéis, — et les indigènes de Mimmiboie le confirment, — l'abandon par Faki de son village, puis sa fuite, on ne sait où, ne s'expliqueraient que comme suit:

Faki avait arboré le drapeau de l'État et se préparait vraiment à recevoir et à installer chez lui la colonne Fiévez; mais il vient, à sa grande surprise, d'apprendre le repli des gens de Bodué, donc de Semio, vers le Sud. Il en

déduit que la colonne Fiévez renonce à s'installer au Borou. Dès lors, c'est pour Faki l'absence de toute aide ou de toute protection de ses villages contre les incursions mahdistes. Il fuit.

Sans retarder l'envoi à Fiévez d'un rapport sur ce qu'il vient d'apprendre, Donckier, pour contrôler les dires de Sennéis et les rumeurs indigènes, envoie sur place, au village abandonné de Faki, Djaki, soldat régulier, en compagnie d'un homme de Semio (10 mai).

15 mai. Le 15, autre nouvelle atténuant la déception causée par le départ de Bodué : des indigènes voisins du campement rapportent à Donckier qu'un émissaire d'Adjer est sur le point d'arriver à Mimiboie.

La nouvelle était exacte : une heure plus tard arrivait l'émissaire d'Adjer, Mohammed, accompagné de trois hommes et apportant, à titre de cadeau, trois moutons et trois chèvres. Il venait annoncer la soumission de son chef. Mais Adjer réclamait de la poudre, des capsules et des balles. Donckier ne pouvant donner satisfaction à pareille demande, son refus va-t-il contrarier l'entrée en relation avec le chef et la marche vers Dem-Ziber ?

*
* *

Cinq jours plus tard, Djaki, parti à la recherche de Faki Ahmed, revient. Il raconte qu'il a atteint son village, mais qu'il l'a trouvé en effet abandonné et même incendié. Il a poursuivi sa route, s'obstinant à dépister Faki. Il l'a enfin trouvé au Coboduku, au Nord du Borou.

A la demande de Djaki de s'aboucher sans retard avec Donckier, Faki a répondu au soldat qu'il se mettra aux ordres de l'Européen, fera ensemencer des champs au profit de la zériba provisoire de Donckier et enverra du bétail à Mimmiboie. Pour attester de ses bonnes intentions, Faki remet au messager dix hommes porteurs de chèvres, de poules et de plumes d'autruche.

A peine rentré au poste, Djaki est renvoyé vers Faki pour lui dire que Donckier attendra en conséquence pendant deux mois le ravitaillement annoncé et même l'arrivée de Faki au campement, avant de quitter Mimmiboie pour gagner le Borou.

*
* *

Néanmoins, un mois plus tard, Donckier se crut à même de pouvoir lever sa zériba provisoire de Mimiboie et de s'aventurer seul vers le Borou (juin).

Dès avant le 14 juin il avait atteint le Biri.

14 juin. Le 14 juin il poursuivait sa route, traversait le Biri, le Supho et le Cohoca; chemin faisant il rencontrait des émissaires de Faki Ahmed amenant en cadeau un alezan et un taureau, et lui annonçant que Faki avait déjà commencé la construction du poste du Borou et les plantations destinées au ravitaillement.

Les émissaires, interrogés sur l'endroit où peut se trouver Adjer, répondent n'en rien savoir avec certitude, mais ajoutent que le bruit se confirme qu'Adjer est allié aux derviches attaquant actuellement les postes de l'E. I. C. sur la Dungu.

L'accueil fait par les Nzengués à Donckier le rassure sur les bonnes intentions des populations chez lesquelles il pénètre : à son premier appel les Nzengués lui ont apporté le bétail nécessaire au ravitaillement de sa petite colonne.

25 juin. Il poursuit sa marche. Le 25 juin il arrive à Liffi, sur
1er juillet. la rive Sud du Radzeer. Le 1er juillet il y commence la construction d'une zériba à l'endroit même où se trouvait l'ancien village, maintenant abandonné et incendié, de Faki [3].

---

[3] Liffi compte parmi les « dems » qu'occupaient les traitants soudanais pendant la guerre que dut soutenir contre ces derniers, en 1878-1879, Gessi, gouverneur du Bahr-el-Ghazal.

« Liffi (écrit GESSI dans *Dix années en Equatoria*) appartenait à Soliman, fils de Ziber. Un chef rebelle, Messi, y était retranché sur une montagne inaccessible, avec 600 hommes, et se proposait d'y rester

6 juillet. Le 6 juillet, laissant le poste de Liffi à la garde du caporal Dinda et quelques hommes, Donckier, ne voyant pas arriver le ravitaillement attendu de Faki, décide de se rendre lui-même au village du chef, situé, d'après les renseiments qu'il a pu recueillir, au Nord du Borou, à trois jours au delà du Coboduku (affluent Nord du Borou).

7 juillet. Le lendemain 7, dans la matinée, il remonte la rive Sud du Radzeer jusqu'au village de Modanga. Il y gîte.

Le 8 il y apprend l'arrivée à Liffi d'émissaires de Faki avec un ravitailement en bétail.

Il apprend également ce même jour la fin d'Adjer, mort de maladie; donc tout danger semble écarté du côté des alliances derviches.

13 juillet. Le 13 arrivent à Liffi des envoyés du successeur d'Adjer, Nasr ou N'asséré, installé à Tarragone, à trois étapes à l'Est de Faki, au confluent Borou-Bahr-el-Homr. Ils sont suivis d'une bande de Nzengués du Nord amenant en cadeau, au poste, deux bœufs. Les émissaires relancent Donckier à Modanga.

Le ravitaillement, au moins partiel, de Faki arrivé et grossi des deux têtes de bétail envoyés par Nasr décide

14 juillet. Donckier à réintégrer Liffi dès le 14 juillet, avant de poursuivre sa route vers le Coboduku et la résidence de Faki.

16 juillet. Le 16 il quitte Liffi, passe le Radzeer; le 18 il est au Borou. C'est là qu'il apprend ([4]) que, plus de trois mois

---

jusqu'à ce que Soliman eût pris sa revanche de Dem Idris (où il avait été battu par Gessi). Un autre rebelle, Abu Mangur, occupait près de là une autre montagne ». Gessi contraignit ce dernier à déposer les armes et réduisit Messi par la famine. A Faragué, à l'Ouest de Liffi, se trouvait le sultan Taschid, également inféodé à Soliman.

Après la défaite de Soliman (1880), les Djellabas (petits marchands et intermédiaires des traitants) crurent pouvoir résister et se concentrèrent en quelques points, notamment dans le voisinage de Liffi, où ils s'étaient concertés avec Drar, ancien sandjak du gouvernement égyptien. Gessi parvint à capturer Drar et la bande des Djellabas de Liffi.

Voir aussi, dans la revue *Congo*, 1937 : Souvenirs de l'Uele; Le Gouvernement égyptien dans l'Uele, par L. LOTAR.

([4]) De source non indiquée dans notre documentation.

auparavant, Nilis a atteint (fin mars) Katuaka sur l'Ada, à cinq jours à l'Ouest.

19 juillet. Le lendemain 19, il reçoit une lettre de Gérard, commandant le fort de l'Adda, lui disant qu'il se trouve à Katuaka, devenu officiellement « Fort de l'Adda ». A ce moment Le Marinel s'y trouve également avec trois blancs ([5]), 140 soldats et un canon.

20 juillet. Le 20 Donckier se remet en route, traverse le Borou, « passage difficile (dit-il) qui dure une demi-journée ». Cinq étapes encore et il aura passé le Coboduku et atteint le village de Faki. Celui-ci, ses cinq fils et des notables se sont portés à sa rencontre avec des cadeaux.

La première conversation porte évidemment sur les retards apportés par Faki à s'exécuter pour se mettre en rapport personnel avec Donckier. Faki s'étend aussitôt sur les causes de ces retards : en réalité, ils ne sont dus qu'à des hésitations justifiées, d'après lui, par l'état d'esprit général dans la région, très monté non seulement contre Semio et Bodué, mais aussi contre Rafai. Explication incontrôlable à ce moment pour Donckier; Fiévez apprendra bientôt qu'au fort de l'Adda on reproche au contraire à Faki Ahmed d'incursionner sur les territoires relevant de Rafai.

L'explication terminée, Donckier parvient à faire promettre par Faki que ce dernier ou un de ses fils se rendra à Liffi pour y régler définitivement tous litiges existant encore; tout malentendu doit être dissipé; Nasr lui-même n'a-t-il pas promis de se rendre également à Liffi?

Faki fait immédiatement montre de bonne volonté. Pour renforcer la petite garnison de Liffi il provoque un enrôlement parmi ses gens, ce qui procure aussitôt à Donckier près de 200 hommes.

Faki atteint et les pourparlers apparemment en bonne voie, Donckier décide de construire un poste au Borou, mais au préalable il se rendra chez les Nzengués du Nord

([5]) La lettre ne les nomme pas.

et leurs voisins de l'Est, pour y acheter du bétail; ensuite, si possible, il tentera de pousser jusqu'à Tarragone, où réside Nasr.

Cependant, le 27 il est encore au village de Faki. C'est là que le trouvent trois Arabes déclarant venir de Karthoum. Ils lui demandent des munitions. Comme il n'est pas en droit d'en céder et qu'au surplus il soupçonne, et avec raison, avoir affaire à des espions mahdistes, il envoie deux de ces hommes à Katuaka s'aboucher avec Le Marinel.

*
* *

Après une randonnée de trois jours chez les Nzengués et sans avoir atteint Tarragone, où il n'a pu qu'envoyer un émissaire inviter Nasr à se présenter au plus tôt, il revient au Borou avec bétail, ânes, chèvres, achetés en route.

6 août. Dès le 6 août il y commence la construction du poste.

Pendant ce temps le personnel de la Résidence de Semio se renforçait.

Lespagnard et De Soete y arrivaient le 11 août, Siéron et Lebègue le 20.

Fiévez décidait immédiatement d'envoyer ce dernier fonder un poste, soit à Rabeh, soit à Madjina, au Sud de celui d'Ombanga, en prévision de la levée prochaine de ce dernier.

*
* *

A ce moment (août 1894) la situation au Borou semble assez stable.

Mais bientôt la menace mahdiste vient à nouveau s'affirmer. On raconte que, bien que sa marche soit retardée par les pluies, El Catin, un de leurs chefs de bandes, vient de traverser le Bahr-el-Arab et n'est plus qu'à quatre jours de marche tant de Liffi que de Katuaka. Il serait donc au Coboduku. On dit que les derviches manquent de poudre et voudraient s'en emparer dans ces deux postes. En conséquence, Donckier fait venir au poste du Borou le petit

détachement installé à Morjane, vers le haut Biri, par Fiévez,

*
* *

Pendant que Donckier se maintenait ainsi dans la région du Borou en dépit des difficultés de ravitaillement et des menaces, sans cesse renouvelées, de l'approche des mahdistes, sur l'Adda la situation devenait tout aussi critique.

Acmed Curcia, chef de Katuaka, installé à deux pas du fort de l'Adda, (Résidence de Gérard), tramait lentement et dans le plus grand secret son aliance aux bandes mahdistes pour attaquer le poste.

Il signalait aux tribus du Nord (écrit Libois) la faiblesse de l'effectif de Gérard; il avait même tenté d'acheter aux soldats du fort de l'Adda la poudre de leurs cartouches.

*
* *

21 août. Le 21 août, tandis que Donckier, dans l'ignorance des événements qui se passent sur l'Adda, poursuit la construction de son poste du Borou, il reçoit de Semio-Résidence un courrier de Fiévez lui annonçant le départ, de Bakari, pour Morjane, de Walhousen, qui le remplacera provisoirement à la tête de l'expédition. De Morjane, Walhousen poussera peut-être jusqu'à Liffi. En tout cas, il fera marche vers le N.-E., vers Dem-Ziber, quitte à se frayer la route en attaquant la bande mahdiste d'El Catin.

Donckier, tout en restant chef de la zone du Borou, sera placé sous les ordres de Walhousen.

*
* *

25 août. Le 25 août arrivent au poste du Borou les émissaires de Nasr, avec, en tête, son fils, pour offrir sa soumission à l'E. I. C.

26 août. Le lendemain 26, afin de hâter le contact avec Walhousen, Donckier dirige sur Liffi l'avant-garde de son détachement, un caporal et trois hommes.

4 septembre. Quelques jours plus tard il apprenait que le 4 septembre, à la Résidence de Semio, venait d'arriver, de l'Uele, Delanghe, en qualité de Résident général intérimaire chez Semio, Sassa, Ndoruma ([6]), et qu'au Nord les derviches d'El Catin s'étaient repliés.

10 septembre. Le 10 septembre il quittait à son tour avec son détachement le poste du Borou pour Liffi. Le 12 il franchissait le Radzeer. Mais avant de regagner Liffi, il fit route à l'Est pour planter le pavillon de l'État au mont Den Darh.

La montagne, haute de 400 m., constituait un excellent poste d'observation dominant toute la vallée du Radzeer d'amont en aval. Au N.-E. la vue s'étendait jusqu'à Tarragone, à l'Ouest jusqu'au Coboduku, au Sud jusqu'à Liffi et Modanga.

Ne pouvant occuper lui-même l'endroit, au moins sans accord préalable avec Walhousen, il requiert et obtient de Nasr qu'un de ses sous-chefs viendra s'installer au Den Darh.

Rentré à Liffi, le 15 ou le 16, il y apprend que Walhousen est arrivé au Biri avec 100 hommes, que 100 autres ont déjà passé le Biri et atteint Morjane, au N.-O.

Il envoie son caporal Dinda pour installer au Sud de Liffi, sur le Luzu, un petit poste de relai pour faciliter la marche du détachement de Walhousen.

25 septembre. Le 25 il reçoit un courrier de Walhousen qui lui annonce son arrivée à Morjane et lui propose de s'y rendre pour s'y entendre sur les opérations à entreprendre au Nord.

Donckier quitte aussitôt Liffi avec sept hommes d'escorte; en quatre étapes il est près de Morjane, quand il rencontre Walhousen. Il est décidé que Donckier regagnera Liffi; que Walhousen l'y suivra sans retard et, de là, continuera vers l'Est pour atteindre Ganda, puis Wau (anciens postes égyptiens).

Rentrant à Liffi, Donckier trouve le poste en révolte; les auxiliaires que lui a fournis Faki Ahmed se sont mutinés;

([6]) Matricule Delanghe et documents Fiévez.

ils ont tenté de s'emparer du magasin à poudre et des munitions; les réguliers ont défendu le poste tant bien que mal.

Immédiatement prévenu, Walhousen envoie du renfort qui permet à Donckier de réprimer le soulèvement; mais la lutte a été chaude : sept hommes de Donckier et onze de Walhousen sont blessés; trente-trois hommes de Faki sont tués.

Arrivé à son tour à Liffi, Walhousen poursuit sans délai sa route vers Ganda. A peine parti, faute de ravitaillement, il est obligé de rebrousser chemin.

*
* *

9 octobre. Ce même jour, 9 octobre, la question du ravitaillement primant toutes préoccupations, tandis que Walhousen restera au poste, Donckier part dans la direction de Tarragone, pour relancer Nasr, dont les vivres n'arrivent pas.

10 octobre. Mais, dès le lendemain 10, en route, il croise une petite caravane envoyée par Nasr à Liffi, apportant au poste, volailles et petit bétail. En conséquence, Donckier rentre.

Le ravitaillement du poste est donc assuré pour quelques jours; mais que faire si celui attendu de Semio et de Faki Ahmed n'arrive pas ? Or, rien n'arrive. Le détachement n'a plus qu'une faible ration de sel valant tout au plus pour quatre jours.

La disette recommence. Les munitions manquent aussi : chaque homme ne dispose plus que de 50 cartouches.

Aux environs du poste le bruit court qu'une bande de mahdistes s'avance. A leur approche les indigènes des environs de Liffi fuient les villages. Une sorte de panique s'annonce.

Déjà un courrier de Liffi à Semio, escorté par dix soldats, a été attaqué par Mimmiboie à l'ancien poste du Biri; les hommes ont été tués, le courrier a été perdu, armes et cartouches sont aux mains des pillards.

24 octobre. Le 24, au lieu d'une caravane de vivres attendue du

village de Faki Ahmed, c'est un émissaire du chef qui se présente au poste pour confirmer l'arrivée des mahdistes au Coboduku et proposer à Walhousen et Donckier de quitter Liffi, de passer le Radzeer et d'aller les attendre au Borou.

Mais comment se mettre en pareille campagne sans vivres et sans munitions ?

Walhousen estime beaucoup plus prudent, voire indispensable, de se replier au Sud, pour regagner Morjane.

25 octobre. Cependant, contre toute prévision, le lendemain 25 arrivent enfin de Semio quatre caisses de vivres pour Européens. Les porteurs ont pu passer sans encombre. Faible apport pour se maintenir à Liffi ! On se replie aussitôt vers Morjane. Le ravitaillement pour noirs y sera tout de même un peu mieux assuré pour attendre les événements.

Reste, dès lors, à organiser, au Nord, le service d'observation à l'approche des mahdistes. Walhousen reste à Morjane, tandis que Donckier repartira en reconnaissance au Borou et, si possible, jusqu'au Coboduku.

27 novembre. Le 27 novembre nous le trouvons à Modanga : il n'a donc pas encore passé le Radzeer, et cependant, se fiant aux rumeurs indigènes, il se croit sur le point d'entrer en action avec les mahdistes.

Il écrit, dans le courrier qu'il rédige à l'adresse de quelqu'un de sa famille, qu'il est convaincu qu'il restera sur le carreau; les derviches sont dix contre un.

Mais les mahdistes ne se présentent pas. Donckier ne peut même les attendre. Il est obligé, pour dégager sa route de retraite éventuelle, au Sud, de marcher aussitôt dans la direction de la montagne Boilui, où les indigènes

2 décembre. sont menaçants (2 décembre). Il fait l'assaut de la montagne; le combat dure deux jours; les soldats se conduisent à merveille; les indigènes en fuite abandonnent quantité de vivres dans les villages.

Walhousen, prévenu des événements, juge utile de rap-

peler à Morjane Donckier et sa petite colonne de reconnaissance.

Cependant, pour se ménager un avant-poste contre les derviches, Donckier s'installera à une étape à l'Est de Morjane.

A ce moment on apprend que trois Européens partis de Semio avec un détachement de cent hommes viennent d'atteindre le Biri et que déjà ils se dirigent sur Morjane.

C'est Colmant, accompagné de Lespagnard et de Lebègue.

De son petit poste d'observation à l'Est de Morjane, Donckier pousse à nouveau une pointe de reconnaissance vers le N.-O.

décembre. Le 9 décembre, une fois de plus, il est à Modanga. Aucun indigène n'y parle plus de l'approche des derviches.

Ce même jour, arrive à Morjane Colmant, avec Lespagnard et le gros de son détachement; il a laissé au Biri Lebègue et quelques hommes.

L'arrivée de Colmant avec Lespagnard et Lebègue et leurs détachements allait-elle constituer pour Walhousen et Donckier, seuls de l'expédition Fiévez encore en campagne, un appoint décisif ? En réalité, il ne s'agissait pas de renfort, mais bien d'une nouvelle expédition que Francqui venait de confier à Colmant, et qu'il s'était d'abord réservée.

CHAPITRE XIV.

MISSION COLMANT
(d'août à décembre 1894). — Bahr-el-Ghazal.

Arrivé à Niangara le 20 août 1894, pour gagner les postes du Nil, Colmant avait été désigné à cette date par Francqui, commissaire de district de l'Uele, pour l'accompagner dans l'expédition qu'il se proposait de conduire au Bahr-el-Ghazal. Cette expédition avait été décidée à première fin de reprendre la mission assignée à Bonvalet.

*
* *

Bonvalet, capitaine au 9e de ligne, s'était embarqué à Anvers le 6 janvier 1893. A son arrivée à Boma, il fut commissionné pour rejoindre l'expédition du Nil.

Il arrivait à Dungu au moment où nous devions, devant les forces mahdistes et la révolte des auxiliaires, évacuer les postes échelonnés de Mundu à Dufilé (Nil).

Désigné d'abord par l'Inspecteur d'État Baert pour résider à Magora, fondé par Milz en octobre 1892, au S.-E. de Ndirfi, Bonvalet n'avait pas encore atteint ce poste qu'il reçut l'ordre de rebrousser chemin.

La décision qu'on venait de prendre d'évacuer le territoire à l'Est de Dungu valut à Bonvalet d'être chargé d'une des missions que projetait, depuis 1892, l'E. I. C. pour entrer en relations avec les sultans azande du haut Bomu et au delà.

Bonvalet devait atteindre la résidence du chef zande Tambura (actuel fort français d'Hossinger), sur l'Yubbo, affluent du Sueh.

Le capitaine serait accompagné du commis Desès et d'une escorte d'une cinquantaine de fusils. Sa colonne partirait de Suronga et gagnerait Tambura en remontant la vallée de la Bwere.

Dans les derniers jours de février 1894 la colonne se préparait à quitter Suronga. Devos, chef de ce poste, décida de l'accompagner jusqu'à la limite de son territoire, qui comprenait au Nord la chefferie de Bili. Le 2 mars, dès l'aube, la colonne se mit en marche; l'Uele franchi, elle prit la route qui lui paraissait la plus directe, celle qui passait par les anciens territoires de Binza. Bili, méfiant et en mésintelligence avec Devos, avait déjà rassemblé ses guerriers. Il avait franchi, sans être aperçu, la limite des territoires de Binza, prêt à tendre à la colonne qui approchait une embuscade entre les rivières Nawako et Zambakwe, affluents de la Bwambi, affluent de droite de la Bwere.

Quelques jours après, on apprenait à Niangara [1], qu'attaqué par les gens de Bili, Bonvalet avait été tué d'un coup de lance et que Devos, blessé de même, avait été traîné dans un village proche où les femmes de Bili l'avaient achevé à coups de bâton. Presque tous les soldats étaient tués. Seuls Desès et l'arrière-garde avaient pu battre en retraite et rentrer à Suronga [2].

*
* *

Le désastre de la Mission Bonvalet avait décidé Francqui à organiser une nouvelle expédition pour atteindre, soit Tambura, soit quelque autre point au Nord des sources du Bomu.

Au lieu de pousser droit au Nord de Niangara, Francqui descendit d'abord à Djabir pour inspecter ce poste, puis, de là, gagna Semio.

*
* *

Quant à Colmant, redescendu à Bomokandi, il y devait prendre possession de deux canons Nordenfeld, puis, par Bashirimbi et une route que nul n'avait encore suivie, atteindre la Résidence de Semio.

octob. 1894 Il y arrivait le 10 octobre. Francqui l'y avait précédé. Cependant, le projet de prendre Semio comme point de départ de l'expédition vers le Bahr-el-Ghazal était, dès ce moment, abandonné. On estimait la route suivie par l'expédition Fiévez malaisée et le ravitaillement en vivres tout à fait incertain. On décida de revenir sur l'Uele pour grouper l'expédition au poste même des Amadis. De ce poste, en suivant vers le Nord-Est la route empruntée par

(1) Documents Laplume.

(2) En 1896, au cours de sa campagne contre Bili (mars), Chaltin eut à cœur de s'enquérir de la véracité des bruits répétés depuis deux ans sur les circonstances horribles qui avaient entouré la mort de Devos. Son enquête conclut qu'il fallait tenir pour légendaires l'enlèvement de Devos et la furie des femmes de Bili assomant leur victime à coups de pilon. Comme Bonvalet, Devos avait été tué à coups de lance à l'endroit même de l'embuscade.

Bonvalet et assez bien identifiable par la relation de Junker, on atteindrait Ndoruma, aux sources de l'Uerré. Mais au moment où Francqui était sur le point d'arrêter ce dispositif, il apprenait que la poussée derviche reprenait à l'Est et au Nord. D'une part, Christiaens signalait que la situation était critique dans la région s'étendant de Dungu à Mundu (Faradje). D'autre part, au Nord, dix mille mahdistes, disait-on, menaçaient les postes de l'Adda et du Borou, obligeant les nôtres (Gérard sur l'Adda et Donckier au Borou) à préparer la retraite.

Dès lors, Francqui abandonne son projet de pousser lui-même jusqu'au Bahr-el-Ghazal. Il rebrousse chemin pour gagner Niangara et Dungu. Colmant reçoit pour mission de tenter d'atteindre Dem-Ziber, tandis que Nilis, encore à Rafai, avec 150 à 200 hommes, partirait pour l'Adda, puis pousserait, si possible, jusqu'à Mechra-el-Rek. On racontait même à Semio qu'il aurait à refouler les derviches jusqu'au Nil, à Fachoda.

*
* *

Nilis s'adjoignit Lannoy et aussi Libois, que venait de lui céder, à sa demande, Le Marinel, à Bangasso. On ferait route d'urgence vers Katuaka pour y renforcer Gérard. Lannoy, avec un détachement, y prendrait résidence, tandis que Libois occuperait au Sud le poste de Bandassi. La colonne atteignit Katuaka juste à temps pour éviter un désastre.

Gérard (écrit Libois) [3] avait fort bien organisé son service d'observation : il déclarait à Nilis, preuves à l'appui, que l'attaque du fort de l'Adda par plusieurs milliers de mahdistes était imminente [4].

---

(3) Notes inédites de Libois.

(4) D'après le journal inédit du juge D'Heygere, qui se trouvait en mai 1895 dans l'Itimbiri et y rencontrait Matook, interprète arabe qui avait été au service de de la Kéthulle et Nilis; ce dernier déclarait à cette date (à D'Heygere) que « le fort de l'Ada avait été abandonné

Nilis, Lannoy, Gérard, Libois (arrivant de Bandassi) tinrent conseil : tout bien pesé, on estima la résistance impossible. Il fut décidé que dès le lendemain, à la pointe du jour ([5]), on abandonnerait Katuaka en se retirant vers le Sud. Retraite désastreuse, car beaucoup d'hommes y succombèrent aux fatigues, aux marches forcées, aux privations. En deux jours et demi, en brûlant les étapes et marchant même la nuit, on avait atteint Bandassi.

Nous avions entre nous et les hordes qui nous poursuivaient le Shinko (écrit Libois). Nous étions sauvés !

Quelques jours plus tard, Nilis, Lannoy, Gérard, Libois et leurs détachements reprenaient la route de Rafai.

*
* *

octob. 1894. De son côté, dès le 16 octobre, soit six jours après son arrivée à Semio, Colmant quittait la Résidence avec le sous-officier Lebègue, 50 soldats et 29 porteurs.

20 octobre. Le 20 il était à Bakari ([6]), sur l'Ouroungou, où Wittman stationnait avec quelques hommes.

Quelques jours plus tard Colmant, avec sa petite troupe, atteignait Rabeh, chez les Gabbous. Un courrier de Delanghe ([7]) daté et parti de Semio le 24 octobre 1894, lui apporta les dernières nouvelles reçues au Bomu de la région vers laquelle il se dirigeait au Nord; la lettre disait :

Le poste du Borou a été attaqué le 27 septembre par les gens de Faki-Ahmed. Après un long combat et l'arrivée de secours envoyés de Morjane par le sous-lieutenant Walhousen, le sergent Donckier est resté maître du terrain, perdant cependant ses bagages personnels et les marchandises du poste. Les munitions ont été sauvées.

---

après qu'on eut arrêté un courrier derviche et intercepté le pli dont il était porteur. Ce pli (déchiffré par Matook) annonçait à une des ailes derviches que 3.000 hommes de renfort lui arrivaient du Nord ».

Voir, à propos de ce Matook, sa notice biographique en annexe.

([5]) Date non indiquée par Libois.

([6]) Bakari, entre la zériba de Semio dénommée Djabir et celle de Bandoui, son fils (dit aussi Bodué).

([7]) Delanghe, arrivé, des territoires du Nil, en qualité de Résident général de toute la région du Bomu à l'Est de Bangasso.

Suivaient des instructions intéressant la marche de Colmant vers le Nord en même temps que la situation de Walhousen et Donckier au Borou, dont il avait à tenir compte :

Vous emmènerez à Bibi le sergent Lebègue, qui y tiendra garnison avec ses 15 soldats et à qui vous remettrez toutes vos marchandises, sauf celles dont vous aurez besoin dans le Nord, pour faire les échanges strictement nécessaires, afin d'assurer la subsistance de tout le personnel du Borou *qui est sous votre commandement provisoire*. Les marchandises laissées à Bibi restent à votre disposition, sauf quelques-unes d'entre elles que vous passerez au chef de station (Lebègue) pour faciliter ses relations commerciales avec les Nzengués.

Vous laisserez à Rabeh trois soldats de la côte et, si vous avez déjà reçu le renfort en hommes de Semio, quelques soldats de ce sultan qui tiendront là les communications, en attendant l'arrivée d'un Européen et d'autres troupes qui y établiront une station.

Les postes de Bibi et de Rabeh restent sous le commandement direct du Résident de Semio; les postes créés dans le Nord au delà de Bibi passent sous mon autorité directe.

Renforts : 25 soldats de la côte et une trentaine de soldats de Semio destinés au Borou partiront d'ici, demain, pour le Nord. Trente autres hommes du Sultan, destinés au Borou, et vingt-cinq destinés à Bibi seront mis en marche le plus tôt possible vers la station, où ils tiendront garnison.

Je pars pour Rafai, dans deux ou trois jours, afin de donner des instructions au commandant Nilis qui se reportera au Borou avec l'ancienne garnison du fort de l'Adda et d'autres troupes, si c'est possible, formant ainsi un nouveau renfort de plusieurs Européens et de 150 à 200 soldats.

J'espère que vous vous maintiendrez tous dans le Nord et que vous saurez garder de bonnes relations avec les Nzengués.

Faki-Ahmed se serait retiré chez ces populations pour se mettre à la fois à l'abri de notre vengeance et de l'attaque des derviches.

Je n'ai pas besoin de vous recommander la plus grande vigilance, non seulement pour les derviches, mais pour tous les chefs, tels que Nasr.

Félicitez publiquement tous ceux qui se sont distingués par leur énergie et leur courage au Borou.

La lettre se terminait en conseillant à Colmant de régler sa marche de manière à ne pas arriver au Borou avant « que le courrier (de Delanghe) eût atteint Walhousen et Donckier ».

Par un autre pli du même courrier, Delanghe demandait à Colmant de lui faire parvenir au plus tôt, dès son arrivée au Borou, rapport sur la situation qu'il constaterait sur place, et, notamment, « sur l'affaire du 27 septembre dernier ».

*
* *

Ce courrier avait à peine quitté Semio, que Delanghe recevait de Walhousen la nouvelle que le chef Mimmiboie venait d'assassiner à Bibi des soldats de l'État et de Semio [8]. En même temps, Colmant apprenait par un courrier lui adressé par Walhousen, qui se trouvait à Morjane, qu'une bande de mahdistes s'avançait le long de la rive gauche du Borou, semblant se diriger sur Dem-Ziber.

Colmant décida de poursuivre sa route, mais aussitôt sa marche fut des plus malaisées : famines, feux de brousse. On avance lentement. Le poste de Bibi n'est pas loin, mais y arrivera-t-on avant la tombée de la nuit ?

Plus de vivres à trouver (écrit Colmant); le pays est ravagé, les villages vides sont brûlés, les plantations absentes, et bientôt le « Gomolo G'bwé » (la forte faim) se fera entendre. Il ne se passe pas un jour que je ne sois houspillé par de trop fugaces batteurs d'estrades; coups de feu, impuissants souvent; mais cela met mon monde sur les dents nuit et jour.

Et les herbes de la brousse étant parvenues à leur maturité, des incendies voulus menacent sans cesse notre route; les cendres chaudes arrêtent la marche régulière de mes flancs-gardes; on n'avance pas vite dans ces conditions. Au bivouac, dans la morne tranquillité de la belle nuit africaine, une voix puis-

---

(8) Lettre de Delanghe à Colmant en date du 15 novembre.

sante, lugubre, se faisait entendre parfois de bien loin : « Vous ne reverrez pas le poste de Bibi » (9).

Colmant arrive enfin à Bibi en pleine nuit. Tout y est brûlé. Sur l'emplacement de l'ancien village il reste un peu de sésame, des patates douces; heureusement le gibier à plumes y abonde.

Le lendemain, Rabeh arrive avec 57 Azande de renfort. Walhousen fait savoir qu'il se maintient à Morjane, bien qu'il y manque de vivres et surtout de sel.

A ce moment (octobre 1894) Walhousen n'avait pas encore pris connaissance des instructions que Delanghe devait lui envoyer de Rafai.

Laissant Lebègue à Bibi, Colmant part pour Deleb. Là, il tentera de s'emparer du petit chef Manguépé, pour le forcer à restituer des fusils volés au poste. On parcourt la brousse pendant cinq jours; pas de trace de Manguépé, mais on rapporte des vivres.

Rentré à Bibi, Colmant y prenait réception d'une lettre de Delanghe, en date du 15 novembre (de Semio), lettre vraisemblablement inspirée par les derniers événements survenus à Bibi et que venait de lui annoncer, de Morjane, Walhousen (assassinat de soldats du poste par le chef Mimmiboie).

Delanghe conseillait de ne pas s'aventurer pour le moment au delà de Bibi.

Si la trahison des indigènes et la famine (disait la lettre) rendent impossible l'occupation du pays dans le Nord, vous battrez en retraite dans les parages de Bibi ou sur Bibi même, afin de tâcher d'y subsister. Cherchez par tous les moyens à vous maintenir à Bibi en achetant du bétail chez les Nzengués et en faisant venir des caravanes de vivres de Rabeh, où vous enverrez un blanc et quelques soldats.

Exercez par de fortes patrouilles la surveillance autour de votre stationnement... Disposez de *la plus grande* partie de vos

---

(9) Voir *Petit Bleu* du 1er octobre 1899 et conférence donnée par Colmant à Bruxelles, au Cercle Africain, en novembre 1928.

étoffes pour les distribuer aux soldats qui sont depuis longtemps dans le Nord avec Walhousen et Donckier... Cent cinquante hommes ont reçu l'ordre de se diriger de Rafai vers Bibi ([10]). Je ne sais s'ils sont déjà en route.

Cette lettre de Delanghe, tout en conseillant la prudence, n'allait pas jusqu'à interdire de pousser au delà de Bibi.

En conséquence, Colmant décide de se rendre à Morjane pour se joindre à Walhousen et Donckier. De la sorte, il n'arrivera au Borou qu'en même temps que Walhousen.

De Bibi, où il laisse Lebègue, Colmant part pour Morjane, accompagné de Rabeh et 50 Azande, flanquant à droite sa marche.

La jonction avec Walhousen et Donckier a dès lors permis de concentrer à Morjane une colonne de 220 hommes.

*
* *

décemb. 1894. Réunis à Morjane, dès le 9 décembre, Colmant, Walhousen et Donckier arrêtent un dispositif de marche vers le Nord.

Colmant et Walhousen partiront ensemble par Liffi, pour pousser jusqu'à Tarragone, où — on vient de l'apprendre — Nasr s'est retranché.

Donckier partira en direction du Borou avec 60 hommes. Le 11 il est déjà à Modanga.

A peine Colmant et Walhousen ont-ils quitté Morjane que Colmant reçoit de Delanghe un courrier lui annonçant la signature de la Convention franco-congolaise du 14 août 1894, abandonnant à la France la région située au Nord du Bomu.

La lettre était datée de Semio, 30 novembre. Elle était laconique :

MONSIEUR LE LIEUTENANT,

J'ai l'honneur de vous faire connaître la conclusion d'un traité franco-congolais limitant les possessions de l'État au

([10]) Allusion aux instructions données à Nilis de quitter le Shinko pour gagner le Borou.

Bomu jusqu'à sa source, et à la ligne de faîte Congo-Nil, jusqu'au 30° méridien Est de Greenwich.

Toutes les troupes que nous avons dans le Nord doivent se retirer et vous les dirigerez, dès qu'elles seront concentrées à Bibi ou à Rabeh, sur notre Résidence de Bakrakra ([11]), avec tout le matériel et les marchandises.

Vous ne communiquerez à personne la raison de notre marche rétrograde; il suffira de dire que c'est moi qui vous rappelle. Le sultan Semio est averti.

CHAPITRE XV.

TRACTATIONS DIPLOMATIQUES DE 1894.

Février 1894. En février 1894, Haussmann et Monteil, envoyés à Berlin pour la délimitation franco-allemande du Cameroun, avaient, comme nous l'avons vu, terminé leur mission.

A ce moment, le Quai d'Orsay, voulant reprendre avec l'E. I. C. les discussions relatives au haut Ubangi, préparait l'envoi à Bruxelles de ses deux délégués auxquels se joindrait Hanoteaux.

19 mars. Le 19 mars le Gouvernement français créait enfin le Ministère des Colonies; son premier titulaire était le sénateur Boulenger. La question du haut Ubangi allait être reprise plus activement.

Le premier acte du Gouvernement français fut d'arrêter,
20 mars. dès le 20 mars, un arrangement avec l'E. I. C., consistant à reconnaître, jusqu'à plus ample examen, *le statu quo en amont du confluent Uele-Bomu* ([1]).

Mais, dès avril, Dolisie, rentré en France, était appelé au Cabinet de Casimir-Périer, président de la République, pour y traiter de la question du haut Ubangi ([2]).

Il y vola (écrit de Chavannes) pour apprendre aux diplomates qu'on peut dans un traité introduire *implicitement* des longitudes, sans que personne s'en aperçoive (!).

([11]) S.-O. de Semio.

([1]) Documents privés inédits.

([2]) DE CHAVANNES, *Le Congo français*.

Que proposa à cette occasion Dolisie ? Nous ne savons. En tout cas, quelques jours plus tard il fut décidé de reprendre les pourparlers entre Paris et Bruxelles.

16 avril. Dès le 16 avril (1894) se réunissait à Bruxelles, au siège de l'E. I. C., dans la salle du Conseil supérieur, une Commission chargée d'examiner le litige de la frontière du Bomu.

Du côté français, les délégués étaient : Gabriel Hanoteaux, alors Directeur des Consulats et des Affaires commerciales au Quai d'Orsay; Jacques Haussmann, chef de la Division politique au Ministère des Colonies; Desbuissons, géographe du Ministère des Affaires étrangères. Du côté de l'E. I. C. : Legrelle-Rogier; le chevalier de Cuvelier; Liebrechts et Milz.

21 avril. Les discussions se poursuivirent jusqu'au 21 avril, puis furent suspendues. On n'aboutissait pas même à une entente transactionnelle.

8 mai. Le 8 mai, Casimir-Périer faisait savoir au baron Beyens que « la France regrettait, comme le Congo, que les pourparlers de Bruxelles n'eussent pas abouti ». Il ajoutait : « Pour mettre fin à la possibilité de conflits dans le haut Ubangi, nous croyons utile de recourir à l'arbitrage ».

*
* *

Cependant, le Roi et le Cabinet britannique avaient préparé une convention basée sur la reconnaissance par l'E. I.C. de celle en date du 1er juillet 1890, passée entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne, délimitant leurs sphères d'influence respective dans le bassin du haut Nil.

En vertu de cette Convention du 1er juillet 1890, la Grande-Bretagne comprenait dans sa sphère d'influence, entre autres territoires situés à l'Ouest du grand fleuve, tout le bassin du Bahr-el-Ghazal. Or, c'était de ce côté que l'E. I. C. poussait depuis quatre ans son extension territoriale.

Pour éviter tout conflit avec la Grande-Bretagne, celle-ci

désirant au surplus barrer aux Français la route du Nil, le Roi avait obtenu d'occuper à bail les territoires compris entre le Nil, à l'Est; au Sud et à l'Ouest, une ligne partant du lac Albert en amont de Mahagi, pour suivre la crête de partage du bassin du Nil de celui du Congo, jusqu'au 25e méridien Est de Greenwich; de là, la frontière suivrait ce méridien jusqu'au 10e parallèle Nord, puis ce 10e parallèle jusqu'au Nil, soit immédiatement au Nord de Fachoda.

12 mai. La Convention fut signée à Bruxelles le 12 mai 1894, par M. van Eetvelde et Sir Francis Richard Plunkett.

*
* *

Dès qu'à Paris on eut pris connaissance de la Convention anglo-congolaise du 12 mai, la presse jeta feu et flamme et déclara, dans une série d'articles des plus violents, que jamais le Gouvernement n'en reconnaîtrait la validité.

Une demande d'interpellation fut déposée à la Chambre des députés.

En même temps, répondant à la proposition d'arbitrage du 8 mai, Legrelle-Rogier faisait connaître, le 24, à Casimir-Périer, l'accord du Roi. Le Roi, ajoutait-il, propose à la France d'accepter comme arbitre le Président des États-Unis. En attendant, il restait acquis que le statu quo du 20 mars serait respecté. Mais la France n'agréa pas le choix de l'arbitre proposé par le Roi.

Sur ces entrefaites, un changement de ministère avait eu lieu en France et le portefeuille des Affaires Étrangères avait été confié à Gabriel Hanoteaux. Ce choix était significatif. Delcassé devenait ministre des Colonies.

*
* *

Juin. Rentré en France, en juin, de Chavannes était invité par Delcassé à venir lui faire rapport au Ministère des Colonies sur la situation au Congo et sur « l'œuvre de Liotard ». Liotard ne dut donc pas y avoir été de même convoqué pour traiter personnellement la question.

Du Ministère des Colonies, de Chavannes se rendit au Ministère des Affaires Étrangères; à son tour, Revoil, chef de cabinet d'Hanoteaux, avait tenu à l'entendre.

***

7 juin. La séance de la Chambre française du 7 juin fut consacrée au débat sur la Convention anglo-congolaise du 12 mai précédent. MM. Etienne et Deloncle interpellèrent Hanoteaux.

M. Etienne prit le premier la parole. Il s'en prit surtout à l'Angleterre, « toujours sur la route de la France » dans son expansion coloniale.

M. Deloncle, qui lui succéda à la tribune, renchérit : « Nous avons une politique loyale, déclara-t-il, aux applaudissements de la Chambre; nous ne violons jamais les traités... ».

Enfin, M. Hanoteaux prit la parole [3] et déclara qu'il avait à présenter ses observations sous un double aspect : « Cet arrangement (anglo-congolais du 12 mai 1894) soulève d'abord, dit-il, une question de politique générale africaine, ou, plus précisément, d'équilibre africain. Il intéresse ensuite, il affecte des droits qui *appartiennent spécialement à la France.* »

D'après lui, en vertu de l'Acte de Berlin, « le bassin de ce grand fleuve (le Congo) était placé sous la haute surveillance de l'Europe. Si l'Europe croyait pouvoir disposer d'une partie considérable de ce bassin pour en confier l'administration à une compagnie privilégiée, cette Association Internationale, comme son nom l'indique, ne pouvait subsister légitimement qu'en se conformant aux principes et aux obligations édictés dans l'Acte dont elle tenait ses droits. » (Sur les bancs : *très bien ! très bien !*) « Ces conditions sont-elles respectées par la Convention anglo-

(3) *Comptes rendus des débats de la Chambre des Députés*, 7 juin 1894, pp. 935 et suiv.

congolaise ? Je n'hésite pas à répondre : non ! » (*Applaudissements.*)

Et M. Hanoteaux de poursuivre :

« Un acte qui fait sortir l'E. I. C. des limites générales qui circonscrivent le bassin du Congo, qui l'arrache à son champ d'action naturel, qui accroît ses charges et ses responsabilités, qui développe outre mesure ses ambitions, qui fausse son attitude, qui le met en état de rupture — pacifique, je le veux bien, mais en état de rupture — avec les puissances qui ont signé à son berceau et qui sont ses voisins sur des espaces immenses; qu'un acte où le droit de préférence réclamé par la France est éludé, sinon directement atteint; qu'un acte dont l'un des résultats est de mettre les nationaux des différentes puissances et les puissances elles-mêmes dans leurs relations avec l'E. I. C. sur un pied d'inégalité flagrante; je dis qu'un tel acte est en contradiction formelle avec ce que j'appelais tout à l'heure le droit international africain. » (*Applaudissements.*)

M. Hanoteaux fit valoir ensuite que l'intégrité de l'empire ottoman était atteinte par l'occupation du Nil.

Passant aux droits particuliers de la France, il rappela que la Convention de 1887 assignait pour limites à l'E.I.C. le thalweg de l'Ubangi jusqu'au 4e parallèle et pas au delà. En conséquence, il reprochait à l'E. I. C. d'avoir poussé son occupation au Nord du 4e parallèle et installé des postes dans les territoires réservés à la France par la Convention (4).

Interprétant les actes d'occupation de l'E.I.C., il ajouta:

« Les Belges nous opposent sur le haut Ubangi une situation de fait en nous disant : « Vous n'avez pas occupé le territoire au delà du 4e parallèle. A nous de l'occuper (5).

(4) En réalité, la Convention interdisait à l'E. I. C. d'occuper en amont du 4e parallèle Nord la rive droite du haut Ubangi, en même temps qu'à la France d'occuper la rive Sud. Elle ne faisait pas mention du Bomu, et pour cause.

(5) Confusion entre Ubangi et Bomu. L'E. I. C. ne fit jamais acte d'occupation sur la rive Nord du haut Ubangi.

Il conclut, aux applaudissements de la Chambre que, jusqu'à plus ample informé, la France considérait la Convention anglo-congolaise du 12 mai comme nulle et de nul effet (6).

En conséquence, à l'unanimité des membres présents, la Chambre vota l'ordre du jour suivant :

« La Chambre, approuvant les déclarations du Gouvernement et convaincue que, s'appuyant sur les engagements internationaux, il saura faire respecter les droits de la France, passe à l'ordre du jour. »

Aussitôt, M. Delcassé, ministre des Colonies, déposa une demande de crédits de 1.800.000 francs.

Le rapport fut fait d'urgence et la somme votée, à la
9 juin. presque unanimité, dans la séance du 9 juin.

Le crédit devait servir à la protection des intérêts généraux français en Afrique, avec cette restriction que la plus grosse part, 1.100.000 francs, serait affectée au renforcement des postes du haut Ubangi, placés en face des postes de l'E. I. C., et à la construction de canonnières qui pourraient remonter le Congo et ravitailler plus aisément les troupes françaises.

*
* *

« Aucun des orateurs (fit remarquer A.-J. Wauters, dans le *Mouvement géographique*, en commentant ce débat) n'avait montré en quoi la Convention lésait la France. Le plus clair a été ce qu'a dit M. Etienne, quand il a signalé, à propos du traité, un parti pris de l'Angleterre de contrarier, en matière coloniale, la politique française. Aucun n'a cherché à démontrer que la Convention a été dressée contre des *intérêts français acquis*. Il y eût eu, certes, de nombreux adversaires à la Convention en Belgique, si l'on avait cru y voir un acte d'hostilité contre la France. »

---

(6) Comme nous l'écrivons dans la préface de ce mémoire, nous tenons à n'ajouter aucun commentaire aux événements, discours, etc., que nous rapportons dans cette « Chronique ».

*
* *

Juillet. Fin juillet il était décidé que les négociations franco-congolaises, interrompues depuis avril, reprendraient à Paris le plus tôt possible.

Les plénipotentiaires désignés à cette fin furent, du côté français, Hanoteaux et Haussmann, et du côté de l'E. I.C., MM. Devolder et Constant Goffinet.

Legrelle-Rogier, qui avait tant de fois assumé de semblables missions, venait, à ce moment, de résilier ses fonctions de secrétaire d'État aux Affaires Étrangères de l'E. I. C., pour réintégrer la diplomatie belge. (Il était désigné pour La Haye.)

Les pourparlers allaient enfin aboutir dans les conditions qu'il eût été possible d'admettre dès le mois d'avril [7], si le Gouvernement français ne s'était cantonné dans l'intran-
14 août. sigeance. Par la Convention du 14 août 1894, la France et l'État Indépendant s'accordaient enfin en ces termes :

« La frontière entre l'État Indépendant du Congo et la Colonie du Congo français, après avoir suivi le thalweg de l'Ubangi jusqu'au confluent du Bomu et de l'Uele, sera constituée ainsi qu'il suit :

» 1° le thalweg du Bomu jusqu'à sa source;

» 2° une ligne droite rejoignant la crête de partage des eaux entre les bassins du Congo et du Nil. A partir de ce point la frontière de l'État Indépendant est constituée par la dite crête de partage jusqu'à son intersection avec le 30e degré de longitude Est de Greenwich (27°40′ de Paris)...

L'E. I. C. s'engage à renoncer à toute occupation et à n'exercer à l'avenir aucune action politique d'aucune sorte à l'Ouest et au Nord d'une ligne ainsi déterminée :

» Le 30e degré de longitude Est de Greenwich, à partir de son intersection avec la crête de partage des eaux du bassin du Congo et celui du Nil, jusqu'au point où ce

---

(7) Voir ma *Grande Chronique de l'Ubangi.*

méridien rencontre le parallèle 5°30′, puis ce parallèle jusqu'au Nil. »

*
* *

La France obtenait ainsi l'évacuation du Nord du Bomu par l'E. I. C. et se voyait déjà large ouverte la route de Mechra-el-Rek, lui permettant de déboucher sur le Nil, au confluent du Bahr-el-Ghazal.

Mais, du même coup, elle empiétait sur la zone d'influence que s'était réservée la Grande-Bretagne par la Convention anglo-allemande du 1er juillet 1890.

C'est donc l'Angleterre que les missions d'exploration françaises allaient trouver sur leur route et leur établissement au Nil, dès que le mahdisme aurait été mis en déroute au Sud de Karthoum.

CHAPITRE XVI.

L'EVACUATION.

1° Par la Mission Colmant.

Aussitôt prévenu de l'ordre d'évacuer les régions s'étendant au Nord du Bomu, Donckier quitte Modanga pour rejoindre au Biri (à Bibi) Colmant et Walhousen, qui regagnent ce poste.

Arrivé avec Walhousen à Bibi, Colmant y reçoit une lettre lui adressée par Delanghe et datée de Semio, 6 décembre :

Des instructions vous attendent sur la route de retour, à Bakari. Informez-moi des événements importants. Vous exprimerez à M. Walhousen toute ma satisfaction pour l'énergie qu'il a montrée au cours des opérations. J'ai signalé sa conduite ainsi que celle de Donckier de Donceel à l'Inspecteur d'État, M. Paul Le Marinel.

Cependant, à la réception de cette lettre, Colmant avait déjà, le 4 décembre, envoyé rapport à Semio-Résidence

sur tous les événements que lui avait appris Walhousen, comme aussi sur sa randonnée jusqu'à Morjane et son projet de départ vers Tarragone.

Le 21 décembre, Delanghe, à Semio, lui en accusait réception. A cette date il écrivait à Colmant :

Je viens de recevoir votre lettre du 4 décembre et les rapports qui l'accompagnent. C'est avec un réel plaisir que j'ai appris les succès de vos sous-ordres, qui sont décidément d'excellents et énergiques agents. Quel dommage que nous voici obligés de partir de là-haut ! Exprimez encore à ces Messieurs toute ma satisfaction.

*
* *

L'évacuation des territoires situés au Nord du Bomu devait être exécutée au plus tôt. Mais le regret de n'avoir pu pousser plus au Nord la marche qui les eût conduits, lui, Walhousen et Donckier, Lebègue, d'autres peut-être, sur le Bahr-el-Ghazal, décida Colmant à ne pas commencer la retraite vers Semio sans avoir au moins vu Dem-Ziber.

L'ancienne résidence de Lupton-Bey, la capitale déchue du Bahr-el-Ghazal, n'était-elle pas à trois étapes, une peu rudes il est vrai, de Bibi ?

Tandis que Walhousen et Lebègue préparaient l'évacuation du poste, Colmant pousserait au N.-E., jusqu'à Dem Ziber. En conséquence, le 22 décembre, au matin, il se mettait en route avec un détachement de trente soldats réguliers et cinquante pistonniers et lanciers de Semio.

Le 24, au soir, il était en vue de la célèbre station. Le 25 décembre Colmant écrit dans son carnet de route :

24 décemb. 1894. Hier (24 décembre), au loin, dans le ciel bleu, sur le versant d'un coteau magnifiquement situé, se détachent d'importantes constructions en briques séchées au soleil. C'est une grande ville, mais de singulier aspect. Dem-Ziber ! En un instant, toutes les péripéties de la capture du pauvre Lupton par les derviches me reviennent à l'esprit : Semio me les a contées tant de fois ! La cité a subi un long siège; tout y est crénelé.

Je ne devais rester que vingt-quatre heures dans ces parages;

j'eusse voulu y séjourner longtemps pour tâcher d'y trouver quelques précieux souvenirs. Mes patrouilles avaient surpris des (derviches) traînards; une nombreuse troupe (de mahhistes) devait fourrager dans les environs et les défroques enlevées m'annonçaient bien cette fois des madhistes. Je n'avais que 80 soldats, dont 50 de Semio, et mes munitions étaient comptées. Il fallait rejoindre nos forces laissées à Bibi et rallier nos postes du Boru avant de revenir au Bomu. Les pieds en sang, trois jours après (28 décembre), j'étais rentré à Bibi [1].

*
* *

décembre. Rentré le 28 décembre à Bibi, Colmant y recevait presque aussitôt un courrier daté de Semio, 23 décembre. Delanghe lui demandait d'évacuer « au plus vite » Bibi, en se repliant sur Bakari, en gardant tout son monde réuni et en cantonnant sous bonne garde. La retraite devant s'opérer avec prudence et dès lors avec quelque lenteur, Delanghe estimait que l'arrivée de Colmant et de ses gens à Semio ne devait avoir lieu que le 1er février.

*
* *

Les dispositifs de retraite sont donc arrêtés.

anvier 1895. Le 7 janvier (1895) Lebègue part en avant-garde vers Bakari.

Walhousen part le lendemain, 8, avec une partie du détachement. En route, il croise Siéron, chef de poste de Bakari, chargé par Delanghe de se porter à la rencontre de Colmant, Walhousen et Donckier. Siéron poursuit vers Bibi. C'est par Siéron et le courrier qui l'accompagne que Colmant apprend les derniers événements qui se passent au S.-E. dans la vallée de la Dungu, et au Nord dans celle du Boru; à l'Est de Dungu, Francqui, à deux reprises, a battu les derviches, dont le chef Arabi serait tombé dans

---

(1) Conférence donnée par Colmant à Bruxelles, au Cercle Africain, en novembre 1928.

la défaite [2]. Du Boru, les mahdistes se retirent vers le Nord pour gagner, dit-on, Hofrah-el-Nahas et vraisemblablement s'y reformer sous un nouveau chef.

16 janvier. Le 16 janvier (1895), Colmant et son détachement, Rabeh et ses hommes, en compagnie de Siéron, quittent à leur tour Bibi. Trois jours plus tard, Donckier suit, à l'arrière-garde.

Le bruit de l'évacuation définitive de la région par les détachements de l'E. I. C. (écrit Colmant) avait déjà produit chez les indigènes, du Boru au Bomu, le plus fâcheux effet. En route le ravitaillement devient impossible. La colonne est même attaquée à coups de flèches et de sagaies. La dysenterie vient aggraver la faim. Les hommes, épuisés ou blessés, tombent, incapables de poursuivre la marche. On creuse en hâte des fosses pour soustraire les cadavres à l'appétit des cannibales.

Enfin, on est en vue de Semio-Résidence.

Là, le canon tonne, tout est pavoisé; au poste se trouvent l'Inspecteur d'État Baert, Foulon et Hecq, Walhousen et Lebègue, arrivé le 2 février; Donckier y arrive le 10 février [3].

2° Evacuation par l'expédition Hanolet.

De son côté, à Dabago, c'est le 1er décembre que Stroobant apprend la nouvelle de la Convention du 14 août 1894 entre la France et l'E. I. C.

Il reçoit ordre de descendre à Bangasso dès que Van Calster, revenant du Nord, sera rentré à Dabago.

Ce dernier, en compagnie d'Inver, y arrive le 31 décembre. Pendant ce temps, Hanolet, qui avait quitté Dabago, se trouvait à Kuria le 11 décembre et à Baso le 18, pour regagner Bangasso.

---

(2) Arabi échappa. Chaltin devait le retrouver le 17 février 1897 à Redjaf.

(3) Le drapeau qui avait accompagné Colmant au Nord du Bomu jusqu'à Dem-Ziber fut offert par lui, en juillet 1929, au Musée Colonial de Tervueren.

Van Calster arrivé à Dabago avec Inver le 31 décembre permettait à Stroobant de prendre aussitôt la route du Bomu (le 7 janvier), lui-même restant sur place pour remettre aux agents français le poste de Baso. A ce moment, Ibrahim et sa caravane se trouvaient toujours à Dabago.

Le 11 janvier Stroobant arrivait à Kuria avec 52 soldats.

17 janvier. Le 17 (janvier) il arrivait à Baso. Il y trouvait Henrion, chef de poste, qui se préparait à descendre à Bangasso ([4]). Stroobant apprenait à Baso la mort de Jacquemin, survenue le 4 décembre, à Kouneila, entre Djabir et Yacoma. Il y trouvait aussi un courrier l'avisant que le lieutenant Tonneau, pour l'E. I. C., et le lieutenant d'infanterie de marine français Vermot y arriveraient le dimanche suivant pour y procéder à la reprise du poste ([5]).

« Ce dimanche arrivent à Baso: Vermot, avec son escorte de 20 Sénégalais, et Tonneau avec son détachement. Peu après, vers midi, un courrier annonçait l'arrivée de Van Calster ».

La reprise de Baso s'est faite avec un cérémonial qui ne lèse en rien le prestige des partants et ne donne au nouvel occupant aucun air de conquête par les armes.

Soldats sénégalais et congolais (écrit Stroobant) présentent les armes à la descente du pavillon bleu à étoile d'or, puis au hissement du drapeau français, puis encore aux deux drapeaux réunis.

A cette date le poste de Bangasso seul avait été remis aux Français; tout le reste, évacué par les officiers de l'E. I. C., restera à l'abandon.

([4]) Henrion avait été désigné comme adjoint à Buret au poste de Baso, le 11 avril 1894. Buret étant décédé le 3 juin suivant, Henrion lui avait succédé.

([5]) Vermot avait servi en Indochine, à Madagascar et à la Réunion. Il était arrivé sur le haut Ubangi, parce que désigné pour participer à l'expédition Monteil. (Note Stroobant.)

*
* *

Baso, remis le mercredi, Tonneau et Vermot se mettent
23 janvier. en route le 23 (janvier) pour Bangasso, pour, de là, remonter le Bomu et procéder à la remise de Rafai et Semio. Stroobant et Henrion font route en même temps.

28 janvier. Les deux caravanes arrivent à Bangasso le 28 janvier. Au poste, devenu français, résident Remy et Fuchs, « Remy, vieux marsouin très gai, ayant parcouru toutes les colonies françaises », écrit Stroobant.

Mardulier ([6]), venu de Lengo pour assister à la remise du poste, s'y trouvait encore.

Le lendemain, 29, officiers et détachement de l'E. I. C. passent définitivement sur la rive gauche.

Heymans a fondé, à l'occasion de l'évacuation, pour y transiter les vivres emportés vers Yacoma, ainsi que pour ravitailler d'Yacoma le poste de Lengo maintenu en amont, un poste, Kambo, sur le bas Bomu (rive gauche), au pied des chutes Hanssens, un peu en aval de l'ancien poste de Dango. Thiry, arrivé au Bomu (Bangasso) en mai 1894, en est chef de poste avec pour adjoint Inver.

A Lengo, résident Donnay, chef de zone du haut Ubangi-Bomu (zone s'étendant de Cétéma sur l'Ubangi, à Gufuru, sur le Bomu), et Toussaint, sous-officier arrivé au Bomu (Bangasso) en février 1894 et adjoint à Lengo depuis octobre. Le 18 février 1895, Henrion, descendu de Baso, est désigné pour Lengo en remplacement de Mardulier. Quant à Toussaint, il deviendra chef de poste de Kambo, en remplacement de Stroobant, successeur de Thiry, le 1er mai 1895.

*
* *

Stroobant descend à Lengo en compagnie de Mardulier,
12 février. chef de poste. Il y arrive le 12 février, suivi d'un jour par

---

([6]) Chef de poste de Lengo depuis le 15 décembre 1893.

Van Calster. Au départ de Bangasso, le chef sakkara leur a dit, gardant toujours vivace le souvenir de Vangèle :

Il y a longtemps, Katchéché (Vangèle) parti; puis Macharabou (Mathieu). Maintenant, vous partez. Dans peu de jours, Mardulier partira pour Lengo. Moi, je reste ici seul, avec blancs français ([8]).

Stroobant quitte Mardulier à Lengo et descend à Kambo le 20 février. Le 2 mars il y est atteint d'hématurie. Dès le lendemain arrive de Lengo le docteur Braeckman; le 4 mars, Stroobant est considéré comme sauvé. Il est commissionné pour Kambo en remplacement de Thiry, désigné pour Zongo ([9]).

Au confluent Uele-Bomu, le poste d'Yacoma vient d'être porté à l'embouchure même de l'Uele et confié à Nilis, avec, pour adjoints, le docteur Braeckman et trois sous-officiers.

De même qu'Yacoma belge, le poste français des Abiras a été déplacé. Les Français, désormais maîtres du bas Bomu, rive droite, ont porté leur poste un peu en amont de Kambo, à Wango. Y réside le lieutenant de marine François ([10]). La succursale de la maison hollandaise (gérant M. Vanden Anden) a suivi le nouveau poste administratif.

*
* *

Enfin, Gérard, à Katuaka (fort de l'Adda), depuis fin mars 1894, immédiatement après avoir reçu ordre d'évacuer sa garnison pour la porter vers le Borou, était à son

---

([8]) « Chaque fois (écrit Stroobant) que Bangasso venait nous visiter au poste, il rappelait l'arrivée de Vangèle : « Girriri mi hinga boudjou » pépé » (avant cela, je ne connaissais pas les blancs). »

([9]) Il y restera jusqu'au 10 mai, date de son départ, en compagnie de Nilis et Lanoy, pour la côte.

([10]) « François (écrit Stroobant) a fait les campagnes du Tonkin et du Dahomey; il retournera bientôt en France. Il est occupé à la construction de sa nouvelle station et est provisoirement installé dans notre vieille maison. »

tour, quelques jours plus tard, le 12 décembre, avisé qu'il avait à regagner Rafai, en exécution de la Convention franco-congolaise du 14 août ([11]).

3° Evacuation de Mopoie et Ndoruma.

Restait à évacuer Mopoie et Ndoruma.

Comme nous l'avons vu ci-dessus, au chapitre intitulé : « Installation chez Semio, Rafai, Sassa, Mopoie, Ndoruma », le sous-officier Van Holsbeek avait été commissionné, en janvier 1894, par Baert, pour la résidence de Semio. Là, il fut désigné pour fonder un poste chez Mopoie, au confluent Bangaro-Bomu. Il y attendait l'arrivée d'un officier ayant rang de Résident.

Ce ne fut que le 3 janvier 1894 que Puls, venant d'Europe, fut désigné à Boma pour se rendre chez Ndoruma. Il y arrivait en juin ou juillet 1894 ([12]). Revenu à Semio en décembre, il en repartait pour gagner Mopoie. Cependant, la Résidence de Ndoruma avait déjà été confiée titulairement au capitaine Janssens, venu de Bowili (Sud de l'Uele). Il avait gagné Ndoruma au début de septembre 1893.

Comme nous l'avons vu, fin novembre 1894 arrivait à Semio la nouvelle que venait d'être signée à Bruxelles la Convention franco-congolaise du 14 août. En conséquence, on crut nécessaire pour porter tout l'effort de l'occupation au Sud du Bomu, de supprimer des postes tels que Mopoie et Ndoruma, qui, sans avoir joué jusqu'alors le rôle de Rafai ou de Semio, avaient cependant été fondés pour servir de bases d'opérations vers le Bahr-el-Ghazal.

Le 12 décembre 1894, Delanghe, à Semio, écrivait à Fiévez, alors à Bakari :

Je donne ordre au Résident de Sassa de rappeler tout le personnel qu'il a détaché chez Tambura et Mopoie et de le

---

([11]) Nous ne possédons pas de documentation concernant la retraite de Gérard vers le Bomu.

([12]) Aucun document ne nous permet d'en préciser la date.

concentrer au Sud du Bomu, en un lieu central par rapport à Tambura ([13]), Mopoie, Ndoruma et Sassa.

Peu après, il fut décidé que Ndoruma serait plutôt évacué sur Mopoie, où Puls se rendait à cet effet.

Les deux garnisons, une fois réunies à ce poste, devaient descendre au Sud de Sassa, vers le moyen et le bas Uerré.

*
* *

L'évacuation du poste de Ndoruma allait être l'épisode le plus tragique de notre occupation du Bomu.

Puls reçut mission, avant que de lever son poste, de faire parvenir à Janssens, à Ndoruma, l'ordre de se replier sur Mopoie.

En conséquence, en janvier 1895 il envoya à Ndoruma Van Holsbeek, son adjoint, avec quelques hommes d'escorte et des porteurs que lui avait fournis Mopoie, pour porter à Janssens l'ordre de lever immédiatement sa station.

La veille du départ de Van Holsbeek, Mopoie, soupçonnant chez Ndoruma des intentions que l'histoire de ce dernier, mieux connue de lui que des Européens, semblait justifier, dit au sous-officier : « Je vous conseille de ne pas vous rendre en personne au poste de l'Uerré. Ndoruma ne cherche qu'à augmenter son armement. Pour y arriver, tous les moyens lui paraîtront bons. Quand vous aurez quitté la station, il vous attaquera pour s'emparer de vos fusils et de vos munitions. »

Van Holsbeek avait ordre de rejoindre Janssens. Il crut ne pouvoir en différer l'exécution et prit la route de Ndoruma.

Fin janvier 1895, Van Holsbeek arrivait donc à Ndoruma et remettait à Janssens l'ordre de lever la station. Jugeant que le nombre de porteurs fournis par Mopoie était insuf-

---

([13]) Nous ne possédons aucun document relatif à l'évacuation du poste noir de Tambura.

fisant pour évacuer les munitions, les bagages, les marchandises, Janssens envoya un sergent noir au village de Ndoruma pour inviter le chef à se rendre à la Résidence. Il avait évidemment l'intention de lui annoncer l'évacuation du poste et de lui demander un supplément de porteurs.

D'après les relations indigènes ([14]), le sergent s'acquitta en ces termes de sa mission :

« Le capitaine t'appelle au poste, mais je te conseille de ne pas y aller; je crois qu'il veut se saisir de toi... »

A cette étrange communication, Ndoruma aurait répondu :

« Dis au capitaine que je ne puis me rendre au poste, mais que je lui fais remettre les cinq pointes d'ivoire et les deux paniers de poules que voici. »

Le lendemain, le capitaine renvoya à Ndorumo le même sergent, insistant pour que le chef se rendît au poste européen. Le chef répondit au sergent :

« Pourquoi m'y rendrais-je ? Tu m'as dit toi-même que si j'y allais je serais arrêté. Je n'y vais donc pas. »

Le sergent ne rapporta à Janssens que les derniers mots de la réponse.

Deux jours se passèrent dans l'attente d'un revirement de la part de Ndoruma. Puis, Van Holsbeek se rendit en personne au village du chef. Il trouva les cases abandonnées.

En même temps, le bruit se répandait dans la chefferie que Ndoruma, menacé par les Européens, avait quitté sa résidence. De toutes parts les indigènes s'armaient et déjà se dirigeaient vers le village de leur chef.

Au retour de Van Holsbeek, Janssens décida de détruire les marchandises et les bagages qu'il ne pouvait évacuer, faute de porteurs.

Le lendemain, la garnison de Ndoruma prenait la route de Mopoie. Van Holsbeek marchait en tête avec ses

---

([14]) HUTEREAU, *Histoire des peuplades de l'Ubangi et de l'Uele.*

hommes. Le gros des soldats suivaient, avec les porteurs, les femmes et les enfants. Janssens fermait la marche avec une partie de son propre contingent.

La caravane traversa l'Uerré (de rive Sud à rive Nord) en aval du sentier qui reliait la station à la résidence de Ndoruma. Arrivée au village Mozunga, l'avant-garde se heurta à quelques indigènes armés, qui, aussitôt, se mirent à crier, lançant des appels dans toutes les directions. Soudain, un coup de fusil partit du côté des indigènes : immédiatement, quelques décharges répondirent de notre côté. La caravane poursuivit sa marche le long du sentier, tandis que les indigènes accouraient de plus en plus nombreux, hurlant, tirant des coups de feu, lançant javelots et trombaches.

Aussi, la marche se ralentit, devient une épouvante; soldats, porteurs, femmes tombent. On ne peut songer à les relever, à les emporter. On marche ainsi depuis une heure et, déjà, la caravane a dû quitter la route de Mopoie : elle dévie vers le Nord, refoulée de ce côté par les assaillants. Tout à coup, un assaut plus fougueux s'abat sur la colonne, y fait une trouée. Janssens, à l'arrière, tombe, la poitrine déchirée d'un coup de lance. Les porteurs, pris de panique, jettent leurs charges et bondissent dans la brousse. Les femmes et les enfants, éperdus, abandonnent le sentier. Tous ces malheureux tombent sous les coups des Azande.

D'instinct, quelques soldats encore valides courent se rallier autour de Van Holsbeek.

A l'arrière, Janssens, gisant sur le sentier, est achevé par les assaillants.

La colonne étant coupée, Van Holsbeek ignore ce qui se passe à l'arrière. On marche, on tiraille depuis des heures; les munitions s'épuisent.

Les Azande constatent que la résistance faiblit; de nouveaux assauts se succèdent. Pas un soldat qui ne soit blessé. Van Holsbeek, calme, d'un sang-froid qui en impose aux

agresseurs, est toujours en tête. Les lances l'ont frôlé, les broussailles du chemin ont déchiré ses vêtements.

Vers le soir il arrive à la Puluka, affluent du Biki; là, épuisé par de longues heures de combat, sous un soleil de feu, n'ayant trouvé pour rafraîchir sa gorge desséchée que quelques feuilles et des herbes arrachées hâtivement le long du chemin, il s'adossa à un arbre, entouré des huit hommes qui lui restaient. A cet endroit, tous brûlèrent leurs dernières cartouches, et quand le dernier soldat ne fut plus qu'un cadavre, Van Holsbeek, — immobilisé par une lance plantée dans la cuisse, — de son revolver abattit à ses pieds deux Azande qui s'élançaient sur lui. Alors, il appuya le canon de son arme contre sa tempe et se fit sauter la cervelle. Il tomba près des corps des huit braves noirs, au centre d'un cercle de cadavres ennemis.

La dépouille de Van Holsbeek fut portée à Ndoruma, qui lui donna une sépulture dans un coin de son village.

Puls, moralement et physiquement miné par les événements de Ndoruma, mourait à Mopoie, de fièvre bilieuse, le 19 avril suivant. Il n'avait pu procéder lui-même à l'évacuation du dernier poste du Bomu.

EPILOGUE.

Loin de mettre fin à tout nouvel incident de la part de de Brazza, la Convention franco-congolaise du 14 août 1894 l'avait une fois de plus aigri, et il se rabattit, toujours pour faire échec à l'E. I. C., sur une question de frontière restée litigieuse aux abords de Manyanga, depuis la délimitation de novembre 1886 (1).

Pour régler le litige conformément à ses vues, il demandait au Ministère des Colonies que de Chavannes reprît le chemin de l'Afrique pour procéder à une rectification de frontières. A Paris on se borna à rejeter purement et simplement la proposition (2).

Le Gouvernement français entendait bien en finir avec toutes les contestations qu'avait soulevées de Brazza depuis treize ou quatorze ans.

Sa situation sur la rive Nord du Bomu était un fait acquis et ne tendait désormais qu'à poursuivre vers le Bahr-el-Ghazal et le Nil la marche de ses missions. Liotard reprit la route du haut Ubangi et fit procéder sans hâte à la reprise des postes remis par les officiers de l'E. I. C. au Nord du Bomu.

L'avance se poursuivit lentement. Ce ne fut que le 1er juin 1897 qu'elle atteignit Dem-Ziber (3).

Cependant, dès au plus tard en août 1895, le lieutenant Mahieu, de l'infanterie de marine, se trouvait déjà installé chez Semio. A ce propos, il est intéressant de reproduire

---

(1) Question qui ne fut réglée qu'en 1903.

(2) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 355.

(3) A ce propos, notons les informations fantaisistes que lançait la presse. Le 18 août 1895, le *Temps* annonçant le retour, en France, de Vermot, écrivait que cet officier s'était rendu dans l'Equatoria et avait parcouru la région où prend source l'*Uele !*

ici les lettres adressées par cet officier à Colmant, installé alors chez Sassa :

Semio, 3 septembre 1895. — Nous sommes encore réduits à nous contenter des cartes publiées d'après Schweinfurth, Junker, Lupton. Vous me rendrez certainement un grand service en me renseignant sur une route que je suis appelé à parcourir un jour. J'ignorais qu'il y eût un poste belge si près de mon poste... Depuis notre séjour au camp que nous avait préparé Semio, en face de l'ancien poste belge, près d'une rivière marécageuse, il ne se passe pas une semaine sans que j'aie un accès de fièvre.

Semio, 25 septembre 1895. — L'endroit où je suis établi, vous devez le voir de votre poste. En effet, le poste est situé sur le bord du Bomu, sur un plateau qui, s'élevant ensuite au Nord, domine la vallée de la rivière de 60 à 100 m. Du haut de ce plateau on a une superbe vue. Je suis sûr que de là, avec une lorgnette, on doit voir le point où vous êtes établi. D'ailleurs, du poste on voit très bien les plantations dépendant d'un village appartenant à un frère de Sassa. En saison sèche, l'endroit où je suis doit être sain; il domine directement la rivière de 20 à 30 m. J'attribue mes accès de fièvre aux défrichements que je fais effectuer autour de mon poste. Impossible de chasser dans cette contrée; partout les herbes sont trop hautes; on ne voit rien. Cette contrée est fort peu connue. Je puis dire que toutes les cartes qui en ont été publiées sont trop insuffisantes. J'ai montré une de ces cartes à Semio, il m'a indiqué une foule de rectifications. Mais quelle confiance peut-on avoir en lui ? Justement, il prétend connaître fort peu de ce côté-ci de ses États. C'est pourquoi les renseignements que vous voudrez bien me communiquer sur mes régions me seront d'un grand prix. Pour plus de précision, je vous dirai que mon poste est sur le Bomu, à une vingtaine de kilomètres en amont de l'ancien poste de Semio.

Semio, 27 septembre 1895. — A propos de Faki Ahmed : jusqu'à présent, Rafai et Semio nous l'avaient présenté comme une espèce de martyr; on était presque tenté de pleurer sur ce malheureux sultan, chassé de ses États; maintenant, ce n'est qu'un vulgaire chasseur d'esclaves. J'ai entendu parler, par des gens de Faki Ahmed, des combats que celui-ci a soutenus; il suffit de quatre, de huit hommes par terre, pour que plusieurs

centaines d'individus lâchent pied. Il paraît d'ailleurs que maintenant les derviches perdent du terrain. Ils viennent encore dernièrement de se faire battre par Abrischa et ont reculé très au Nord. Je ne crois pas pour le moment au péril derviche.

Rafai nous disait, pour obtenir des fusils : « A la saison sèche, les derviches vont marcher sur Semio et Rafai ». Tantôt, il nous annonçait 3.000, tantôt 20.000 derviches.

J'attends dans les trois mois l'arrivée de mon remplaçant. Je ne suis en Afrique que depuis le 7 mars 1894, mais vous savez que chez nous, comme nous devons retourner périodiquement dans les colonies, le temps à passer hors de France est relativement assez court. Ici, nous ne devons rester que deux ans, ou peut-être même 18 mois; cela n'était pas encore décidé quand nous sommes débarqués à Loango... Savez-vous combien de porteurs nous avions personnellement pour monter de Loango à Brazzaville ? Trois ! Je n'ai pas emporté de lit; je couchais sur mes caisses... Actuellement, mon poste est presque fini.

Par une lettre datée du 12 octobre 1895, mais dont nous ne possédons pas le texte, Colmant donnait à Mahieu des renseignements sur la route conduisant de Semio à Rabeh.

Le 19 novembre Mahieu y répondait, en disant notamment :

Puisque le Commissaire du Gouvernement est actuellement ici, j'ai l'intention de me faire envoyer en exploration du côté de Rabeh; mon rêve serait de boire à la source d'un des affluents du Nil. D'après des calculs fort peu consolants pour moi, mais néanmoins très vraisemblables, mon remplaçant ne peut être ici avant février ou mars. J'aurai donc largement le temps de faire le voyage.

Le 9 décembre Mahieu reprenait :

J'ai actuellement fini mon poste. J'ai demandé à faire une petite exploration du côté de Rabeh. Pour aller, je vais en somme suivre le même itinéraire que vous; arrivé à Rabeh, je rayonnerai un peu de tous les côtés.

*
* *

Cependant, dès janvier 1895, pour préparer la marche des missions vers le Nil, Hanoteaux avait négocié un arran-

gement avec l'Angleterre, par des conversations de cabinet à cabinet; mais, à Paris comme à Londres, les Parlements avaient énergiquement refusé d'y donner leur agrément.

Dès mars 1895 Lord Grey déclarait s'opposer formellement à toute avance sur le Nil, laquelle serait considérée comme un acte inamical par l'Angleterre. Hanoteaux avait échoué et n'avait pu qu'échouer dans ses négociations.

de Chavannes, encore dominé par ses illusions et ses préoccupations anciennes, n'en écrira pas moins en 1936 (4) :

Si la mission Monteil avait agi sans délai, dès sa constitution, elle serait *peut-être* arrivée sur le Nil avant la fin de 1894.

Il perd tout à fait de vue qu'en 1894 tout le bassin Nord du Bomu, depuis le Haut-Kotto à l'Ouest, était encore occupé par l'E. I. C. et que les officiers français, soucieux d'éviter tout incident, s'étaient bien gardés de renouveler, au cours de cette période, le coup de Liotard aux Abiras, le 16 mars 1893.

de Chavannes n'avoua ses illusions dissipées et la vanité de ses anciens calculs que quand éclata l'incident de Fachoda. La mission Marchand n'était partie qu'en 1896. Arrivé à Loango, son chef avait eu avec de Brazza d'assez âpres discussions (5), portant sur quoi ? de Chavannes n'en dit mot. Mais il est vraisemblable que de Brazza avait tenté de s'imposer à Marchand, qui, de son côté, était bien décidé à suivre un programme arrêté par lui avant son départ pour l'Afrique.

Les Français, devançant Marchand (6), n'avaient atteint

---

(4) Date de la publication du *Congo français*.

(5) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 366.

(6) Liotard avait, avec Hossinger, atteint Tambura en février 1896, soit plus d'un an après l'évacuation du Nord du Bomu par l'E. I. C. (*Mouvement géographique*, 11 septembre 1898, p. 495). Tambura devint « Fort Hossinger ».

Dem-Ziber que le 1er juin 1897. Marchand n'arrivait à Fachoda que le 10 juillet 1898. de Chavannes omet-il à dessein, dans son *Congo français*, de signaler l'aide que la mission Marchand avait obtenue, et largement, du Gouverneur général de l'E. I. C., le baron Wahis ?

Fachoda lui inspire enfin cette remarque :

« A l'échec de la mission Marchand, on voit qu'on n'a marché que pour la forme. » Il s'en console en ajoutant : « L'événement a d'ailleurs procuré le rapprochement franco-britannique (7). »

*
* *

Le grand rêve de de Brazza et de de Chavannes d'atteindre le Nil, en refoulant les officiers de l'E. I. C., avait pris fin.

En 1897, de Brazza avait été définitivement sacrifié. Le Gouvernement français avait estimé, reconnaît de Chavannes, chez de Brazza trop de vantardise quant à sa pénétration lente et pacifique ainsi que sa responsabilité financière devant le Parlement. »

---

(7) DE CHAVANNES, *Le Congo français*, p. 359.

APPENDICE.

NOTICES BIOGRAPHIQUES.

BALAT, Georges, né à Namur le 13 octobre 1852; capitaine-commandant du génie; embarqué pour le Congo le 6 avril 1892; décédé à Bangasso le 19 avril 1893.

BODART, Henri, né à Fromelennes (Ardennes françaises) le 3 novembre 1859; lieutenant au 1er régiment de ligne; embarqué pour le Congo le 25 juillet 1893; arrive à Semio le 5 décembre 1893; y reste jusqu'au 2 mars 1894.

BONVALET, Gaston, né à Molenbeek-St-Jean le 4 mai 1856; lieutenant au 9e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 janvier 1893; tué le 2 mars 1894, en chefferie de M'Bili, tandis qu'il faisait route vers Ndoruma et Tambura.

BOULANGER, Désiré, né à Hingeon (Namur) le 12 février 1866; premier-sergent au 7e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 février 1893; réside à Yacoma de septembre 1893 à janvier 1894.

BRAECKMAN, Charles, né à Malines le 14 décembre 1864; médecin-pharmacien; embarqué pour le Congo le 6 juillet 1893; réside à Yakoma en 1893; décédé près d'Imessé le 23 novembre 1895.

BURET, Pierre, né à Witry (Luxembourg) le 3 février 1859; maréchal des logis au 1er guides; embarqué pour le Congo le 6 septembre 1892; décédé à Baso (Nord de Bangasso) le 3 juin 1894.

COLMANT, Florent, né à Jemappes le 22 novembre 1861; lieutenant au 8e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 novembre 1893; désigné pour l'Uele; à Niangara, Francqui le choisit pour l'accompagner dans une expédition qu'il projette de conduire de Semio à Dem-Ziber; arrive à Semio le 10 octobre 1894. A ce moment, Francqui est obligé de regagner l'Uele pour parer

aux événements mahdistes qui se déroulent sur la Dungu. Il laisse Colmant à Semio avec instructions de s'adjoindre Walhousen et Donckier opérant au Borou, puis de gagner Dem-Ziber. Il atteint Dem-Ziber le 24 décembre 1894, quelques jours après que la nouvelle Convention franco-congolaise du 14 août 1894 (cession aux Français des territoires situés au Nord du Bomu) venait de lui parvenir. Revenu à Semio, il passe de là au poste de l'Uerré, puis de Mbima, etc., sur l'Uele. Revenu en Europe le 27 novembre 1896.

COWÉ, FLORENT, né à Quiévrain le 18 décembre 1866; sous-lieutenant au 14e de ligne; embarqué pour le Congo le 1er octobre 1891; décédé à Bakuma le 7 octobre 1893.

DE CORTE, VICTOR, né à Hoves-lez-Enghien le 16 février 1862; médecin; embarqué pour le Congo le 1er octobre 1891; désigné pour l'Ubangi-Bomu; rentre malade à Boma le 6 septembre 1892; s'y embarque pour l'Europe le 15 octobre 1893.

DELANGHE, FLORIMOND, né à Bruges le 25 juillet 1861; lieutenant du génie adjoint d'État-Major; embarqué pour le Congo le 6 avril 1892; désigné pour l'expédition du Nil. Au départ de Milz, commandant de cette expédition; arrive à Semio le 4 septembre 1894, en qualité de Résident; quitte Semio, malade, pour Rafai, le 31 octobre 1894; décédé en mer (Sierra-Leone) le 30 mai 1895 (voir ma *Grande Chronique de l'Uele*).

DE LA KÉTHULLE DE RYHOVE, CHARLES, né à Louvain le 6 décembre 1865; lieutenant aux carabiniers; embarqué pour le Congo le 18 décembre 1890; nommé Résident chez Rafai le 1er décembre 1892; conduit une première expédition au Nord de Rafai, de décembre 1892 au 23 avril 1893; une deuxième expédition, en compagnie de Nilis, vers Hofrah el Nahas; s'embarque à Boma pour l'Europe le 16 octobre 1894.

2e terme : aux Bangalas.

3e terme : camp d'Umangi.

DE MEYER, LÉOPOLD, né à Middelbourg le 9 avril 1863; sous-lieutenant aux 1er chasseurs à pied; a résidé à Yakoma du ? au ? , puis à Djabir; décédé à Bumba le 6 août 1893.

DE SCHRYNMAKERS, GASTON, né à Molenbeek-Saint-Jean le 24 décembre 1872; sous-lieutenant aux carabiniers; embarqué pour le Congo le 6 octobre 1893; désigné pour l'Ubangi-Bomu le 2 novembre 1893; en descend et passe à Coq le 14 juin 1895; le 14 juillet 1895 prend le commandement du camp d'instruction de Lukungu (?); descend malade à Boma et s'y embarque pour l'Europe le 17 mars 1896.

DESCOVILLE, LOUIS, né à Bruxelles le 18 mai 1872; maréchal des logis au 2e guides; réside à Yakoma du 1er novembre 1893 au 12 décembre 1893; s'embarque à Banane pour l'Europe le 1er octobre 1896.

2e terme : Bas-Uele.

DE SOETE, FLORENT, né à Bruxelles le 17 octobre 1869; sous-officier des grenadiers; embarqué pour le Congo le 6 mars 1894; arrive à Semio le 11 août 1894; décédé à Bumba le 21 mai 1895.

DEVERS, ARTHUR, né à Bruges le 25 janvier 1858; capitaine au 1er régiment d'artillerie; embarqué pour le Congo le 6 mars 1894; réside à Djabir, puis à Yakoma en 1895; s'embarque à Banane pour l'Europe le 26 février 1897.

DEZITTER, ARMAND, né à Flessingue le 18 mars 1868; agent de police à Bruxelles; embarqué pour le Congo le 6 septembre 1892; réside à Yakoma de janvier 1893 à mars 1893; décédé à Banzyville le 19 mai 1893.

DONCKIER DE DONCEEL, XAVIER, né à Ledeberg le 18 juillet 1871; maréchal des logis au 2e lanciers; embarqué pour le Congo le 6 septembre 1893; arrive à Semio le 20 janvier 1894; fait partie de l'expédition Fiévez, avec Walhousen, pour atteindre Dem-Ziber. Le 2 avril l'expédition est interrompue à Ombanga. Donckier reste seul dans la région du Borou jusqu'en novembre 1894, époque où il est adjoint à Colmant (voir chapitre XIV). Décédé au cours de son second terme, à Andemobé (haut Ituri), le 26 juillet 1898.

DONNAY, JOSEPH, né à Liége le 29 avril 1868; sous-lieutenant au 14e de ligne; embarqué pour le Congo le ? ; chef de zone d'Yakoma du 15 mai 1894 au 17 juin 1894; puis Résident

chez Bangasso du 17 juin 1894 au 28 janvier 1896; décédé à Imessé le 3 septembre 1896.

DUMOULIN, ALEXANDRE, né à Tournai le 24 avril 1861; premier-sergent au 3e chasseurs à pied; embarqué pour le Congo le 1er octobre 1891; réside à Yakoma, y décédé le 10 juillet 1894.

FIEVEZ, ACHILLE, né à Willemeau le 15 mai 1860; lieutenant adjoint d'État-Major au 3e chasseurs à pied; embarqué pour le Congo le 11 février 1892; arrive à Djabir le 20 juin 1892, à Semio le 5 août 1892; nommé le 4 juillet 1893 par l'inspecteur d'État Baert « chef politique des résidences de Rafai et de Sassa. Il doit tâcher de se rendre à Tambura, si Foulon n'y est parvenu ». Fin septembre 1893, amorce les premières relations avec Ndoruma, Mbio et Tambura.

Le 8 mars 1894, en compagnie de Walhousen et Donckier, ainsi que du sultan Semio, il quitte le Bomu, afin d'atteindre Dem-Ziber. Mais le 2 avril suivant, sa marche est arrêtée à Ombanga, Semio devant réduire sa colonne pour envoyer du renfort contre les mahdistes, sur la Dungu. Il rentre à Semio le 26 avril; le 3 novembre suivant il remet à Hecq la résidence de Semio. Il s'embarque à Boma pour l'Europe le 14 mai 1895.

Foulon, Félix. — Les notices biographiques sur Foulon constituent un exemple frappant de la carence documentaire dont souffre tout travail de reconstitution historique sur l'occupation du Bomu. Dans un article paru il y a quelques années dans l'*Essor colonial*, sous la signature d'« Aimache », nous lisons :

Foulon, arrivé à Semio en avril 1892, atteint, un mois après, Dem-Ziber et pousse jusqu'à Mechra-el-Rek...

Plus loin :

Il séjourne, avec 6 guerriers abyssins pour toute escorte, plus de deux années dans cette région (Sassa), n'ayant plus aucun moyen de communication avec le reste du monde. Inutile de dire combien furent périlleux : d'abord sa marche en avant, ensuite son séjour en ce pays arabisé *et parcouru à l'époque* par des bandes parfaitement armées, celles-là mêmes qui devaient, peu après (?) *le départ du capitaine Foulon*, faire le

mauvais sort que l'on sait à ses collègues venus le relever, les capitaines Bonvalet et Janssens.

D'autre part, dans le *Bulletin de l'Association des Vétérans coloniaux* de février 1937, annonçant la mort de Foulon, survenue le 7 février, nous lisons :

Foulon, parti de Semio le 1er mai 1892, atteignit Dem-Ziber; de là il se dirigeait vers Mechra-el-Rek, lorsqu'au moment d'atteindre cette ville il est abandonné par ses porteurs et forcé de se replier jusque chez le sultan Semio, etc.

Nous ne nous sommes pas fait faute, et à plusieurs reprises, de faire appel à quiconque pouvait valablement nous documenter sur les événements qui font l'objet de notre *Grande Chronique du Bomu*. Nos appels sont restés trop souvent sans réponse; mais qui ne voit que l'histoire ne peut se contenter de relations qu'aucun document ne vient dûment soutenir ?

Que n'a-t-on pas dit, par exemple, dans les notes biographiques publiées sur le commandant Colmant (Florent) ? L'intéressé lui-même n'a-t-il pas dû protester ? Or, le cas de Foulon est plus typique encore que celui de Colmant. Aucun *document* n'a pu nous tomber sous la main attestant que Foulon a bien réellement atteint, soit Dem-Ziber, soit aussi Mechra-el-Rek. Et cependant, des deux documents que nous citons plus haut, l'un affirme qu'il n'a atteint que Dem-Ziber, l'autre que, de là, il a bien poussé, et y compris, jusqu'à Mechra-el-Rek.

La documentation en notre possession ne nous permet d'affirmer historiquement que ce qui suit :

FOULON, FÉLIX, né à Vyle-Tharoul (Liége) le 14 mars 1864; sous-lieutenant au 1er régiment de ligne; embarqué pour le Congo le 3 septembre 1890; d'abord désigné pour l'expédition Uele-Nil; le 15 mars 1892, commissionné en qualité de Résident chez Semio; tente de conduire une colonne au Bahr-el-Ghazal. A cet effet, quitte Semio dès avant le 5 août 1892, accompagné de Bodué, fils du Sultan; mais, malade et faute de porteurs

revient à Bakari, qu'il quitte le 21 octobre 1892, pour revenir à Semio; se rend alors, en novembre, en territoire de Sassa. Après l'évacuation du Bomu il est nommé chef de zone du Rubi-Uele (1er février 1895). En février 1896 s'embarque à Cabinda pour l'Europe.

Accomplit un second terme au Kwango, de 1897 à 1899.

Note relative aux projets d'atteindre Tambura.

Commissionné en qualité de Résident chez Semio, le 15 mars 1892, par Van Kerkhoven, en route des Amadis pour Niangara, Foulon n'eut connaissance de cette désignation qu'à son arrivée à Niangara, le 25 mars.

Le 5 avril, en compagnie de Milz, il quittait cette station, pour rebrousser chemin jusqu'aux Amadis. Là, une caravane, organisée par les soins de Semio, devait conduire Foulon droit au Nord, à la Résidence (Semio, rive Nord du Bomu). A Semio tout devait être prêt pour permettre à Foulon de gagner Tambura.

Bodué, fils aîné du Sultan, devait l'y conduire avec un fort détachement zande. La colonne quitta le Bomu (Semio) à une date que nous ne pouvons préciser, mais antérieure au 5 août 1892, jour de l'arrivée de Fiévez à la Résidence. Atteignit-elle à cette époque Tambura ? Aucun document en notre possession ne permet de l'affirmer. Ce qui est certain, c'est que nous retrouvons Foulon en octobre, malade et dépourvu de porteurs, à Bakari, à trois étapes au Nord de Semio. Il quitte Bakari le 21 octobre 1892 et arrive à la Résidence trois ou quatre jours plus tard, soit donc le 24 ou le 25 octobre. Il y reste jusqu'en novembre. A cette époque il se rend en chefferie de Sassa (S.-E. de Semio, rive Sud du Bomu).

A partir de cette date, nous relevons ce qui suit :

En janvier 1893, Delanghe fait officiellement passer Foulon de la Résidence de Semio à celle de Sassa, à titre provisoire. Il le confirme ainsi dans ses fonctions de Résident chez Sassa, qu'en fait il remplit depuis deux mois. A

partir de ce moment nous relevons les dates certaines de la présence de Foulon en territoire de ce chef :

1893 : les 26 juin, 28 juillet, 6, 10 et 14 octobre.

Ce 14 octobre, il avise Fiévez, alors à Semio, « que Sassa vient enfin de signer la convention lui faisant reconnaître le protectorat de l'E. I. C. ». Il ajoute : « Si le Résident pour Tambura arrive à Semio, dites-lui de passer d'abord chez moi. »

Cette dernière phrase nous permet d'admettre que ni en 1892, ni jusqu'en octobre 1893, Foulon n'avait atteint Tambura.

Cette hypothèse est confirmée par ce qu'écrivait Fiévez en date du 22 septembre 1893 :

J'ai reçu des ordres *pour nouer des relations politiques* avec Ndoruma, Mbio et *Tambura... Je dois y établir des résidences.*

Peu après, Delanghe commissionnait le capitaine Bonvalet, alors sur la Dongu, en qualité de Résident chez Tambura. C'était le Résident auquel faisait allusion Foulon dans sa lettre en date du 14 octobre.

Après octobre 1893, nous retrouvons Foulon en territoire de Sassa aux dates ci-après :

1893 : le 5 novembre, les 7 et 20 décembre;

1894 : les 12 et 22 janvier.

Des indications précises nous font absolument défaut pour les mois de février, mars, avril et mai. Cependant, d'après une lettre de Fiévez en date du 25 avril 1894, il semble bien que Foulon se trouvait alors à Tambura. Ce qui nous ferait admettre qu'il en fut bien ainsi et que Foulon, revenu au mois de juin en territoire de Sassa, aurait laissé à Tambura un poste noir, c'est que le 12 décembre 1894, Delanghe, de Semio, écrit à Fiévez, à Bakari, traitant de l'évacuation du Nord du Bomu :

Je donne ordre au Résident de Sassa (Foulon) de rappeler tout le personnel qu'il a détaché au Nord du Bomu (Tambura, Mopoie) et de le concentrer au Sud de la rivière, en un lieu central par rapport à Tambura, Mopoie, Ndoruma et Sassa.

Il est d'autant plus vraisemblable que ce n'est qu'entre février et juin 1894 que Foulon se rendit à Tambura, que Bonvalet, commissionné fin 1893 pour atteindre la Résidence de ce chef, venait, le 2 février 1894, d'être massacré avec presque toute sa colonne par les Azande de Mbili, au moment même où il venait de quitter le poste de Suronga pour atteindre les sources du Bomu et gagner, de là, Tambura.

C'est, croyons-nous, à la nouvelle de l'échec sanglant de l'expédition Bonvalet [1] que Foulon, d'accord ou non avec Fiévez, se décida à quitter sa Résidence de Sassa pour gagner au plus tôt le bassin du Sueh.

En juin 1894, Foulon était rentré à la Résidence de Sassa. Nous y relevons en effet sa présence aux dates suivantes :

1894 : les 17 et 28 juin, le 11 juillet, le 2 décembre.

Le 20 janvier 1895 il quitte Sassa pour descendre à Semio, l'évacuation des régions Nord du Bomu étant décidée.

Dès lors il n'était plus question ni pour Foulon, ni pour tout autre officier, de faire route à nouveau vers Tambura.

L. L.

FRANCQUI (nombreuses notices biographiques). Notons pour ce qui concerne le Bomu :

Arrive à Semio le 29 septembre 1894, pour, en compagnie de Colmant, pousser au Nord, jusqu'à Dem Ziber. Mais les événements de la Dungu le rappellent sur l'Uele. Il quitte Semio pour Bomokandi le 30 octobre 1894, laissant à Colmant le soin d'atteindre Dem-Ziber.

GÉRARD, AUGUSTE, né à Warisoulx (Namur) le 16 mai 1871; sous-lieutenant aux carabiniers; embarqué pour le Congo le 6 mars 1893; arrive à Yakoma le 22 septembre 1893; attaché à l'expédition Hanolet, puis à celle que dirigea Nilis. Le 8 mai 1894

---

[1] Voir ma *Grande Chronique de l'Uele.*

est commissionné en qualité de commandant du fort de l'Ada. Il y reste jusqu'en décembre 1894, époque de l'évacuation par l'E. I. C. des territoires situés au Nord du Bomu. Réside ensuite à Yakoma, Banzyville et Imessé. S'embarque à Cabinda pour l'Europe le 2 mai 1896.

2e terme : à Dungu (Haut-Uele).

3e terme : commissaire de district de l'Ubangi.

4e terme : commissaire général C. D. D. des Bangalas.

5e terme : inspecteur d'État pour les Bangalas.

6e terme : inspecteur d'État pour les Bangalas, l'Équateur et l'Ubangi.

7e terme : inspecteur d'État pour le Kwango, le Kasai, le lac Léopold II.

Tué à l'ennemi en Belgique en 1914.

GONZE, AUGUSTE, né à Villers-Deux-Églises (Namur) le 21 février 1879; sous-lieutenant au 6e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 août 1893; fait partie de l'expédition Nilis-de la Kéthulle; décédé le 9 avril 1894, à une étape au Sud de Sango, sur la route de Rafai.

GREVISSE, ÉMILE, né à Habay-la-Neuve le 25 septembre 1859; lieutenant au 7e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 novembre 1893; désigné pour le Bomu; réside à Bangasso, Yango, Dabago, Mbellé. Après l'évacuation du Bomu, descend à Yacoma et achève son premier terme à l'Équateur.

2d terme : à l'Équateur.

HANOLET, LÉON, né à Mehaigne-Eghezée le 25 novembre 1859; sous-lieutenant au 13e de ligne; embarqué pour le Congo le 17 juin 1888; en 1889, adjoint à Vangèle dans l'Ubangi; repart pour l'Afrique le 10 mai 1892, désigné pour commander intérimairement l'expédition opérant sur le Bomu et au Nord, d'avril 1893 à janvier 1894; commandant titulaire de l'expédition le 29 janvier 1894; s'embarque à Boma pour l'Europe le 27 mars 1895.

3e terme : commissaire général commandant le district des Bangalas; succède à Chaltin (1897) dans le commandement des territoires de l'Uele et du Nil.

4e terme : idem de 1901 à 1903.

HECQ, CÉLESTIN, né à Alost le 18 octobre 1859; lieutenant au 2e guides; embarqué pour le Congo le 6 janvier 1894; arrive à Semio le 31 octobre 1894, où il succède à Fiévez en qualité de Résident; s'embarque à Boma, pour l'Europe, le 2 janvier 1897.

2d terme : au Tanganika.

HENNEBERT, GEORGES, né à Saint-Josse-ten-Noode le 3 avril 1865; sous-lieutenant au 2e lanciers; embarqué pour le Congo le 18 mai 1891; désigné, à Boma le 24 juin 1891, pour l'expédition haut Uele-Nil, est commissionné ensuite pour le Haut-Ubangi-Bomu; réside à Yakoma; passe à Bangasso (incidents Liotard), puis à Rafai; le 25 juillet 1894 s'embarque à Boma pour l'Europe.

2d terme : au Tanganika.

HENRION, LÉON, né à Grand-Leez (Namur) le 25 janvier 1869; maréchal des logis au 2e lanciers; embarqué pour le Congo le 6 mai 1893; commissionné pour résider au poste de Baso (Nord de Bangasso) le 11 avril 1894, puis au poste de Lengo (bas Bomu) le 18 février 1895; s'embarque à Boma pour l'Europe le 21 mai 1896.

2d terme : dans l'Ubangi.

HERNOTTE, DÉSIRÉ, né à Vezin le 12 octobre 1862; sous-lieutenant; embarqué pour le Congo le 8 mai 1887 (1er terme : Bas-Congo); repart le 3 octobre 1890; désigné pour Semio où il arrive le ? ; y meurt le 7 novembre 1891.

HUYGHÉ, CHRISTOPHE, né à Louvain le 11 juillet 1871; sous-lieutenant au 8e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 mai 1893; arrive à Semio en avril 1894; s'embarque à Boma pour l'Europe le 18 février 1894.

INVER, JOSEPH, né à Constantinople en 1872; interprète arabe; embarqué pour le Congo le 6 août 1892; fait partie de l'expédition Hanolet avec Stroobant et Van Calster; atteint Mbellé en avril 1894; s'embarque à Boma pour l'Europe le 23 juillet 1895.

2d terme : expédition Dhanis, des Falls vers le Nil; tué à Mongwa le 15 février 1897.

JACQUEMIN, ÉMILE, né à Stavelot le 13 mai 1862; lieutenant au 12e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 février 1893; désigné pour la résidence de Rafai en qualité d'adjoint à de la Kéthulle, le 10 mars 1893; puis successeur de de la Kéthulle à cette résidence; décédé à Kouneila (entre Djabir et Yakoma) le 4 décembre 1894.

JANSSENS, GÉRARD, né à Ostende le 2 mai 1859; lieutenant au 14e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 octobre 1892; désigné d'abord pour l'expédition haut Uele-Nil, puis pour la résidence de Ndoruma (voir chapitre : Évacuation du Bomu); tué en quittant Ndoruma, le 19 mars 1895.

LADAM, FÉLIX, né à Mons le 6 octobre 1864; lieutenant au 7e de ligne; embarqué pour le Congo le 11 février 1892; arrive à Djabir le 20 juin 1892; de là gagne Yakoma, pour atteindre, sur le Mbali, la résidence de Bangasso; y décédé le 27 juillet 1892.

LAGNEAU, ÉMILE, né à Bruxelles le 4 octobre 1862; sous-lieutenant au 13e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 avril 1894; attaché à la résidence de Semio (rive Sud) le 5 janvier 1895; de là, passe à Bomokandi, puis au camp de Zambi (Bas-Congo); s'embarque à Boma pour l'Europe le 5 avril 1897.

LALIEUX, ÉTIENNE, né à Bruxelles le 18 octobre 1866; sous-lieutenant aux grenadiers; embarqué pour le Congo le 6 octobre 1893; réside à Yakoma en 1894; s'embarque à Boma pour l'Europe le 25 février 1895.

LANNOY, LÉON, né à Nivelles le 30 novembre 1860; lieutenant au 1er chasseurs à pied; embarqué pour le Congo le 21 décembre 1893; participe à l'expédition Nilis-de la Kéthulle, avec laquelle il arrive à l'Ada le 1er août 1894; redescend à Yakoma en octobre-novembre 1894; s'embarque à Boma pour l'Europe le 12 novembre 1896.

LEBÈGUE, ARTHUR, né à Ledeberg-Gand le 29 janvier 1872; sergent aux grenadiers; embarqué pour le Congo le 6 janvier 1894; désigné d'abord pour l'Uele, puis pour le Bomu;

arrive à Semio le 20 août 1894; participe à l'expédition Colmant vers le Bahr-el-Ghazal; rentre à Semio le 2 février 1895; passe à Ngufuru le 7 février 1895; meurt à Djabir le 18 mai 1896.

LEMAIRE, ALBAN, né à Liége le 1er avril 1867; sous-lieutenant au 2e chasseurs à cheval; désigné pour l'Uele (région du Bomokandi), puis pour le Bomu; arrive à Semio le 8 mars 1894; réside à l'Ouroungou, au Sud de Bakari, jusque septembre 1894; regagne alors l'Uele et quitte Boma pour l'Europe le 25 mars 1896.

LE MARINEL, GEORGES, né à Long Grove County (E.-U.) le 29 juin 1860; officier du génie; embarqué pour le Congo le 5 août 1884; réside d'abord dans le Bas-Congo; plus tard seconde Vangèle dans le Haut-Ubangi. Le 6 septembre 1893 est nommé inspecteur d'État et conduit au Nord du Bomu une expédition qui atteint Katuaka (fort de l'Ada) en juillet 1894; fin 1894, préside à l'évacuation des territoires cédés à la France; s'embarque à Boma pour l'Europe le 25 février 1895.

LESPAGNARD, FRANÇOIS, né à Werbomont le 25 mai 1863; maréchal des logis au 6e d'artillerie; embarqué pour le Congo le 6 mars 1894; arrive à Semio le 11 août 1894; participe à l'expédition Colmant; après l'évacuation des territoires au Nord du Bomu, réside dans l'Uele; s'embarque à Boma pour l'Europe le 2 mars 1901.

2d terme : dans l'Uele, décédé à Bomokandi le 7 avril 1903.

LIBOIS, JEAN, né à Bruges le 10 avril 1869; sous-lieutenant aux carabiniers; embarqué pour le Congo le 6 septembre 1893, avec Georges Le Marinel, qui obtint du Gouverneur général de se l'attacher en qualité de secrétaire. Libois remonte ainsi l'Ubangi jusqu'à Yakoma et atteint Bangasso, sur le Mbali (Bas-Bomu). En avril 1894, à la suite du décès du lieutenant Gonze, Libois est attaché à l'expédition Nilis-de la Kéthulle. Avec Nilis et Lannoy, il va renforcer la position de Gérard sur l'Ada; tandis que Lannoy reste avec Gérard à Katuaka, Libois prend le commandement du poste de Bandassi; puis rejoint Gérard à Katuaka. Devant une offensive mahdiste, la position de l'Ada est évacuée : Nilis, Gérard, Lannoy et Libois se retirent au Sud

du haut Shinko. Peu après, les territoires au Nord du Bomu étant cédés à la France, l'expédition rentre à Rafai. Libois y réside avec Gérard. Le poste est remis aux Français en février 1895. Libois passe ensuite au poste de Ngufuru, puis à Semio (14 mars 1895), où il réside avec Hecq, Wittman et Donckier de Donceel, jusqu'à la remise, le 15 mai, de la Résidence aux Français. Parti le dernier de Semio, il regagne Djabir, puis descend malade (suite de deux hématuries) vers Boma, où il s'embarque pour l'Europe le 7 septembre 1895.

MARDULIER, Henri, né à Anvers le 17 décembre 1864; sous-lieutenant au 7e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 juin 1893; désigné pour le Haut-Ubangi, où il dépasse Yakoma, pour commander le poste de Lengo (Bas-Bomu), le 15 décembre 1893; s'embarque à Boma pour l'Europe le 1er octobre 1896.

Termes suivants : dans l'Ubangi et aux Bangalas.

MATHIEU, Émile, né à Sorinnes le 8 septembre 1865; sous-lieutenant au 2e de ligne; embarqué pour le Congo le 18 août 1891; résident chez Bangasso en 1892-1893 (incidents Liotard); en septembre 1894, s'embarque à Banane pour l'Europe.

2d terme : désigné pour Riba-Riba, puis pour l'expédition Dhanis, partie de Stanleyville en septembre 1896, pour atteindre le Nil; décédé le 3 janvier 1897.

MELAEN, Jules, né à Charleroi le 3 août 1868; sous-lieutenant au 2e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 novembre 1893; réside à Yakoma en 1894 (pas de renseignements sur la durée de son séjour dans le Haut-Ubangi); malade, quitte Yakoma en destination de Djabir; décédé à Ibembo le 14 février 1895.

MATOOK, Ezechiel, né à Bagdad (de nationalité anglaise) le 5 décembre 1857; commis interprète; part pour le Congo le 6 janvier 1894; arrive dans l'Ubangi en mai 1894; en novembre 1894, passe à l'expédition du Haut-Uele; rentre à Boma le 7 juillet 1895; quitte Boma, malade (bronchite chronique), le 13 août 1895.

MILZ, Jules-Alexandre, né à Virton le 10 septembre 1861; sous-lieutenant au 4e lanciers; embarqué pour le Congo le

17 juin 1888; en juillet 1890, fonde avec Roget le poste de Djabir. Descendu vers le Pool, il regagne l'Uele avec l'expédition Vankerkhoven. En mars 1891, se rend de Djabir à la Résidence de Semio, obtient l'alliance du Sultan et la participation de ce dernier à l'expédition vers le Nil (voir ma *Grande Chronique de l'Uele*).

MOUTON, MARIE-JOSEPH, né Aux Avins le 14 septembre 1868; maréchal des logis au 3e d'artillerie; embarqué pour le Congo le 6 septembre 1893; arrive à Bangasso en février 1894; adjoint à Yakoma en novembre 1894; passe de là à Mokoangai; s'embarque à Boma le 1er octobre 1896.

2d terme : au Lac Léopold II, puis dans l'Ubangi.

NILIS, THÉODORE, né à Brilon (Westphalie) le ...; lieutenant adjoint d'État-Major au 8e de ligne; embarqué pour le Congo le 1er février 1882.

Au cours de son troisième terme, commencé le 6 juillet 1893, Nilis est désigné pour Bangasso; arrive à Yakoma le 5 novembre 1893. Le 20 novembre 1893, il est désigné pour commander une expédition vers le Bahr-el-Ghazal. En mai (2) 1894, il arrive à l'Adda.

D'après Janssens et Catteau (vol. 1, p. 611), après avoir atteint l'Adda et y avoir fondé le poste de Katuaka, qu'il confie à Gérard, Nilis « aurait franchi la ligne de faîte du Nil près des mines de Hofrah-el-Nahas ».

Sur quel document ces auteurs se sont-ils basés pour affirmer que Nilis aurait *personnellement* — ce que laisse entendre leur texte — dépassé Katuaka sur l'Adda ? Nous l'ignorons.

A ce propos, remarquons que ces mêmes auteurs, dans leur biographie de Gérard, écrivent (p. 253) :

« ...Katuaka sur l'Adda, point *terminus* de l'expédition Nilis-de la Kéthulle ». Ces données sont donc contradictoires.

---

(2) Date portée sur feuillet matricule, mais erronée; il faut lire *mars*.

D'autre part, nous relevons dans le *Mouvement géographique* (novembre-décembre 1894) ce qui suit :

de la Kéthulle, reparti de Sandu avec Nilis, pousse au Nord-Ouest jusqu'à Bakuma, station fondée par Georges Le Marinel, où il rencontre le commandant Balat; puis au Nord, chez les Kreisch; là, il fonde un poste chez Bandassi, sur le Kpakpe (Haut-Shinko), à 7°20′; de là, passe à l'Est, sur l'Adda, y fonde un poste à 8°40′ et envoie une compagnie de soldats occuper Hofrah-el-Nahas. Il allait toucher au Darfour, au Nord et à la ligne de faîte entre le bassin du Tchad et celui du Ghazal à l'Ouest. A son arrivée à 8°40′, sur l'Adda, les caravaniers arabes du Wadai lui offrirent de le conduire au Tchad. Il reçut également des émissaires du sultan Yousouf du Darfour. Mais il repoussa ces offres et rentra à Rafai le 8 juin 1894.

Il est manifeste que pareil exposé fait une regrettable confusion entre l'expédition conduite par de la Kéthulle au début de 1893 et celle dirigée un an plus tard par Nilis.

Mais le *Mouvement géographique*, contrairement à la notice de Janssens et Catteau, arrête bien à l'Adda l'expédition de 1894.

A titre d'exemple des renseignements inexacts et même fantaisistes donnés sur la mission Nilis, reproduisons ce qu'écrivait le *Temps*, de Paris, du 21 août 1895 :

D'après les renseignements parvenus dans le Bas-Congo en avril 1895, le commandant Nilis aurait eu avec les derviches plusieurs engagements meurtriers.

Or, en avril 1895 il n'y a plus au Nord du Bomu un seul officier ou sous-officier de l'E. I. C.

Le *Temps* poursuivait :

Le commandant Nilis, accompagné de plusieurs officiers belges et d'un officier anglais (!), ayant avec lui plusieurs centaines d'hommes, aurait été attaqué dans les pays Adda par une bande importante d'indigènes. En dernier lieu, dans un combat acharné, les derviches, fonçant sur le carré formé par le commandant Nilis, auraient écrasé une des faces du carré, rompu la face opposée, en enlevant nombre de charges placées au milieu du camp. Les troupes congolaises, ayant perdu deux

officiers et la moitié de leur effectif, ont dû évacuer leur poste de l'Adda.

Le *Temps* reconnaissait lui-même que pareilles informations « demandaient des explications qu'il était difficile d'avoir, étant donné le mystère avec lequel sont transmises en Europe les nouvelles concernant les expéditions militaires congolaises qui opèrent dans le bassin du Nil ».

Ces informations étaient en effet à ce point fantaisistes que l'E. I. C. ne put s'empêcher d'envoyer immédiatement aux journaux belges le communiqué suivant :

L'État du Congo est en mesure de démentir de la façon la plus formelle que M. Nilis aurait été tué avec deux de ses lieutenants dans une action contre les mahdistes. Le commandant Nilis réside actuellement à Banzyville (août 1895), et l'Administration centrale possède des lettres de cet officier datées de Banzyville, 1er mai.

Le *Temps* riposta en écrivant que le lieutenant Gonze avait été inhumé l'an dernier (1894) à Sango, à 9 jours de marche au Nord de Rafai. « Cela ne veut pas dire, non plus (dit le *Temps*), que d'autres échecs n'aient été subis par d'autres officiers supérieurs que le commandant Nilis ».

Le *Temps* était évidemment mal informé, puisque Gonze était décédé le 9 avril 1894 à une étape au Sud de Sango, où, malade, il avait dû renoncer à poursuivre, en compagnie de Nilis et de la Kéthulle, sa route vers le Nord.

Quoi qu'il en soit, nous tenons à citer ici cet extrait d'une lettre qu'adressait du fort de l'Adda (Katuaka), le 3 août 1894, Nilis à Fiévez, alors à Semio :

Depuis le 18 mai (1894) *nous* sommes à Hohrah (traité, etc.). L'attaque du fort de l'Adda par les derviches est imminente...

Il faut à notre sens interpréter cette lettre comme suit :

Du fort de l'Adda, Nilis, par le canal d'émissaires, envoya à Hessein, à Hofrah-el-Nahas, proposition de

reconnaître l'E. I. C. et d'accepter son protectorat. Hessein marqua son accord et arbora le pavillon que lui confiaient Nilis et de la Kéthulle. Mais rien ne nous permet d'affirmer que ni Nilis, ni de la Kéthulle, ni un officier, ni un sous-officier de l'expédition se rendît en personne à Hofrah-el-Nahas.

En 1896, toutes choses étant définitivement mises au point, le *Mouvement géographique* reconnaissait que :

Katuaka avait bien été le point le plus septentrional atteint par l'expédition Nilis. Là, Nilis et de la Kéthulle durent s'arrêter, à cause de l'inondation provoquée par l'Adda. Leur intention était cependant de pousser au Nord pour rejoindre (!?) les officiers anglais partis du Darfour quelques années auparavant. Bien leur en prit, car ils seraient entrés en conflit avec une bande de plusieurs milliers de mahdistes qui se trouvaient au Nord de l'Adda, ce qu'on apprit plus tard. *Ils regrettèrent de ne pas pouvoir aller jusqu'aux mines de cuivre de Hofrah-el-Nahas*, à 9°48′ et à 110 km. au Nord de Katuaka.

Le 9 février 1896, le *Mouvement géographique* confirmait en ces termes :

L'expédition Nilis, arrivée à Katuaka, n'y fit qu'un court séjour. On y laissa 100 hommes et le lieutenant Gérard. Depuis mai (?), Nilis et de la Kéthulle étaient rentrés à Rafai.

Le 1er janvier 1895, Nilis prenait le commandement supérieur des territoires du Haut-Ubangi-Bomu. Le 26 juin 1896 il s'embarquait à Boma pour l'Europe.

L. L.

PHILIPPART, Alphonse, né à Profondeville le 23 mai 1867; maréchal-des-logis au 2e d'artillerie; embarqué pour le Congo le 6 juillet 1893; réside à Bangasso du 23 novembre 1893 au 9 avril 1894; descend, malade, et s'embarque à Boma pour l'Europe le 14 mai 1895.

PULS, Edgard, né à Gand le 9 février 1866; lieutenant au 3e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 décembre 1893; désigné à Boma pour Ndoruma le 3 janvier 1894. Arrive malade à Semio le 3 juillet 1894, qu'il quitte le 12 juillet pour Ndoruma, en

faisant route au Nord du Bomu par Bakari. Nous le retrouvons le 10 décembre à Semio, qu'il quitte pour gagner Sassa et, de là, Mopoie, qu'il devra lever après l'évacuation de Ndoruma (mars 1895; massacre de Janssens et de Van Holsbeke). Puls meurt à Mopoie le 19 avril 1895.

REUSENS, GEORGES, né à Malines le 25 septembre 1866; médecin; embarqué pour le Congo le 10 avril 1892; arrive à Zongo le 4 octobre 1892; monte jusqu'à Yakoma, d'où il gagne Bangasso; malade, il quitte Bangasso le 4 mai 1893; s'embarque à Boma pour l'Europe le 7 septembre 1895.

2d terme : à l'Équateur, puis dans le Haut-Uele.

SIERON, ÉMILE, né à Bruxelles le 6 octobre 1868; sous-lieutenant au 13e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 mars 1894; arrive à Semio le 20 août 1894, d'où il relance, au Nord, Colmant; décédé à Engwettra le 12 août 1895.

STROOBANT, RAPHAËL, né à Furnes le 4 avril 1868; sous-lieutenant au 2e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 août 1892 (voir les chapitres intitulés : Expédition Hanolet, 1re et 2me parties); décédé à l'Inkissi (Cataractes) le 7 juillet 1895.

TALAMAS, SÉLIM, né à Alexandrie le 11 mai 1865; négociant à Assiout, interprète arabe; embarqué pour le Congo le 6 juillet 1894; désigné pour Semio, où il arrive le...; après l'évacuation du Bomu, passe à ...; en 1896, descend malade à Boma, où il meurt d'hématurie le 25 octobre 1896.

THIRY, THÉOPHILE, né à Luxembourg le 4 décembre 1869; sous-lieutenant au 6e de ligne; embarqué à Lisbonne pour le Congo le 21 décembre 1893; arrive à Bangasso en mai 1894; après l'évacuation du Bomu, descend à Zongo en février 1895; descendu malade à Boma, s'y embarque pour l'Europe le 1er octobre 1896.

TILKENS, EDMOND, né à Bruxelles le 29 avril 1872; sergent au 9e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 mars 1893; arrive à Bangasso le 23 septembre 1893; après l'évacuation du Bomu, descend à Zongo (décembre 1894); s'embarque à Boma pour l'Europe le 19 février 1896.

2d terme : dans le Bas-Uele.

TISON, ALEXANDRE, né à Tournai le 15 février 1854; lieutenant au 1er de ligne; embarqué pour le Congo le 6 août 1892; arrive à Bangasso le 15 janvier 1893; le 6 mars 1893, descend vers Banzyville; désigné pour Yakoma le 26 novembre 1893, passe le 15 mai 1894 à Mokoangay; s'embarque à Cabinda pour l'Europe le 2 août 1895.

TONNEAU, LÉON, né à Wiers (Hainaut) le 28 mars 1863, lieutenant au 3e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 juin 1894; chargé de la remise des postes de la rive droite du Bomu aux Français le 7 janvier 1895; mission terminée, rentre à Yakoma en mars 1895; s'embarque à Boma pour l'Europe le 2 juin 1897.

TOUSSAINT, ÉMILE, né à Liége le 7 juillet 1867; maréchal des logis au 8e d'artillerie; embarqué pour le Congo le 6 septembre 1893; arrive à Bangasso en février 1894; adjoint à Lengo en octobre 1894; chef de poste de Kambo le 1er mai 1895 et de Lengo le 1er septembre 1896; s'embarque à Boma pour l'Europe le 23 juin 1898.

VAN CALSTER, AUGUSTE, né à Aerschot le 30 mars 1862; lieutenant au 6e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 septembre 1892; commande une reconnaissance vers le Nord-Ouest de Bangasso; chef de zone de Bakuma; arrive à Mbellé le 21 avril 1894; après l'évacuation du Nord du Bomu, redescend à Yakoma; s'embarque à Cabinda pour l'Europe le 2 août 1895.

2d terme : Ubangi; décédé à Banzyville le 20 mai 1899.

VANGÈLE, ALPHONSE, né à Bruxelles le 25 avril 1848; lieutenant adjoint d'État-Major au 3e de ligne; embarqué à Southampton pour le Congo le 6 mai 1882; séjourne d'abord dans le Bas-Congo; fonde en 1883 le poste d'Équateurville; découvre, avec Hanssens, le 22 avril 1884, le confluent de l'Ubangi; monte jusqu'aux Falls, revient dans l'Ubangi, qu'il remonte jusqu'aux chutes de Zongo; en 1887, tente d'atteindre Djabir par la voie de l'Itimbiri; revient dans l'Ubangi; parvient à franchir les rapides de Zongo jusqu'à Mokoangay; remonte la rivière jusqu'en vue du confluent Uele-Bomu; organise le district de l'Ubangi; obtient la soumission de Bangasso, chef sakkara, rive Nord du Bomu; effectue la liaison Bangasso-Djabir, puis Djabir-Yakoma; après son dernier séjour sur le haut

Ubangi, nous retrouvons Vangèle en 1897, partant à destination des Falls (voir nombreuses notices biographiques et ma *Grande Chronique de l'Ubangi*).

VAN HOLSBEEK, LÉON, né à Bruxelles le 4 mai 1868; premier maréchal des logis au 4e lanciers; embarqué pour le Congo le 6 janvier 1893; tué au Nord de Ndoruma le 19 mars 1895 (voir chapitre : Évacuation du Bomu).

VANHECK, GEORGES, né à Saint-Nicolas le 15 mars 1866, sergent-major au 6e de ligne; s'embarque pour le Congo le 18 juillet 1891; désigné pour l'expédition Ubangi-Bomu; redescend malade à Boma le 30 juillet 1893; s'y embarque pour l'Europe le 24 novembre 1893.

VEREYCKEN, ERNEST, né à Laeken le 25 janvier 1864; lieutenant aux chasseurs à pied; embarqué pour le Congo le 6 juillet 1893; arrivé sur le haut Ubangi en novembre 1893; décédé à Yakoma (hématurie) le 14 septembre 1894.

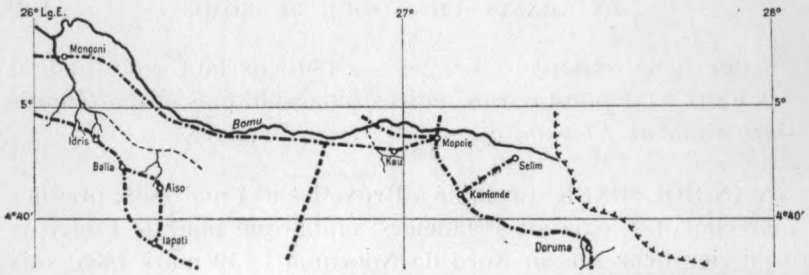
WALHOUSEN, FRANÇOIS, né à Restaigne (Namur) le 14 juin 1865; sous-lieutenant au 3e de ligne; embarqué pour le Congo le 25 juillet 1893; arrive à Semio le 6 décembre 1893; participe avec Donckier de Donceel à l'expédition Fiévez, partie de Semio le 8 mars 1894, pour atteindre le Bahr-el-Ghazal (voir aux noms Fiévez, Colmant, Donckier de Donceel, Lebègue); après l'évacuation du Bomu, le 8 février 1895, quitte Semio pour le poste des Amadis sur l'Uele; chef de poste de Dungu le 23 février 1896; s'embarque à Boma pour l'Europe le 15 juillet 1896.

2d terme : enclave de Lado; fonde le poste du mont Adra, le 1er juin 1897; le 21 mai 1898, noyé dans le Nil, entre Redjaf et Lado.

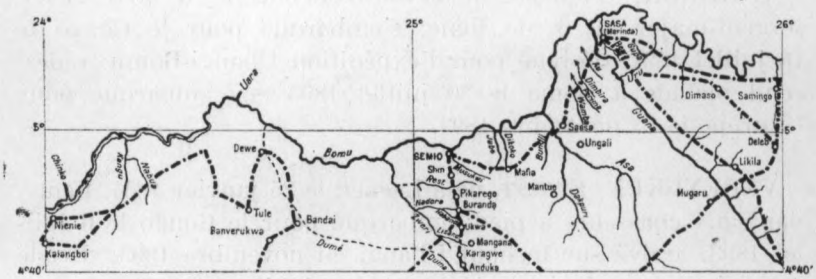
WITTMAN, ILDEFONSE, né à Gand le 21 février 1867; sous-lieutenant au 7e de ligne; embarqué pour le Congo le 6 mai 1893; arrive à Semio le ? ; après l'évacuation du Bomu, passe dans l'Uele; quitte Boma pour l'Europe le 15 avril 1896.

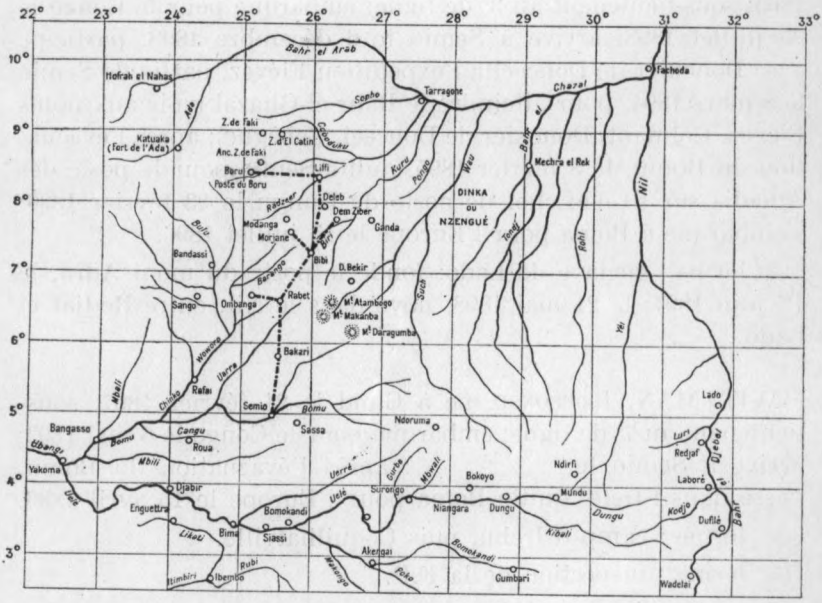
2e terme : camp d'Irebu, puis Coquilhatville.

3e terme : inspection de la F.P.

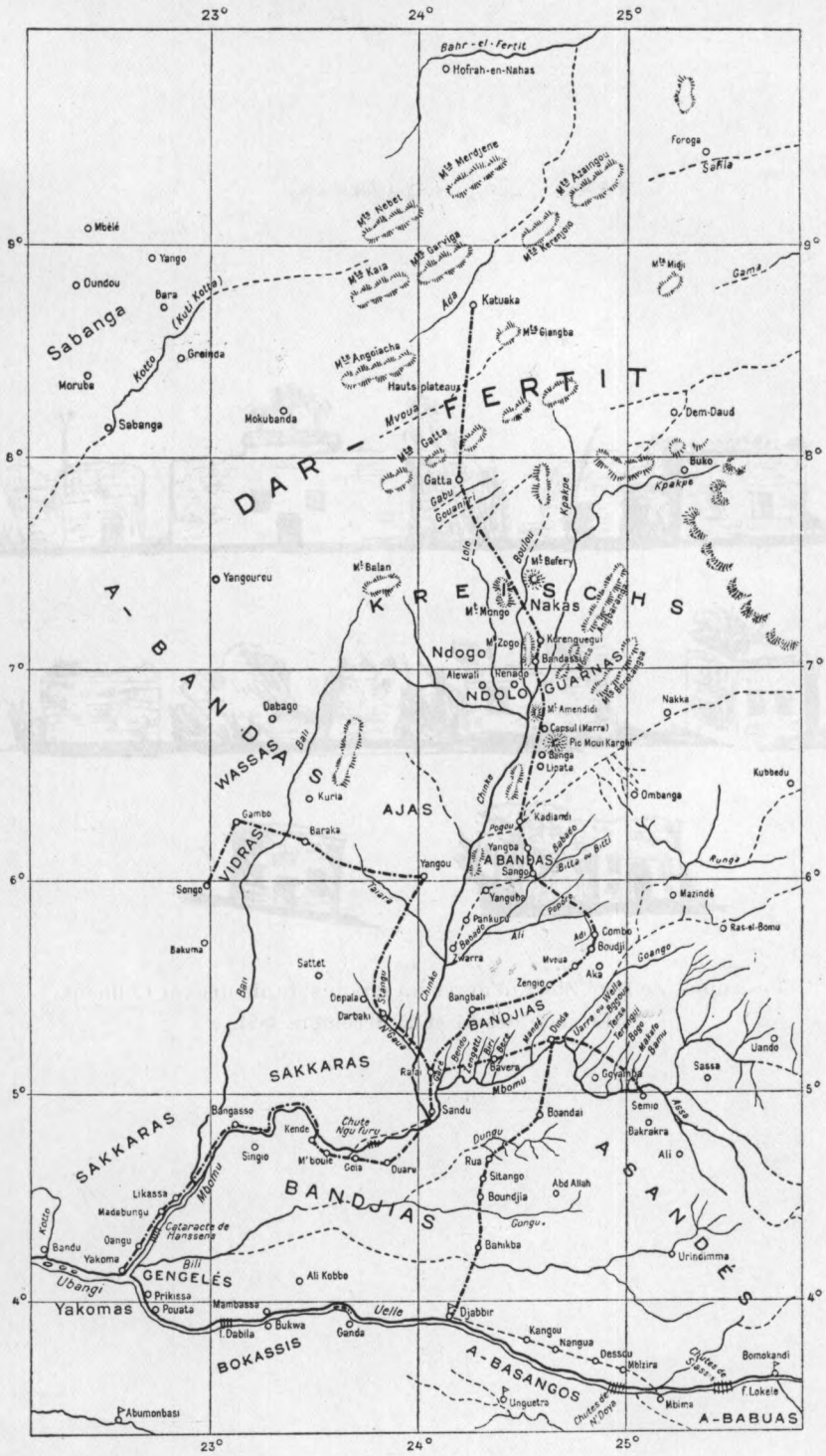


LE BOMU

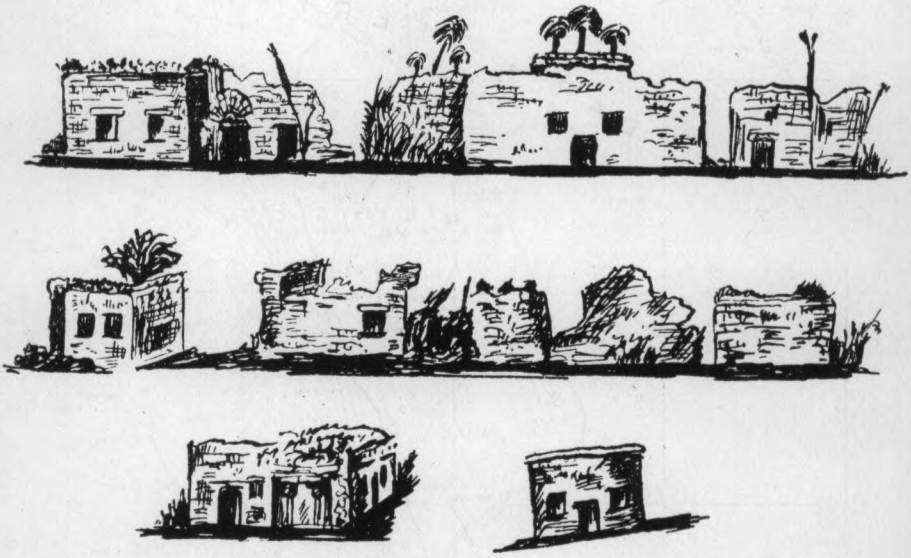




Expédition Hanolet (Van Calster-Stroobant-Inver, etc.).



1° Expédition Nilis et de la Kéthulle.
2° Expédition Fiévez (Walhousen-Donckier de Donceel).
3° Expédition Colmant.



Les ruines de Dem-Ziber, d'après un croquis du lieutenant Colmant.
(En date des 24 et 25 décembre 1894.)

TABLE DES MATIERES.

Pages.

PRÉFACE ... 3

CHAPITRE PREMIER. — *Première pénétration au Bomu et installation chez Bangasso* (de mai 1890 à mars 1891) ... 7

CHAPITRE II. — *Installations successives chez Rafai, Semio, Sassa, Tambura, Ndoruma et Mopoie* (de fin 1890 à mai 1894) ... 14

CHAPITRE III. — *Les Français sur le haut Ubangi* (juillet à décembre 1891) ... 25

CHAPITRE IV. — *La S. A. B. au Bomu* (août 1891 à mars 1892) ... 27

CHAPITRE V. — *de la Kéthulle chez Rafai* (de février à octobre 1892). 28

CHAPITRE VI. — *Les missions Liotard et d'Uzès sur le haut Ubangi* (mars à décembre 1892) ... 39

CHAPITRE VII. — *Première expédition de la Kéthulle au Nord de Rafai* (de décembre 1892 à février 1893) ... 45

CHAPITRE VIII. — *Incident Liotard à Bangasso* (mars 1893) ... 51

CHAPITRE IX. — *Démarches de M. de Chavannes en France* (d'avril 1893 à mai 1894) ... 60

CHAPITRE X. — *Préparatifs et première phase de l'expédition Hanolet, de Bangasso à Dabago* (de septembre 1893 à mars 1894). ... 66

CHAPITRE XI. — *Expédition Nilis-de la Kéthulle de Rafai vers Katuaka et Hofrah-el-Nahas* (de décembre 1893 à mars 1894). 80

CHAPITRE XII. — *Seconde phase et fin de l'expédition Hanolet, de Dabago à Mbellé* (de février à novembre 1894) ... 86

CHAPITRE XIII. — *Expédition Fiévez vers le Bahr-el-Ghazal* (Walhousen-Donckier de Donceel, de mars à octobre 1894) ... 92

CHAPITRE XIV. — *Mission Colmant* (Bahr-el-Ghazal, d'août à décembre 1894) ... 107

CHAPITRE XV. — *Tractations diplomatiques de 1894* ... 116

CHAPITRE XVI. — *L'évacuation* ... 123

ÉPILOGUE ... 135

APPENDICE. — *Notices biographiques* ... 141

CARTES ... 160

TABLE DES MATIÈRES ... 163

SECTION DES SCIENCES NATURELLES ET MÉDICALES

Tome I.

1. ROBYNS, W., *La colonisation végétale des laves récentes du volcan Rumoka (laves de Kateruzi)* (33 pages, 10 planches, 1 carte, 1932). . . . . fr. 15 »
2. DUBOIS, le Dr A., *La lèpre dans la région de Wamba-Pawa (Uele-Nepoko)* (87 pages, 1932) . . . . . 13 »
3. LEPLAE, E., *La crise agricole coloniale et les phases du développement de l'agriculture dans le Congo central* (31 pages, 1932) . . . . . 5 »
4. DE WILDEMAN, E., *Le port suffrutescent de certains végétaux tropicaux dépend de facteurs de l'ambiance !* (51 pages, 2 planches, 1933) . . . . . 10 »
5. ADRIAENS, L., CASTAGNE, E. et VLASSOV, S., *Contribution à l'étude histologique et chimique du* Sterculia Bequaerti *De Wild.* (112 pages, 2 planches, 28 fig., 1933). 24 »
6. VAN NITSEN, le Dr R., *L'hygiène des travailleurs noirs dans les camps industriels du Haut-Katanga* (248 pages, 4 planches, carte et diagrammes, 1933). . . 45 »
7. STEYAERT, R. et VRYDAGH, J., *Étude sur une maladie grave du cotonnier provoquée par les piqûres d'*Helopeltis (55 pages, 32 figures, 1933) . . . . . 20 »
8. DELEVOY, G., *Contribution à l'étude de la végétation forestière de la vallée de la Lukuga (Katanga septentrional)* (124 pages, 5 planches, 2 diagr., 1 carte, 1933). 40 »

Tome II.

1. HAUMAN, L., *Les* Lobelia *géants des montagnes du Congo belge* (52 pages, 6 figures, 7 planches, 1934) . . . . . 15 »
2. DE WILDEMAN, E., *Remarques à propos de la forêt équatoriale congolaise* (120 p., 3 cartes hors texte, 1934) . . . . . 26 »
3. HENRY, J., *Étude géologique et recherches minières dans la contrée située entre Ponthierville et le lac Kivu* (51 pages, 6 figures, 3 planches, 1934). . . . . 16 »
4. DE WILDEMAN, E., *Documents pour l'étude de l'alimentation végétale de l'indigène du Congo belge* (264 pages, 1934) . . . . . 35 »
5. POLINARD, E., *Constitution géologique de l'Entre-Lulua-Bushimaie, du 7e au 8e parallèle* (74 pages, 6 planches, 2 cartes, 1934). . . . . 22 »

Tome III.

1. LEBRUN, J., *Les espèces congolaises du genre* Ficus *L.* (79 pages, 4 figures, 1934). 12 »
2. SCHWETZ, le Dr J., *Contribution à l'étude endémiologique de la malaria dans la forêt et dans la savane du Congo oriental* (45 pages, 1 carte, 1934). . . . 8 »
3. DE WILDEMAN, E., TROLLI, GRÉGOIRE et OROLOVITCH, *A propos de médicaments indigènes congolais* (127 pages, 1935) . . . . . 17 »
4. DELEVOY, G et ROBERT, M., *Le milieu physique du Centre africain méridional et la phytogéographie* (104 pages, 2 cartes, 1935) . . . . . 16 »
5. LEPLAE, E., *Les plantations de café au Congo belge. — Leur histoire (1881-1935). — Leur importance actuelle* (248 pages, 12 planches, 1936) . . . . . 40 »

Tome IV.

1. JADIN, le Dr J., *Les groupes sanguins des Pygmées* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1935) (26 pages, 1935) . . . . . 5 »
2. JULIEN le Dr P., *Bloedgroeponderzoek der Efé-pygmeeën en der omwonende Negerstammen* (Verhandeling welke in den jaarlijkschen Wedstrijd voor 1935 eene eervolle vermelding verwierf) (32 bl., 1935) . . . . . 6 »
3. VLASSOV, S., *Espèces alimentaires du genre* Artocarpus. — 1. *L'*Artocarpus integrifolia *L. ou le* Jacquier (80 pages, 10 planches, 1936) . . . . . 18 »
4. DE WILDEMAN, E., *Remarques à propos de formes du genre* Uragoga *L. (Rubiacées). — Afrique occidentale et centrale* (188 pages, 1936) . . . . . 27 »
5. DE WILDEMAN, E., *Contributions à l'étude des espèces du genre* Uapaga BAILL. *(Euphorbiacées)* (192 pages, 43 figures, 5 planches, 1936). . . . . 35 »

Tome V.

1. DE WILDEMAN, E., *Sur la distribution des saponines dans le règne végétal* (94 pages, 1936) . . . . . fr. 16 »
2. ZAHLBRUCKNER, A. et HAUMAN, L., *Les lichens des hautes altitudes au Ruwenzori* (31 pages, 5 planches, 1936) . . . . . 10 »
3. DE WILDEMAN, E., *A propos de plantes contre la lèpre* (Crinum *sp. Amaryllidacées)* (58 pages, 1937) . . . . . 10 »
4. HISSETTE, le Dr J., *Onchocercose oculaire* (120 pages, 5 planches, 1937) . . . 25 »
5. DUREN, le Dr A., *Un essai d'étude d'ensemble du paludisme au Congo belge* (86 pages, 4 figures, 2 planches, 1937) . . . . . 16 »
6. STANER, P. et BOUTIQUE, R., *Matériaux pour les plantes médicinales indigènes du Congo belge* (228 pages, 17 figures, 1937) . . . . . 40 »

Tome VI.

1. BURGEON, L., *Liste des Coléoptères récoltés au cours de la mission belge au Ruwenzori* (140 pages, 1937) . . . . . 25 »
2. LEPERSONNE, J., *Les terrasses du fleuve Congo au Stanley-Pool et leurs relations avec celles d'autres régions de la cuvette congolaise* (68 pages, 6 figures, 1937). 12 »
3. CASTAGNE, E., *Contribution à l'étude chimique des légumineuses insecticides du Congo belge* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1937) (102 pages, 2 figures, 9 planches, 1938) . . . . . 45 »
4. DE WILDEMAN, E., *Sur des plantes médicinales ou utiles du Mayumbe (Congo belge), d'après des notes du* R. P. WELLENS † (1891-1924) (97 pages, 1938) . . 17 »
5. ADRIAENS, L., *Le Ricin au Congo belge — Étude chimique des graines, des huiles et des sous-produits* (206 pages, 11 diagrammes, 12 planches, 1 carte, 1938) . 60 »

Tome VII.

1. SCHWETZ, le Dr J., *Recherches sur le paludisme endémique du Bas-Congo et du Kwango* (164 pages, 1 croquis, 1938) . . . . . 28 »
2. DE WILDEMAN, É., Dioscorea *alimentaires et toxiques* (morphologie et biologie) (262 pages, 1938) . . . . . 45 »
3. LEPLAE, E., *Le palmier à huile en Afrique, son exploitation au Congo belge et en Extrême-Orient* (108 pages, 11 planches, 1939) . . . . . 30 »

Tome VIII.

1. MICHOT, P., *Étude pétrographique et géologique du Ruwenzori septentrional* (271 pages, 17 figures, 48 planches, 2 cartes, 1938) ... ... 85 »
2. BOUCKAERT, J., CASIER, H., et JADIN, J., *Contribution à l'étude du métabolisme du calcium et du phosphore chez les indigènes de l'Afrique centrale* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1938) (25 pages, 1938) ... ... 6 »
3. VAN DEN BERGHE, L., *Les schistosomes et les schistosomoses au Congo belge et dans les territoires du Ruanda-Urundi* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1939) (154 pages, 14 figures, 27 planches, 1939) . . . . . 45 »
4. ADRIAENS, L., *Contribution à l'étude chimique de quelques gommes du Congo belge* (100 pages, 9 figures, 1939)... ... ... 22 »

Tome IX.

1. POLINARD, E., *La bordure nord du socle granitique dans la région de la Lubi et de la Bushimai* (56 pages, 2 figures, 4 planches, 1939) . . . . . 16 »
2. VAN RIEL, le Dr J., *Le Service médical de la Compagnie Minière des Grands Lacs Africains et la situation sanitaire de la main-d'œuvre* (58 pages, 5 planches, 1 carte, 1939) . . . . . 13 »
3. DE WILDEMAN, É., Drs TROLLI, DRICOT, TESSITORE et M. MORTIAUX, *Notes sur des plantes médicinales et alimentaires du Congo belge* (Missions du « Foréami ») (VI-356 pages, 1939) . . . . . 60 »
4. POLINARD, E., *Les roches alcalines de Chianga (Angola) et les tufs associés* (32 pages, 2 figures, 3 planches, 1939) . . . . . 12 »
5. ROBERT, M., *Contribution à la morphologie du Katanga; les cycles géographiques et les pénéplaines* (59 pages, 1939) . . . . . 10 »

SECTION DES SCIENCES TECHNIQUES

Tome I.

1. FONTAINAS, P., *La force motrice pour les petites entreprises coloniales* (188 p., 1935) 19 »
2. HELLINCKX, L., *Études sur le Copal-Congo* (Mémoire couronné au Concours annuel de 1935) (64 pages, 7 figures, 1935). . . . . 11 »
3. DEVROEY, E., *Le problème de la Lukuga, exutoire du lac Tanganika* (130 pages, 14 figures, 1 planche, 1938) . . . . . 30 »
4. FONTAINAS, P., *Les exploitations minières de haute montagne au Ruanda-Urundi* (59 pages, 31 figures, 1938) . . . . . 18 »
5. DEVROEY, E., *Installations sanitaires et épuration des eaux résiduaires au Congo belge* (56 pages, 13 figures, 3 planches, 1939). . . . . 20 »
6. DEVROEY, E., et VANDERLINDEN, R., *Le lac Kivu* (76 pages, 51 figures, 1939) . . . 30 »

Tome II.

1. DEVROEY, E., *Le réseau routier au Congo belge et au Ruanda-Urundi* (218 pages, 62 figures, 2 cartes, 1939) . . . . . 60 »

COLLECTION IN-4°

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Tome I.

SCHEBESTA (le R. P. P.), *Die Bambuti-Pygmaën vom Ituri* (1 frontispice, I-XVIII+ 1-440 pages, 16 figures, 11 diagrammes, 32 planches, 1 carte, 1938) . . fr. 250 »

SECTION DES SCIENCES NATURELLES ET MÉDICALES

Tome I.

1. ROBYNS, W., *Les espèces congolaises du genre* Digitaria *Hall* (52 p., 6 pl., 1931). fr. 20 »
2. VANDERYST, le R. P. H., *Les roches oolithiques du système schisto-calcareux dans le Congo occidental* (70 pages, 10 figures, 1932) . . . . . 20 »
3. VANDERYST, le R. P. H., *Introduction à la phytogéographie agrostologique de la province Congo-Kasai. (Les formations et associations)* (154 pages, 1932) . . 32 »
4. SCAËTTA, H., *Les famines périodiques dans le Ruanda. — Contribution à l'étude des aspects biologiques du phénomène* (42 pages, 1 carte, 12 diagrammes, 10 planches, 1932). . . . . 26 »
5. FONTAINAS, P. et ANSOTTE, M., *Perspectives minières de la région comprise entre le Nil, le lac Victoria et la frontière orientale du Congo belge* (27 p., 2 cartes, 1932). 10 »
6. ROBYNS, W., *Les espèces congolaises du genre* Panicum *L.* (80 pages, 5 planches, 1932) . . . . . 25 »
7. VANDERYST, le R. P. H., *Introduction générale à l'étude agronomique du Haut-Kasai. Les domaines, districts, régions et sous-régions géo-agronomiques du Vicariat apostolique du Haut-Kasai* (82 pages, 12 figures, 1933) . . . . . 25 »

Tome II.

1. THOREAU, J. et DU TRIEU DE TERDONCK, R., *Le gîte d'uranium de Shinkolobwe-Kasolo (Katanga)* (70 pages, 17 planches, 1933) . . . . . fr. 50 »
2. SCAËTTA, H., *Les précipitations dans le bassin du Kivu et dans les zones limitrophes du fossé tectonique (Afrique centrale équatoriale). — Communication préliminaire* (108 pages, 28 figures, cartes, plans et croquis, 16 diagrammes, 10 planches, 1933) . . . . . 60 »
3. VANDERYST, le R. P. H., *L'élevage extensif du gros bétail par les Bampombos et Baholos du Congo portugais* (50 pages, 5 figures, 1933) . . . . . 14 »
4. POLINARD, E., *Le socle ancien inférieur à la série schisto-calcaire du Bas-Congo. Son étude le long du chemin de fer de Matadi à Léopoldville* (1 6 pages, 7 figures, 8 planches, 1 carte, 1934). . . . . 40 »

Tome III.

SCAËTTA, H., *Le climat écologique de la dorsale Congo-Nil* (335 pages, 61 diagrammes, 20 planches, 1 carte, 1934) . . . . . 100 »

Tome IV.

1. POLINARD, E., *La géographie physique de la région du Lubilash, de la Bushimaie et de la Lubi vers le 6° parallèle Sud* (38 pages, 9 figures, 4 planches, 2 cartes, 1935) . . . . . 25 »
2. POLINARD, E., *Contribution à l'étude des roches éruptives et des schistes cristallins de la région de Bondo* (42 pages, 1 carte, 2 planches, 1935). . . . . 15 »
3. POLINARD, E., *Constitution géologique et pétrographique des bassins de la Kotto et du M'Bari, dans la région de Bria-Yalinga (Oubangui-Chari)* (160 pages, 21 figures, 3 cartes, 13 planches, 1935) . . . . . 60 »

Tome V.

1. ROBYNS, W., *Contribution à l'étude des formations herbeuses du district forestier central du Congo belge* (151 pages, 3 figures, 2 cartes, 13 planches, 1936). . 60 »
2. SCAËTTA, H., *La genèse climatique des sols montagnards de l'Afrique centrale. — Les formations végétales qui en caractérisent les stades de dégradation* (351 pages, 10 planches, 1937) . . . . . 115 »

Tome VI.

1. GYSIN, M., *Recherches géologiques et pétrographiques dans le Katanga méridional* (259 pages, 4 figures, 1 carte, 4 planches, 1937) . . . . . 65 »
2. ROBERT, M., *Le système du Kundelungu et le système schisto-dolomitique* (108 pages, 1940) . . . . . 30 »

SECTION DES SCIENCES TECHNIQUES

Tome I.

1. MAURY, J., *Triangulation du Katanga* (140 pages, fig., 1930) . . . . . 25 »
2. ANTHOINE, R., *Traitement des minerais aurifères d'origine filonienne aux mines d'or de Kilo-Moto* (163 pages, 63 croquis, 12 planches, 1933) . . . . . 50 »
3. MAURY, J., *Triangulation du Congo oriental* (177 pages, 4 fig., 3 planches, 1934). 50 »

Tome II.

1. ANTHOINE, R., *L'amalgamation des minerais à or libre à basse teneur de la mine du mont Tsi* (29 pages, 2 figures, 2 planches, 1936) . . . . . 10 »
2. MOLLE, A., *Observations magnétiques faites à Elisabethville (Congo belge) pendant l'année internationale polaire* (120 pages, 16 figures, 3 planches, 1936). 45 »
3. DEHALU, M., et PAUWEN, L., *Laboratoire de photogrammétrie de l'Université de Liége. Description, théorie et usage des appareils de prises de vues, du stéréoplanigraphe C_5 et de l'Aéromultiplex Zeiss* (80 pages, 40 fig., 2 planches, 1938) . . . . . 20 »
4. TONNEAU, R., et CHARPENTIER, J., *Etude de la récupération de l'or et des sables noirs d'un gravier alluvionnaire* (mémoire couronné au concours annuel de 1938) (95 pages, 9 diagrammes, 1 planche, 1939) . . . . . 35 »
5. MAURY, J., *Triangulation du Bas-Congo* (41 pages, 1 carte, 1939) . . . . . 15 »

Tome III.

HERMANS, L., *Résultats des observations magnétiques effectuées de 1934 à 1938 pour l'établissement de la carte magnétique du Congo belge* (avec une introduction par M. Dehalu) :

1. Fascicule préliminaire. — *Aperçu des méthodes et nomenclature des Stations* (88 pages, 9 figures, 15 planches, 1939) . . . . . 40 »
2. En préparation.
3. En préparation.
4. Fascicule III. — *Région des Mines d'or de Kilo-Moto, Ituri, Haut-Uele* (27 avril-16 octobre 1936) (71 pages, 9 figures, 15 planches, 1939) . . . . . 40 »

Sous presse.

LEBRUN, J., *Recherches morphologiques et systématiques sur les caféiers du Congo* (in-8°).

MERTENS, le R. P. J., *Les chefs couronnés chez les Ba Kongo orientaux. Etude de régime successoral* (in-8°).

SCHEBESTA, le R. P. P., *Die Bambuti-Pymaën vom Ituri* (2e partie) (in-4°).

DE WILDEMAN, É., *De l'origine de certains éléments de la flore du Congo belge et de la modification de cette flore sous l'action de facteurs physiques et biologiques* (in-8°).

DUBOIS, A., *La lèpre au Congo belge en 1938* (in-8°).

JADIN, J., *Les groupes sanguins des pygmoïdes et des nègres dans la province équatoriale (Congo belge)* (in-8°).

VAN NITSEN, le Dr R. *Contribution à l'étude de l'enfance noire au Congo belge* (in-8°).

DEVROEY, E. *Habitations coloniales et conditionnement d'air sous les tropiques* (in-8°).

BULLETIN DES SÉANCES DE L'INSTITUT ROYAL COLONIAL BELGE

	Belgique.	Congo belge.	Union postale universelle.
Abonnement annuel. . . .	fr. 60.—	fr. 70.—	fr. 75. (15 Belgas)
Prix par fascicule	fr. 25.—	fr. 30.—	fr. 30.— (6 Belgas)

Tome I (1929-1930) . . .	608 pages	Tome VI (1935)	765 pages
Tome II (1931)	694 »	Tome VII (1936)	626 »
Tome III (1932)	680 »	Tome VIII (1937)	895 »
Tome IV (1933)	884 »	Tome IX (1938)	871 »
Tome V (1934)	738 »	Tome X (1939)	473 »

M. HAYEZ, imprimeur de l'Académie royale de Belgique, rue de Louvain, 112. Bruxelles.
Made in Belgium.